

Jean Soulairol

Humanité de Mistral



**Ed. Jean Renard
1941**

Prologue

Terre et poésie

Au milieu des vicissitudes qui font l'histoire, deux choses demeurent: la terre, la poésie. Dès le lendemain de la plus terrible catastrophe qu'ait subie la France, le gouvernement fut sage qui prit pour devise l'antique parole de Sully:
— Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France.

Mais cette parole elle-même, par sa saveur de terroir, par ses sonorités féminines qu'anime une rime intérieure correspondant à la splendeur fraîche de l'image, par la pureté de la langue et la simplicité du style, nous porte aussi jusqu'au fond de l'âme la réalité de la patrie. Car cette parole est vraiment poésie, nous donnant l'ineffable contact du concret, de l'être. Prononcez-la lentement, savourez-la, ruminez-la. Le clocher montre son coq à l'azur. Un cheval piaffe au seuil de la boutique du maréchal-ferrant. Des vignes bien alignées sur le coteau laissent fumer au soleil leurs sillons que vient d'ouvrir la charrue. Je revois tous les bons laboureurs aux pieds terreux que suivait mon enfance. De puissantes vaches ruminent sur les prés, gonflent paresseusement leurs pis qui ruisselleront tout à l'heure sous la main habile de la fermière. Ainsi, vingt paysages du Languedoc, des Pyrénées, du Berry, se lèvent en moi au seul appel de la petite phrase de Sully.

Et je pense qu'il n'est homme de France, un peu attentif, un peu sensible, qui ne voie monter en lui d'analogues images, recueillies peut-être en Bretagne, peut-être en Normandie ou dans le Valois. Puissance de la poésie. Ne peut-on dire sans blasphème qu'elle demeure encore plus que la terre? Je le dirai, parce qu'elle traverse non seulement le temps comme celle-ci, mais, plus heureuse, aucun espace ne la limite. L'exilé peut l'emporter partout avec lui, où qu'il aille, et fût-il au fond d'un cachot. Ainsi Dante, obligé de quitter les collines de Florence, emporte Virgile dans son cœur. Et celui-ci, le doux père, le guide, le seigneur, le maître, ne cessera de ressusciter aux yeux de l'amer pèlerin leur grande mère commune, toujours pareille à elle-même, malgré l'insulte des hommes, l'Italie des cyprès où grimpent les roses, des cytises qu'enveloppe la viorne. La poésie s'est incorporée la terre, au point qu'elle la garde à celui qui la quitte. Mais c'est la terre qui a enfanté la poésie. Au plus profond, terre et poésie ne font qu'un.

Nous retournons à vous, saintes réalités, corps et âme de la patrie. Défricheurs et laboureurs, vigneron et bûcherons, maraîchers et jardiniers ont pétri et paré le sol dont la grâce et la beauté vont nourrir à jamais la contemplation de l'artiste. Le sol rend à l'homme la marque humaine qu'il a reçue de lui. Une civilisation est faite des échanges et des correspondances qui ne cessent de s'établir entre la nature et l'esprit. Les blés et les raisins, les vergers et les bocages font quelques-uns des humbles mots où l'immortelle Psyché va traduire des secrets divins.

Oui? un mystérieux courant ne cesse d'unir le poète au plus obscur de ses frères, le courant qui ne cesse de monter de la terre dans la poésie, et qui est la langue, façonnée à même les mottes, les humbles mots de chaque jour qui sont nés du vent, du poids des gerbes, des travaux familiers, des contes naïfs, des chansons à filer, des amours murmurées. Ce sont les mêmes mots et non pas d'autres qui courent sur les sommets de l'Esprit: et, dans le souvenir des plus hauts inspirés de l'humanité, voilà que j'évoque le vent qui souffle où il veut.

Comme à la terre, il faut donc revenir à la poésie, quand le pays a besoin de reprendre sa vigueur. L'antique mythe d'Antée peut servir de symbole à une vraie mystique, si nous savons le comprendre. Reprenons force en touchant le sol, en laissant pénétrer en nous tous ses effluves, comme le géant qu'Hercule n'eût pu vaincre s'il était toujours resté attaché à l'argile maternelle. Enracinons-nous de telle manière que rien ne puisse nous arracher au champ natal. Et c'est la poésie qui accomplira ce miracle.

Le Gaulois semble au saule verdissant:
Plus on le coupe et plus il est naissant
Et rejette en branches davantage,
Prenant vigueur de son propre dommage.

Les vieux vers de Ronsard seront demain aussi neufs que la jeune verdure, si le Français s'enracine dans son passé autant que le saule au bord de nos ruisseaux et retrouve, plus profondes que jamais, ses essentielles fidélités.

Non, Barrès n'avait pas tort qui ne cessait de lui rappeler la terre et les morts, *nos seigneurs les morts*. Et Mistral, le génie Mistral, auquel la France n'a pas encore fait l'immense place, la première, à laquelle il a droit, voici bien l'heure de le reprendre, de l'apprendre, car, de ses plus petites chansons jusqu'à ses épopées magnifiques, c'est son œuvre qui peut faire courir, non seulement à travers la Provence, mais à travers toutes les provinces, la sève régénératrice de la patrie:

— La terre mère, la nature nourrit toujours sa portée du même lait. Son dur tétin toujours à l'olivier donnera l'huile fine...

O paysans comme on vous nomme, vous resterez maîtres du pays... Qui tient sa langue, tient la clef qui des chaînes le délivre... Honneur à nos ancêtres, si sages, si sages, honneur à nos ancêtres que nous n'avons pas connus. Ils ont vécu, ils ont tenu notre langue vive, ils ont vécu, ils ont tenu autant qu'ils ont pu.

Je reverrai toujours Mistral, au sommet des ans et de la gloire, chantant de sa voix blanche de vieillard la strophe et le refrain que je viens de traduire. C'était aux Termes Sextius, à la fin du plus saint banquet de Santo-Estello qui jamais fut et sera. Tout le matin, nous nous étions redit les justes stances qu'Anna de Noailles avait consacrées à l'illustre poète et que reproduisait le programme des fêtes:

O Mistral, la Mireille antique,
Chloé qui dansait dans le thym.
Suspend sa flûte bucolique
Au vert laurier de ton jardin.
Elle s'approche et te contemple;
Et, dans le vent rapide et pur,
C'est toi la colonne du temple,
C'est toi l'olivier sur l'azur.

Tu étincelles dans l'espace
Par tes airs de pâtre et de roi:
Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi...

Ainsi, nous recherchions l'Histoire,
L'Hellade avec ses temples roux
Quand c'est toi la Nef, la Victoire
Et le Grec béni de chez nous.

Oui, justes stances, paroles exactes jusqu'à l'humilité pour quiconque sait par cœur l'œuvre admirable. Le maire d'Aix, recevant un pareil citoyen d'honneur, n'avait pas

craint de lui dire avec autant de raison: — Vous êtes entré tout vivant dans le chœur des princes du chant sublime, auprès d'Homère, de Virgile, de Dante, de Victor Hugo. Et le félibre Bernard de Montant-Manse, s'écriant:

— *Li bèsti tiron lis ome, mai fau que lis ome tiron li diéu*, s'était attelé à sa voiture avec tout un groupe de jeunes gens, pour le conduire de l'Université à ces beaux jardins qui, avec le mont Sainte-Victoire, sont l'honneur de l'Athènes provençale.

Quel discours, quel testament pour les siècles allait nous livrer le magnifique octogénaire que Lamartine, dès le seuil de sa jeunesse, avait déjà salué comme un nouvel Homère? Après le chant sacré de la Coupo Santo, les trois cents convives de ce Banquet digne de Platon attendaient la merveille. Et sans aucun doute elle fut, aussi surprenante que les paroles inattendues de l'étrangère de Mantinée. Mistral se leva et chanta:

*Ounour à nòstis àvi
Tant sàvi, tant sàvi,
Ounour à nòstis àvi
Qu'avèn pas couneigu...*

Ce grand homme qui nous rattachait au Romantisme, qui, né en 1830, avait bien connu des hommes de l'Empire, de la Révolution et même de l'Ancien Régime, en célébrant les aïeux qu'il n'avait pas connus, nous rendait sensible l'Histoire, nous faisait toucher le plus profond passé. Les vicissitudes des peuples se réduisaient à ce qu'elles sont en réalité: des accidents, de terribles accidents parfois, et meurtriers, mais que les nations comme les personnes peuvent surmonter, en se rattachant à ce qui demeure, la sagesse, le courage:

*Ounour à nòstis àvi,
Tant sàvi, tant sàvi...
An viscu,
An tengu
Nosto lengo vivo,
An viscu
An tengu
Tant coume an pouscu*

Tenir, tant qu'on peut, c'est le conseil que donne déjà saint Thomas d'Aquin, dans le *Lauda Sion*, pour la louange de Dieu: *Quantum potes tantum aude*, (ose tant que tu peux). Humble audace de chaque jour. Audace du paysan qui, malgré les orages, les insectes, à bon temps et à mauvais temps, retourne son champ et le sème. Audace du père de famille, ce grand aventurier des temps modernes dont parle Péguy. Audace de tout ce qui dure et construit. Voilà le suprême enseignement de Mistral, parce qu'il était tout près de la terre... Oui, c'était bien son testament qu'il nous dictait, aux Thermes Sextius, peu de mois avant sa mort. Seulement il le donnait dans la langue la plus aisée à retenir. Il appliquait le précepte du songe de Socrate:

— Fais de la musique et pratique-la.

Que de beaux conseils n'aura-t-il pas ainsi mis sur les lèvres du peuple, par le truchement des chansons et des mythes? Et cela au milieu de toutes les grandes joies naturelles, familiales, religieuses. Voilà le trésor de poésie le plus uni à la terre que le monde ait peut-être connu depuis les *Géorgiques*. Oui, c'est bien l'heure de le reprendre, de l'apprendre, de le pratiquer. Puisse-y à pleines mains. C'est l'heure de la

grande patience. Ce doit être aussi l'heure de la grande confiance. Mistral nous l'enseigne aussi:

*S'acò 's pas vuei, sara deman,
Rapelen-nous que la paciènci
Es lou cepoun de la sapiènci
E mau-grat tout sian flouriman
Quand de paciènci nous arman...*

Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Rappelons-nous que la patience est la souche de la sagesse. Et, malgré tout, nous sommes florissants, quand de patience nous nous armons.

Veguen veni. Voyons venir.

Car les choses passagères passent et changent. Maintenons l'essentiel.

Une telle poésie gnomique, ces vers d'or où s'exprime la plus vieille leçon de la terre, le peuple peut la comprendre. J'ai vu les paysans de la Provence et du Languedoc tout saisis par elle. Et plus d'un s'éleva lui-même jusqu'à l'intelligence du rythme, tel le sublime Charloun Rieu, ce maçon de village qui s'imposait les plus durs travaux pour avoir le droit de graver dans une pierre quatre vers provençaux.

L'image du Laboureur, dans la Lettre à Lamartine, n'est qu'une pathétique image. On voit bien que Musset n'était qu'un citadin. Quand le laboureur voit, le soir, son champ rasé par le tonnerre, il s'abrite comme il peut avec ses petits et recommence le lendemain l'obstiné travail des glèbes. Les orages, les pluies, les maladies de la pomme de terre, du blé ou de la vigne, il les connaît, il en a vu. Mais il sait qu'il n'y a qu'à recommencer pour avoir de bonnes récoltes. Le grand mythe de la naissance de Koré a été créé, sans aucun doute, par un poète de la terre. La fille de Déméter peut être emportée, chaque année, dans les royaumes souterrains: chaque année elle en ressort, ruisselante de soleil, de chants d'oiseaux, du parfum des fleurs et des herbages.

La naissance du printemps arrive un jour, toujours, si tenace que soit l'hiver.

Et la leçon du laboureur vaut pour le poète.

Oui, rouvrons Mistral. Et rouvrons en même temps La Fontaine. Car vous l'avez bien reconnu, je pense, dans les lignes qui précèdent. Relisons cette merveille toujours neuve: Le Laboureur et ses enfants. Voici notre plus grand poète terrien en langue de oui, comme Mistral l'est en langue d'oc. Aucun de ses mots ne s'est usé, tant ils sont concrets, tout proches du langage quotidien, et cependant élevés à la poésie la plus pure.

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

M. Paul Valéry, dans son admirable étude *Au sujet d'Adonis?* a fait justice de la fausse réputation de paresse qui s'est attachée au nom du fabuliste. Il a bien vu comment, pour donner à de beaux vers tant d'harmonie et de naturel, tant d'ordre et de liberté ensemble, il n'a pas fallu à La Fontaine moins de vingt ans, durant lesquels, s'exerçant à l'alexandrin classique, il en a fait chanter les ressources innombrables, au point d'en tirer une mélodie qui ne cède pas à celle de Racine... Soyons sûrs qu'il n'est pas une seule place de ses poèmes où sa main n'ait passé, repassé, comme celle des fils du riche fermier à travers le champ paternel. Il est peut-être vrai que les longs ouvrages lui faisaient peur, tandis que Mistral n'hésitait pas à entreprendre ses grands poèmes, tout en prévoyant qu'il lui faudrait six ou sept ans pour établir chacun d'eux. Mais assurons-nous que, pièce à pièce, il n'a pas fallu moins de temps au fabuliste qu'au poète épique,

pour mener ses livres à leur point de perfection. Et cela n'exclut pas le don, le talent, le génie. Bien au contraire. Il suffit de se rappeler, avec Baudelaire, que l'art est long. Le poète sait bien que son travail est comparable à celui de l'agriculteur, non seulement parce qu'il exige une égale patience, une pareille attention, mais parce qu'il dépend aussi de mille influences impondérables, du cours des astres, de la couleur du temps. Mais quelle parenté entre eux lorsqu'ils suivent le même sillon! L'un et l'autre, ils sont l'homme ajouté à la nature, dont parle l'écrivain antique. La Fontaine le suit, le vieux sillon des paysans français, même lorsqu'il semble se consacrer à cet élégant poème de mythologie galante, Adonis:

... Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echo, les Zéphyr, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.

Mais dans les Fables, ses vers sont si bien accordés avec la campagne française que, par leurs rythmes, par leurs images, ils nous donnent vraiment le contact des beaux jours ou des heures sombres, dans la pénombre d'une étable, ou parmi les blés en herbe, ou sur le bord d'un ruisseau transparent. Il faut remonter au Virgile des Géorgiques pour avoir cette impression de présence. Rappelons-nous, par exemple, cette veillée d'hiver dans une ferme de Mantoue, ces quatre vers du premier chant, où Bremond voyait l'un des miracles de la poésie pure:

*Et quidam seros hyberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto
Interea longum cantu solata laborem
Arguto coujux percurrit pectine telas.*

Et, en effet, on sent la chaleur et la lumière des feux prolongés de la froide saison, pendant que le paysan appointe les torches avec un couteau bien aiguisé, et que l'on écoute cette chanson à tisser dont sa femme accompagne le monotone cliquetis du peigne sur les toiles, pour charmer son long travail... De même, il suffit de quatre vers à La Fontaine pour que pénètre en nous toute la mélancolie de l'extrême automne, et la grande peine des hommes:

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumière enfumée.

Que cela est lourd de connaissance réelle, de sympathie humaine!... Si je choisis cet exemple attristé, c'est que vraiment les exemples riants abondent trop, presque à chaque page des fables. Je songe à L'Hirondelle et les petits oiseaux, à l'Alouette et ses petits avec le maître d'un champ, au Héron... Mais que les héros du fabuliste soient des animaux ou des hommes, toujours nous sentons le contact direct de la nature. La merveille de La Fontaine, comme celle de Mistral, c'est que, précisément, il ne s'interpose pas entre le paysage et nous, mais nous mêle aux rayons du soleil, aux eaux fraîches et claires, à l'ombre des bois, avec une pureté, une transparence, qui nous arrachent à l'habitude et nous obligent à voir la terre toujours neuve. C'est à La Fontaine vraiment, plus qu'à aucun autre poète, sinon à ses pairs: un Virgile, un Mistral, que l'on peut adresser le salut enthousiaste d'Emerson:
— O Poète, vrai Seigneur de l'eau, de la terre, de l'air? dusses-tu traverser l'univers entier, tu ne parviendrais pas à trouver une chose sans poésie et sans beauté.

Ceux qui ne sentent pas qu'en lui la tendresse la plus sensible se mêle toujours à la sagesse la plus lucide feraient mieux de lire quelque ouvrage en prose. Plût à Dieu que

nous n'ayons jamais perdu cette vue nette et mesurée qui ne fausse rien, qui présente chaque objet de la manière la plus exacte et, cependant, le transfigure à sa lumière! Rien ne manque à la poésie des Fables, non plus qu'à la Vénus d'Adonis:

Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.

La Fontaine est un grand miroir de la terre française. Il s'évoque naturellement auprès de Mistral.

Mais est-il un seul de nos poètes, même parmi les plus savants, même parmi les plus éloignés de la poésie populaire et de la vie paysanne, que la France n'ait allaité à ses paysages? Non plus que les richesses de notre sol, nous ne connaissons tout notre trésor poétique. De la chanson de Roland où les torrents pyrénéens roulent dans les vallées profondes, des lais de Marie de France auxquels s'enlacent les coudriers et les chèvrefeuilles de nos chemins creux, jusqu'aux jardins potagers d'Anna de Noailles ou de Francis Jammes, notre poésie a la forme, la couleur, les parfums vivifiants de notre terre.

J'écoute une ronde ancienne que chante une petite fille.

Elle est pareille à celles que chantaient Sylvie et ses compagnes, à la fête du bouquet de Loisy, près de Senlis.

Vous vous rappelez avec quel amour Gérard de Nerval les a recueillies, tendrement liées à la guirlande des peupliers et des saules sur les collines et les prairies les plus mesurées du monde:

— Des jeunes filles dansaient en rond sur la pelouse en chantant de vieux airs transmis par leurs mères, et d'un français si naturellement pur, que l'on se sentait bien exister dans ce vieux pays du Valois, où, pendant plus de mille ans, a battu le cœur de la France.

Ai-je tort de penser que la même mesure fait la grâce des vers de Racine? Les vers les plus mélodieux de Bérénice ou d'Esther ont la courbe de ces paysages; ils sont sinueux et caressants comme la Seine, quand elle vient baigner le Parisis. Le poète qui essaya ses premiers accords en chantant les ombrages de Port-Royal se plaisait aux fleurs et aux arbres. Ne doutons pas que le jeune lys, amour de la nature, qui parfume un chœur d'Athalie, ne monte du secret vallon où le neveu de la mère Agnès de Sainte Thècle promena ses lectures enivrées des Psaumes et de Virgile.

Ainsi, les poètes les plus raffinés ne nous arracheront pas au sol de la patrie, parce qu'eux-mêmes ne peuvent s'en arracher. Ils ne peuvent que revendiquer fièrement, comme le faune de Mallarmé, de rivaliser avec la nature:

... Par l'immobile et lasse pâmoison
Suffoquant de chaleurs le matin frais s'il lutte,
Ne murmure point d'eau que ne verse ma flûte
Au bosquet arrosé d'accords...

Serais-je au fond d'un cachot, pour voir le plus beau soir du monde sur un jardin de chez nous, je n'aurais qu'à me redire telle strophe de M. Paul Valéry:

Quand le ciel couleur d'une joue
Laisse enfin les yeux le chérir
Et qu'au point doré de périr
Dans les roses le temps se joue...

Et Rimbaud, le voyant, fait se lever l'arc-en-ciel et l'aube sur nos campagnes et sur nos vies:

Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise, un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa prière à l'arc-en-ciel, à travers la toile de l'araignée...
J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes; et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fût, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom...

Voici le chemin de l'enfance. Tu te rappelles bien que toi aussi, un jour, tu t'es arrêté, au détour d'un sentier, devant la grille d'un parc, et tu as écouté une fleur, était-ce une rose, était-ce un chèvrefeuille, qui a révélé son essence à ton âme.

Ainsi Marcel Proust ne se lasse pas d'interroger les aubépines, les bleuets et les coquelicots du côté de Méséglise, avec autant de ferveur qu'il contemple les clochers de Saint-Hilaire et de Martinville, parce qu'ils ne cessent pas de lui livrer, de lui ouvrir le Paradis des extases enfantines.

Il y aura toujours un coin de campagne française, pour un enfant de chez nous, qui lui fera battre le cœur sept fois. Toutes les complications, tous les troubles d'une existence d'homme viendront se fondre dans cette simplicité, dans cette pureté initiales, comme un morceau de sucre dans l'eau.

Non, il n'y a pas plus moyen de se séparer de sa terre que de se séparer de son enfance. L'une et l'autre nous ramènent aux réalités essentielles. C'est l'oiseau qui ne cesse d'accompagner François Seurel, entre les aulnes, à la lisière du bois où le grand Meaulnes s'est engagé pour rechercher, pour retrouver, s'il se peut, le bonheur entrevu. Et, en effet, il est bien là, au bout de l'allée ombreuse...

Il est des lys aux coins des bordures de buis.
Il est une tonnelle douce qui s'écroulait
Sous le poids des parfums que l'Été lui soufflait.
De là on entendait battre les cloches blanches.
Veux-tu, et comme si c'était encore l'enfance,
T'asseoir, ô amoureuse, au pied du grenadier
Aux écarlates fleurs et aux feuilles luisantes?
Je veux m'agenouiller sur la terre natale,
Je veux mourir d'amour en la reconnaissant.

Ainsi chante Francis Jammes, dans le Deuil des Primevères. Et avec lui nous revenons à la poésie vraiment terrienne, rurale, paysanne. Dieu soit béni dans le poète qui n'a quitté Orthez que pour Hasparren, et qui déclare fièrement:

Je ne suis qu'un homme...
Ayant de jour en jour de moins en moins compris
Ce qui me distingua d'un simple laboureur.

En écrivant le Roman du Lièvre, il a rejoint La Fontaine, comme en donnant les Géorgiques chrétiennes, il a continué Mistral et Virgile. Qu'il nous rappelle donc à la majesté vivante et inépuisable des tâches quotidiennes!

Ce sont les travaux de l'homme qui sont grands;
celui qui met le lait dans les vases de bois...
celui qui fait le pain, celui qui fait le vin,
celui qui recueille les œufs tièdes.

Et celui aussi, ô poète, qui voit et dit les splendeurs de la terre.

A travers les siècles et les régions de notre pays, on pourrait faire une géographie poétique de la France qui rendrait singulièrement concrète à nos écoliers cette réalité

de la patrie qu'ils ont à connaître et à aimer. La Bretagne de Chateaubriand, la Bourgogne de Lamartine, le Berry de George Sand, pour ne prendre que quelques exemples illustres, donneraient forme et vie à ce qui est schéma sur les cartes. De nos jours, parmi nos contemporains même, que d'écrivains ont à jamais uni leur nom à celui de leur province, comme Louis Mercier au Forez, Henri Pourrat à l'Auvergne ou Jean Yole à la Vendée! Qu'ils s'expriment en prose ou en vers, ils sont poètes, ceux qui sont capables de nous donner le contact, la présence des mottes qui se sont attachées à leurs souliers. Et je n'exclus pas, certes! des livres qui pourraient paraître techniques, et qui nous font si puissamment participer à la vie même du sol, comme les Visites aux paysans du centre, de M. Daniel Halévy, ou l'Histoire de la compagne française, de M. Gaston Roupnel, ces deux chefs-d'œuvre que l'on ne peut ouvrir sans être pénétré de leur ferveur pour la terre française.

Notre siècle a repris la route. Non point en automobile, comme on pourrait croire et comme cela s'est fait d'ailleurs jusqu'en juin 1940. Mais à pied. Quand Charles Péguy, ce terrien lui aussi, du Morvan et de la Loire, entreprit, en juin 1912, de faire à pied le pèlerinage de Chartres, il a donné le branle à tous les routiers, à tous les compagnons de Saint-François, à tous les francs coureurs d'Auberges de la Jeunesse qui, entre les deux guerres, n'ont cessé de parcourir nos chemins. Assurons-nous que ce mouvement peut être suspendu, mais n'est point arrêté. En ressuscitant le compagnonnage, le Maréchal Pétain n'ouvre-t-il pas un nouvel essor au Tour de France? Et dans les camps de jeunesse ne se forme-t-il pas un appel pour que l'homme prenne connaissance de la patrie à la mesure de son pas? Mieux que des bornes et des poteaux indicateurs, les chants des poètes leur permettront d'accéder au cœur des pays parcourus. Et, à ceux qui ne peuvent les suivre physiquement, ils donneront de les accompagner de toute leur âme. Ce n'est pas seulement à Chartres, c'est à la France entière que nous ferons pèlerinage d'amour. Et quand nous en reviendrons, nous pourrons nous dire comme Henri de Régnier rentrant dans sa petite ville:

Il me semble, tandis que mon retour s'empresse
Et tâte du bâton les bornes du chemin,
Sentir, dans l'ombre, près de moi, avec tendresse,
La patrie aux doux yeux qui me prend par la main.

De cette terre, où sont couchés les corps de nos morts, s'élancent les espérances immortelles. O fidèle, nous ne te serons pas infidèle. O pareille et toujours nouvelle, nous puiserons en toi les traditions et les renouvellements. Renaissance, redis-nous le mystère du grain tombé en toi et qui va lever en un lourd épi. Terre maternelle, ô féconde, apprends-nous le mystère des maturations de la pensée. Terre de la vigne et du blé, toi que le poète de Sagesse a vu préparer les mystères sacrés de l'autel, tu n'es pas seulement le lieu des nourritures terrestres, mais des nourritures divines. Et c'est pour tout cela que la poésie a noué avec toi les échanges les plus profonds, la communion la plus intime...

O poètes, ô pères de nos sentiments et de nos pensées, nous nous tournerons donc vers vous. Car vous êtes, vous, un printemps éternel. Si terrible que soit sur la patrie le vent froid des défaites, si décolorées que paraissent les choses usuelles, vous êtes sur l'horizon les grands arbres dont la fleur ne passe pas. Vers vous, pères sacrés, pères chéris, nous levons nos regards, nous vous pressons dans nos mains, nous appuyons sur vous nos lèvres. Qu'elle demeure vivante et pacifiquement victorieuse, la France qui porte les hymnes de Ronsard, les tragédies de Corneille, les méditations de Lamartine, les contemplations de Hugo, les nuits de Musset, les illuminations de Rimbaud, la poésie de Mallarmé!

Certes! je ne nomme que quelques-uns des grands arbres, à l'ombre desquels je voudrais conduire tous les Français.

De Thibaud de Champagne à Francis Jammes, pour ne parler que des morts, ils se comptent par centaines, sans que l'on puisse dénombrer les milliers d'arbustes qui autour d'eux rejettent, immortellement verts eux aussi. Je ne crois pas qu'au sommet

d'aucun autre peuple, fût-ce la Grèce, fût-ce la Perse, il y ait une telle forêt sacrée de poésie. C'est ici qu'il faut venir pour sentir l'honneur d'être homme, pour respirer l'air spirituel qui nous distingue de la brute, pour dominer l'univers et monter vers Dieu.

Aux heures les plus douloureuses, les plus incertaines, voire les plus désespérées, la forêt garde, pour qui sait y pénétrer, plus qu'une espérance, une certitude. C'est ici que nous reprenons contact avec l'essentielle réalité concrète des choses visibles et invisibles. Parfois, le monde est aussi beau qu'à son premier moment. Parfois les hauts feuillages bruissent de tous les secrets de la Sibylle delphique. Des sources brillent comme des regards d'enfant sans péché. Des chênes sont chargés de toute l'expérience des Mages. Les siècles ont passé comme des nuages, les empires se sont dissipés comme une poussière, et la forêt n'a cessé de prendre une nouvelle vigueur. Quand je m'approche de cet églantier sauvage qu'est le trouvère Colin Muset ou de ce pin, orageux, Rutebeuf, je sais que leur couleur va m'apparaître encore plus vive qu'aux yeux des hommes qui virent croître leur jeune pousse. Je m'enfonce dans la Saulsaye de Maurice Scève, plus profondément que ne firent ses frères de la Renaissance...

Je sais que leur parfum va me pénétrer, m'enivrer, me consoler, me fortifier. Et je sais qu'après moi, autant que la terre durera, dans des siècles et des siècles, le même parfum, la même couleur, loin de s'être évanouis, s'étant accumulés, feront la joie et la nourriture de Français, d'hommes futurs, se répandant au delà des frontières, irisant et embaumant le ciel de la pensée universelle.

Reprenons donc les antiques chemins toujours nouveaux. Nous trouverons des sentiers qui ne seront jamais battus.

La forêt, dont aucun arbre n'est promis au bûcheron, nous accueille. Et, parmi nous, je vois croître encore de grands hêtres dont le feuillage ne cédera pas à celui des cèdres les plus hauts.

Mais d'abord, oui, arrêtons-nous sur ce sommet où vibre pour les siècles des siècles, toujours plus sonore, toujours plus vivant, le feuillage argenté de Mistral.

Arbre de sagesse autant que de poésie, arbre de force, arbre de paix, suprême rejet du vigoureux tronc de la Provence qui déjà au Moyen Age porta les poètes du *gai saber*, du gai savoir, auprès desquels s'instruisit l'Europe entière, s'élevant encore au-dessus d'eux, voici l'olivier immense, immortel, qu'alimentent la sève humaine des oliviers du Céphise, la sève divine des oliviers de Gethsémani. Plus on cueille ses fruits, plus ils abondent. Il est l'heure qu'à ses rameaux, non seulement son propre peuple, mais tous les peuples de la terre viennent prendre courage, confiance et amour.

*** *** ***

I

Le merveilleux quotidien

Comment ordonner ce mélange, le plus souvent confus, de veilles, de sommeil, de rêve et de réalité, que nous appelons la vie?

— Mes songes que voici, dit Montaigne.

— Je raconte mes rêves, écrit Proudhon. Et Bossuet, le solide Bossuet lui-même, avoue qu'il doute parfois, avec Arnolphe, s'il est éveillé ou s'il dort encore. Les peuples rêvent comme les individus. Les guerres sont les fruits de leurs cauchemars. Pourquoi les paix ne seraient-elles pas les bonnes moissons de leurs beaux songes? Heureux l'homme capable d'accorder ses visions intérieures avec les visages de l'univers! Plus heureux encore celui qui trouvera cet accord, non seulement pour soi-même, mais pour tout son peuple!... Tel est Mistral. Sa personne, son œuvre, ne font qu'une harmonie souveraine, et qui peut valoir pour tous les hommes. C'est qu'il pénètre dans le monde des images, mais de plain pied avec toutes les réalités. Ce ne sont pas seulement des routes ou des ponts qu'il jette d'une main hardie entre la terre et l'âme: pour lui, au bon soleil de Dieu, toute la création est continue. Le Rêve doit être dans l'âme le reflet de l'Être. Et les choses, à leur tour, seront fidèles à celui qui ne les faussera pas dans sa pesée, dans sa pensée.

Mallarmé lui-même, ce contempteur du monde réel, considérait qu'il y a deux sortes de rêves: celui dont il parle dans son *Toast Funèbre*, et qu'il déshonore d'un r minuscule, quand, évoquant le domaine inviolable de la Poésie, sur lequel la mort n'a aucun pouvoir, il déclare avec tant de grandeur:

C'est de nos vrais bosquets déjà tout le séjour,
Où le poète pur a pour geste humble et large
De l'interdire au rêve, ennemi de sa charge.

Oui, il y a ce rêve déformant, qui détruirait le poème. Mais il y a aussi le grand Rêve, lucide, volontaire, où tout l'univers vient précisément se composer, comme firent les pierres de Thèbes au son de la lyre d'Amphion. Que, pour un Mallarmé, ce Rêve se suffise à soi-même, que, dès le début, le poète doive en exclure le réel parce que vil, cela ne gêne pas la vue plus profonde de Mistral qui sent bien, lui, qui sent juste que, sous l'œil du poète, le réel reprend sa pureté native, celle qu'il eut au premier jour, sous l'œil extasié de l'Adam tout neuf.

Comment donc s'est formé le poète, capable de retrouver ainsi, dans une simplicité grandiose, les chemins du Jardin bienheureux? Aucun écran n'a été placé entre le monde et lui. On l'a laissé boire tout son saoul, d'une bouche avide, aux puissantes mamelles de la terre et de la poésie qui sont les sources jumelles et jamais tarées de la Création. Ce n'est pas l'analyse qui est vie, c'est la synthèse. J'aurai beau avoir de l'hydrogène et de l'oxygène, dans les proportions voulues, je n'aurai pas de l'eau, si leur conjonction à jamais mystérieuse ne produit pas le bel être liquide que rien ne nous fait prévoir. Ce n'est pas la décomposition, mais la composition qui est existence. Ce sont les analyses qui sont compliquées, leur synthèse qui est simple. Mistral, en un siècle desséché d'analyse et de critique, a eu le rare bonheur de pouvoir d'abord contempler l'univers dans son unité profonde, dans cette unité d'où il sort et à laquelle il tend, à travers les myriades et les myriades incalculables de ses manifestations et de ses transformations, de ses vibrations et de ses harmoniques. Loin de trouver rien vil dans les réalités essentielles, il n'a pas arrêté de connaître et de savourer les mille et une merveilles de chaque jour.

Nous ne possédons la genèse d'aucun poète comme la sienne. Que le jour soit béni, où, déjà vieillard, Mistral écrivit *Moun Espelido, Memòri e raconte* (Mes origines, mémoires et récits), car il nous a donné là, sous une forme si aisée qu'aucun roman n'est de lecture plus facile, un document, un monument unique de la poésie universelle. Et nous n'avons qu'à le suivre pour voir comment éclôt un génie.

Mistral naît, le 8 septembre 1830, dans la féconde saison sur laquelle il semblera prendre modèle quand il fera son grand œuvre où les fleurs et les fruits se mêlent sous une lumière dorée. Et c'est en ce jour que l'Église fête la Nativité de la Vierge:

— Comme elle m'avait eu à Notre Dame de Septembre, écrira-t-il, ma mère m'a toujours dit qu'elle m'avait voulu donner le prénom de Nostradamus, d'abord pour remercier la Mère de Dieu, ensuite par souvenance de l'auteur des *Centuries*, le fameux astrologue natif de Saint-Rémy. Seulement, ce nom mystique et mirifique, n'est-ce pas? que l'instinct maternel avait si bien trouvé, on ne voulut l'accepter ni à la mairie ni au presbytère.

Oui, on peut regretter ce prénom pour celui qui sera vraiment un mage chrétien, qui mettra sa poésie et sa mission sous le signe de l'Etoile, de la sainte Etoile qui guida ses lointains prédécesseurs de l'Asie et de l'Afrique vers la Crèche de Bethléem, dont les sept rayons signifient la Sagesse et sous le vocable de laquelle précisément la Liturgie se plaît à saluer Marie.

Il naît, Mistral, sur une terre toute belle, où croissent l'olivier et le cyprès, la vigne et le blé, toute pénétrée de souvenirs antiques et bibliques, où les rois d'Arles, les châtelaines, les troubadours du Moyen Age ont laissé leurs vestiges et leurs légendes, où les grandes sources, grecque, latine, juive, de l'inspiration occidentale jaillissent de chaque motte.

Maillane est beau, Maillane plaît...

Il est l'honneur de la contrée et tient son nom du mois de Mai.

Sur ce territoire plein de promesses, il naît dans un vaste domaine, du dernier des patriarches, d'un véritable Booz, et d'une splendide Provençale pauvre, d'une glaneuse qui n'est pas venue en vain, elle aussi, dans le champ généreux, toute digne de sa noble sœur du poème hébraïque, par la beauté, par la vertu, par la poésie.

— Maître, venez! car la Maîtresse vient d'accoucher maintenant même.

— Combien en a-t-elle fait?

— Un beau, ma foi!

— Un fils! Que le bon Dieu le fasse grand et sage!

Tel est le premier vœu, prononcé par maître François Mistral pour la naissance du fils qu'il va nommer Frédéric, en mémoire du petit gars qui lui avait fait ses commissions d'amour et qui était mort, comme Mireille, d'un trop chaud rayon du soleil provençal... Tout se tient dans la vie et l'œuvre du grand, du sage Maillanais. Le vœu de son père se réalisera comme le souhait d'une fée. Ah! qu'il porte le nom d'un messager d'amour, celui qui transmettra au monde, plus purs et aussi brûlants que les accents de Tristan et d'Isolde, les aveux extasiés de Mireille et de Vincent, de Calendal et d'Estérelle, de l'Anglore et du Prince d'Orange. Pour lui c'est encore une incantation, un véritable charme dont l'ensorcellent les amies et les parentes de sa mère, quand elles offrent à la jeune relevée les présents traditionnels de la Provence: l'œuf, le pain, le sel, l'allumette, en prononçant les paroles saintes coulant depuis des siècles de génération en génération:

— Mignon, sois plein comme un œuf, sois bon comme le pain, sois sage comme le sel, sois droit comme une allumette.

Ces présages paysans ne valent-ils pas ceux de Mélusine, quand, la tapisserie des jours déroulée, on voit combien ils se sont accomplis?

Voulez-vous d'autres signes sur le berceau de l'enfant-poète? Et ne vous suffit-il pas de son nom de famille et que celui qui ranimera la Provence de son souffle s'appelle authentiquement le grand vent salubre qui revigore son pays? Sachez donc que les Mistral de Romania, dont il peut se flatter de descendre, portent sur leur blason trois feuilles de trèfle et la devise: Tout ou rien. Or, voici ce que déclare à ce sujet le Sâr (Péladan):

— Le trèfle qui, lorsqu'il a quatre feuilles, devient talismanique, exprime symboliquement l'idée du Verbe autochtone, de développement sur place, de lente croissance en un lieu toujours le même. Le nombre trois signifie la maison (père, mère, fils), au sens divinatoire. Trois trèfles signifient donc trois harmonies familiales succédantes, ou neuf, qui est le nombre du sage à l'écart. La devise Tout ou rien rimerait aisément à ces fleurs sédentaires et qui ne se transplantent pas: devise, comme emblème, de terrien endurci.

Le Rêve et le Réel se sont accordés sur le berceau de Mistral pour ne jamais plus se désunir.

Ah! qu'il va bien faire la découverte du merveilleux quotidien! Pour lui, les enchantements de l'enfance ne finiront jamais. C'est à même la nature qu'il apprend la poésie. Durant les sept premières années de son existence terrestre, ce père de trois des plus grands poèmes de l'humanité, cette source intarissable de langage écrit, n'a connu ni a ni b, mais a miré les fleurs et les étoiles.

— Vers les huit ans, écrit-il lui-même, et pas plus tôt, avec mon sachet bleu pour y porter mon livre, mon cahier et mon goûter, on m'envoya à l'école... pas plus tôt, Dieu merci! Car en ce qui a trait à mon développement intime et naturel, à l'éducation et trempe de ma jeune âme de poète, j'en ai plus appris, bien sûr, dans les sauts et gambades de mon enfance populaire que dans le rabâchage de tous les rudiments.

Comment ne nous attarderions-nous pas à ces années où, dans les nappes invisibles de l'âme d'un petit garçon qui ne semble que s'amuser avec ses camarades villageois, se forment les images et les sentiments qui nourriront les poèmes futurs?

Cependant qu'elle s'ignore
Entre le sable et le ciel,
Chaque jour qui luit encore
Lui compose un peu de miel.
Sa douceur est mesurée
Par la divine durée
Qui ne compte pas les jours,
Mais bien qui les dissimule
Dans un suc où s'accumule
Tout l'arôme des amours...
Ces jours qui te semblent vides
Et perdus pour l'univers
Ont des racines avides
Qui travaillent les déserts.

La belle image de Palme qu'a dressée Paul Valéry, me paraît singulièrement convenir à l'enfant prédestiné. Là où le plus grand nombre ne virent que du temps perdu, que des heures sans œuvre, lui, sans même le savoir, accumule de l'être, et, au jour voulu, le répandra sur les hommes comme une pluie de consolation et de joie. Qu'apprend donc Mistral pendant les sept années de son premier âge? Il apprend la Provence, la nature, la famille, Dieu. Oui, tout l'arôme des amours en lui s'accumule. Et parce qu'il n'étudie pas, le *gai savoir* lui est donné.

Le premier souvenir personnel qu'il ait conservé de son enfance bénie est celui des fleurs de glais, des grands iris d'or, des glaïeuls qui s'élevaient triomphalement du fossé à l'eau riante, creusé près des puits à roue. Il pouvait avoir tout au plus quatre à cinq ans,

portant encore les robes. Ce fossé du puits à roue, dans le beau domaine paternel, dans ce Mas du Juge dont il conservera toujours la nostalgie, lui fut, comme il dit, son premier livre d'histoire naturelle, mais où les mots étaient remplacés par de vivantes merveilles: carpillons qui glissaient par bandes sous les ondes transparentes; grenouilles qui sortaient de la mousse une échine glauque chamarrée d'or; demoiselles vertes et bleues qui, légères, silencieuses, jouaient sur les fleurs du typhé, cotonnées et allongées; puis les nénuphars magnifiques, l'humble lentille d'eau et le tendre myosotis que la Provence appelle les yeux de l'Enfant-Jésus. Mais rien, non rien ne valait au goût du petit garçon les hallebardes éclatantes qui s'élevaient au-dessus de toutes les fleurs. Il est à croire même, dira-t-il, que les fleurs de lis d'or, armes de France et de Provence qui brillaient sur le fond d'azur, n'étaient que des fleurs de glais... et l'azur du blason représentait bien l'eau où croît le glais. Comment un jour d'été il essaya de les cueillir et tomba trois fois dans l'eau; comment, ayant sali ses trois robes, de la semaine, du dimanche et même celle des jours de fête, pointillée d'or sur fond bleuâtre, avec des raies de velours noir, on fut obligé de le mettre au lit; comment, après avoir bien pleuré, il s'endormit en songeant les glaïeuls, c'est bien là le premier poème vécu d'où sortiront tous les autres. Le rêve du petit Frédéric est le rêve essentiel: écoutons-le tel qu'il l'a noté:

— Dans un beau courant d'eau qui serpentait autour du Mas, limpide, transparent, azuré comme les eaux de la Fontaine de Vaucluse, je voyais de belles touffes de grands et verts glaïeuls, qui étalaient dans l'air une féerie de fleurs d'or! Des demoiselles d'eau venaient se poser sur elles avec leurs ailes de soie bleue, et moi je nageais nu dans l'eau riante, et je cueillais à pleines mains, à jointées, à brassées les fleurs de lis blondines. Plus j'en cueillais, plus il en surgissait.

Tout à coup, j'entends une voix qui me crie:

— Frederi!

Je m'éveille, et que vois-je? Une grosse poignée de fleurs de glais couleur d'or qui blondissaient sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche, le maître, mon seigneur père, était allé cueillir les fleurs qui me faisaient envie; et la maîtresse, ma mère belle, les avait mises sur mon lit.

Ce rêve, Mistral le verra sans fin croître et se réaliser.
Plus il cueillera les glaïeuls, plus ils surgiront.

Quand il aura porté à Lamartine la merveilleuse brassée des strophes de Mireille, le grand poète ébloui, avouant qu'il n'a rien lu de pareil à l'exception d'Homère, pourra bien lui dire:

— On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie; tu en as fait un: rends grâce au Ciel et ne reste pas parmi nous: tu manquerais le chef-d'œuvre de ta vie, le bonheur dans la simplicité.

Mistral, sans manquer son bonheur, continuant de nager nu dans l'eau riante, je veux dire ne se revêtant d'aucun artifice et demeurant dans le pur courant de la nature, cueillera par brassées les chefs-d'œuvre lyriques des Iles d'or et des Olivades, ou les sublimes épopées qui ne cèdent en rien à Mireille, Calendal, Nerte, la Reine Jeanne et ce Poème du Rhône où l'eau du fleuve attire l'Anglore et le Prince d'Orange comme faisait de leur poète le Fossé du Puits à roue. De même d'ailleurs, que le songe de l'enfant ne fut pas de fleurs fabuleuses, mais au contraire des fleurs les plus proches qu'il pouvait voir chaque jour dans le ru du Mas, de même son œuvre se composera des saintes réalités de la vie quotidienne. Mistral a compris, et c'est là sa première leçon fondamentale, que les choses qui sont à la portée de notre main ou de notre pensée ne comportent pas moins de beauté, de vertu ou de vérité que les trésors des contes persans. Les Iles d'or ne sont pas les îles lointaines, mais bien celles qui s'étalent sous ton regard. Pourquoi irais-tu, comme Jaufre Rudel, chercher au delà des mers une princesse de légende, quand elle sourit à ton seuil? Si l'habitude ne devient pas un voile serré chaque jour un peu plus sur tes yeux; si, au contraire, elle te fait chaque jour plus

attentif et plus émerveillé, tu connaîtras le secret de l'univers et l'amour du Créateur, tu comprendras la vraie contemplation de la nature qu'un autre poète a si bien définie:

Rien ne résiste au fond des nombres et des cieux
A la fixité calme et profonde des yeux.

Les fleurs de glaïeuls qu'a tant contemplées Mistral enfant, lui ont livré l'essence de toute poésie, précisément parce qu'il les avait sous les yeux à toute heure et que son père put en joncher sa couche.

On peut dire qu'il n'y aura rien dans l'œuvre de ce prince du chant sublime, qui n'ait été d'abord dans le paysage et dans la vie provençales. N'est-ce pas en cela d'abord qu'il est, comme il le proclamera fièrement, l'humble écolier du grand Homère? Oui, l'Iliade et l'Odyssée sont belles, parce qu'elles sont pleines, même chez les dieux, du simple merveilleux quotidien. Et Virgile, non seulement dans ses Bucoliques et dans ses Géorgiques, ce qui est l'évidence même, mais jusque dans l'Enéide, a recueilli les images familières de Mantoue et de Rome. Dante enfin, Dante lui-même, dans son poème surnaturel et jusque sur les hauteurs du Paradis, se souvient des collines de Florence et mêle aux chœurs angéliques le piétinement des brebis ou le cliquetis des métiers. Mistral est sur le même plan, sur le plan des plus hautes sources poétiques de l'humanité, parce qu'il fait du détail qui pourrait nous paraître le plus pauvre une goutte de miel divin. Au-dessus, d'ailleurs, de toute poésie, n'avons-nous pas l'exemple du Maître des maîtres, qui, dans les paraboles et les symboles de l'Évangile, se sert des éléments les plus simples, de l'eau, du sel, du grain de blé, ou du grain de sénevé, de l'obole de la veuve, de la lampe de la vierge, pour conduire l'âme aux splendeurs mystiques?

Toute la Bible est pleine d'histoires de bergers et de moissonneurs.

Mistral n'a eu qu'à être lui-même, génialement, pour nous donner une œuvre qui, sur le plan de la poésie, soit pareille aux merveilles d'Athènes, de Rome ou de Jérusalem.

Heureuse donc l'enfance qu'il passa en compagnie des laboureurs, des faucheurs et des pâtres, apprenant gaillardement leurs travaux et leurs jeux, écoutant leurs légendes, leurs proverbes, leurs sornettes! Heureuse l'enfance qu'un père, qui n'avait lu que le Nouveau Testament, l'Imitation et Don Quichotte, mais qui avait vu l'Ancien Régime et la Révolution et que les événements avaient ancré plus consciemment dans son vieil esprit patriarcal, oui, heureuse l'enfance qu'un tel père, véritable chef et seigneur, berça de ses récits et de ses prières!... Car il ne faudrait pas croire que cette vie terrienne manquât de spiritualité. La fête de Noël, *Calèndo*, qui, pour ces paysans, marquait le sommet de l'année, cette fête la plus populaire de Provence, où les Crèches se couvrent de santons, petites statues de terre cuite et peinte (bergers et bergères apportant paniers d'œufs et langes, meunier chargé d'un sac de farine, bonne vieille filant), où les nuits s'emplissent de pastorales, *Calèndo*, Noël, à qui le plus grand poète de Provence avant Mistral, Saboli, consacra presque toute son œuvre, avec quels soins n'en préparait-on pas, au Mas du Juge, les moindres éléments traditionnels! Mistral a vu son père, solennellement, répandre sur la bûche un verre de vin cuit, en disant:

Alègre! Alègre!

Que Noste Segne nous alègre.

S'un autre an sian pas mai, moun Dieu, fuguen pas men!

(Allégresse, allégresse! Que notre Seigneur nous emplisse d'allégresse!

Et si une autre année nous ne sommes pas plus, mon Dieu, ne soyons pas moins!

Oui, ce Noël, qui fait, au surplus le cri de joie de la France entière et qui donne aux pays d'oïl ce dicton, recueilli par Maître François Villon:

— Tant crie-t-on Noël qu'il vient, répondait vraiment, dans la famille du petit Frédéric, à cet autre dicton des pays d'oc: — Avec Noël, tout bien vient.
Maître François Mistral distribuait, pour le Nouvel An, deux fournées de pain aux pauvres du village. Cela aussi était du trésor de la sagesse provençale:
— Vivrais-je cent ans, cent ans, je cuirai, cent ans, je donnerai aux pauvres.
Et c'est pourquoi lorsqu'il, mourut, les pauvres gens, sur leur seuil dirent en se signant:
— Autant de pains, il nous donna, autant d'anges au ciel le portent. Amen!
Le patriarche du mas du Juge accomplissait ainsi la parole de Saint Jean:
— Comment pourrait-il aimer Dieu, celui qui n'aime pas ses frères? Et, de la même manière toute simple, il accomplissait la Loi, Celui qui m'aime garde mes commandements.
Il aurait pu faire sienne la parole du Christ:
— Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.

L'abandon à la Providence, qui est le dernier mot des plus grands Mystiques, desquels le sublime Tauler a dit: — En tout, la volonté de Dieu leur agréée, et c'est pourquoi le monde entier ne saurait leur ravir leur paix, il le pratiquait tout simplement. Se plaignait-on devant lui du mauvais temps:
— Bonnes gens, répondait-il, Celui qui est là-haut sait fort bien ce qu'il fait, comme aussi ce qu'il nous faut...
On comprend que son fils, des années et des années plus tard, après avoir évoqué, dans l'un de ses plus beaux sirventes, *I troubaire catalan*, l'heure la plus terrible du pays d'Oc, les batailles de Simon de Montfort, le siège sanglant de Muret, le sac de Béziers, les incendies de Toulouse ou de Beaucaire, déclare soudain avec une ampleur souveraine:

*Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn...*

(Maintenant pourtant il se voit, maintenant pourtant nous savons — que dans l'ordre de Dieu tout se fait pour un bien.)
Voilà, je crois, le plus haut sommet de la sagesse mistralienne, un optimisme qui n'ignore aucun des maux de la vie, mais les brûle tous de sa flamme. De la même manière, le grand poète de Mirèio, dans le sublime discours des Saintes, déclarera:

*E lou grand mot que l'ome óublido
Veleici: la mort es la vido!*

(Et le grand mot que l'homme oublie, — le voici: la mort, c'est la vie!)

On sait assez avec quelle tranquille pureté il est mort lui-même, celui, qui, peu de jours avant sa dernière heure, confiait à l'un de ses visiteurs: — J'ai eu, somme toute, ce que l'on appelle une vie heureuse. Pourtant je ne voudrais pas la recommencer parce que je crois à une autre vie.
Bien vivre, bien faire, bien mourir, tout Mistral est là, pourvu que l'on donne à ce petit adverbe bien son sens le plus plein, le sens du *kalonkagathon* des Grecs, une manière d'être qui participe autant de la beauté que de la bonté. Encore une fois, pour arriver à cela, il n'aura eu qu'à regarder, à écouter son père et à se livrer au merveilleux quotidien d'une enfance prédestinée. Ah! que l'on comprend aussi qu'au seuil du Poème du Rhône, il interrompe son magique récit pour s'écrier:

*O tèms di vièi, d'antico bounoumìo,
Que lis oustau avien ges de sarraio...
O tèms di vièi, tèms gai, tèms de simplesso...*

(O temps des vieux, d'antique bonhomie — où les maisons n'avaient pas de serrure — ô temps des vieux, temps gai, temps de simplesse...)

C'était le temps où il courait avec les petits garçons et les fillettes de Maillane au-devant des Rois Mages, dont il voyait les oriflammes dans le soleil couchant, et qu'il retrouvait à la crèche, tandis que l'orgue faisait retentir le plus merveilleux des Noël's de Provence, chanté en chœur par tout le peuple:

*Aquéu matin,
Ai rencountra lou trin
De tres grand Rèi qu'anavon en vouiage...*

(Ce matin — j'ai rencontré le train — de trois grands Rois qui allaient en voyage, — ce matin — j'ai rencontré le train — de trois grands Rois dessus le grand chemin.)

C'était le temps où sa mère et de vieilles paysannes le berçaient de légendes chrétiennes.

Et puis, ce fut le temps où, grâce à Dieu, il ne résiste pas à faire l'école buissonnière, à s'instruire près de la cigale, de la coccinelle, de la mante, du lézard ou du limaçon, et même, un beau jour, à faire un vrai *plantié*, une escapade qui lui fit connaître, fût-ce en songe? la peur des brigands et du loup.

Les années d'école de Frédéric Mistral ne l'arrachèrent pas à la mère Provence, même lorsqu'il fut obligé de ne point borner ses classes à l'enivrante et nourrissante école buissonnière. Certes, plus d'une fois sa pensée revint jusqu'aux champs du Mas paternel. Et jamais la nostalgie du premier âge ne l'a quitté: — Oh! vers les plaines de froment! laissez-moi me perdre pensif, dans les grands blés pleins de ponceaux, où petit gars je me perdais! Quelqu'un me cherche, de touffe en touffe, en récitant son angelus; et, chantantes, les alouettes, moi je les suis dans le soleil... Ah! pauvre mère, beau cœur aimant, je ne t'entendrai plus criant mon nom.

La belle strophe mélancolique des Iles d'or, je plaindrais le cœur où elle ne trouverait pas d'écho. Autant que d'être séparé de sa propre mère, Mistral souffrit d'être séparé de la douce langue maternelle. Il a raconté comment il ne pouvait supporter les bourgeois passant au mas:

- D'où vient, demandait-il à ses parents, que cet homme ne parle pas comme nous?
- Parce que c'est un monsieur.
- Eh bien, reprenait-il, farouche, moi je ne veux pas être monsieur.

Il eut beau se mutiner, il lui fallut à l'école parler comme un monsieur. Et pourtant la cage ne fut pas bien sévère d'abord à Saint-Michel de Frigolet, dans la Montagnette, puis chez M. Millet, en Avignon.

Le merveilleux quotidien pouvait s'estomper, il ne disparut pas.

Etudier en pleine campagne, dans un ancien Monastère des Prémontrés, ouvert aux quatre vents, qui lui portent les parfums du thym, du buis et de la lavande; prendre ses récréations parmi les oliviers, les amandiers et les figuiers sauvages; grappiller aux vignes, fureter aux grottes pour dénicher la Chèvre d'or, grimper sur les mamelons pour découvrir la Méditerranée ou le Rhône, cela ne ressemble guère aux tristes préaux des collèges. Mais c'était bien, n'est-ce pas? l'école qui convenait à Mistral. Malheureusement, ce curieux institut ne dura pas. Il fallut donc conduire le petit garçon jusqu'à la ville: mais voilà que le pensionnat où il fut mis s'élevait sur l'emplacement du couvent de Sainte-Claire où, le matin du 6 avril 1327, Pétrarque vit Laure pour la première fois.

Ainsi, tous les pas de Mistral le conduisent vers sa vocation, comme si le génie de la Provence le guidait. Il a douze ans quand il entre chez M. Millet. L'année suivante, 1843, il va suivre durant cinq ans, jusqu'au baccalauréat, les cours du Collège royal.

— D'une année à l'autre, dira-t-il, le goût de l'étude m'était venu peu à peu, la sublime beauté des écrivains antiques pénétrait mon cœur, et dans Virgile et dans Homère je reconnaissais vivants les travaux, les idées, les coutumes et les mœurs des paysans maillanais.

Je ne puis m'empêcher de songer à un autre enfant de génie qui, deux siècles plus tôt, dans un paysage tout proche, tout pareil, à Uzès, découvrait, lui aussi, Homère et ne se lassait pas de célébrer ses beautés. Mais, plus encore que Jean Racine, osons l'écrire, Mistral pouvait aborder de plain pied le premier des poètes, parce que les poèmes divins n'étaient point pour lui de la littérature, mais de la vie, parce qu'il avait déjà rencontré sur les chemins de Maillane le pasteur Eumée, suivi de ses brebis, parce qu'enfin, pareil à Télémaque, il avait vu sa mère filer comme Pénélope, en lui chantant les belles légendes provençales.

Les choses n'avaient pas changé pour lui, depuis les fermes d'Ithaque ou de Mantoue. Et c'est pour cela qu'il allait élever à son tour jusqu'aux sommets de la poésie, les humbles merveilles antiques et toujours nouvelles que font les saintes réalités de chaque jour.

*** *** ***

II

Humble écolier du grand Homère

Comment un adolescent inspiré, quand il vibre sous les accords des poètes qu'il attendait, n'essaierait-il pas de les suivre? Je suis touché par ces premières mesures pour rien, comme par les premiers pas d'un enfant qui essaie de marcher avec sa mère, tendrement soutenu par elle. Que de premiers pas poétiques Virgile aura ainsi guidés! O classes où passe brusquement un souffle d'air pur, quand on ouvre les Bucoliques! Mais, pour un Mistral, combien la nostalgie de Mélibée devait être singulièrement prenante:

*En unquam patrios longo post tempore fines,
Pauperis et tuguri congestum cespite culmen,
Post aliquot, mea regna videns, mirabor aristos?*

On comprend que, dans un coin d'étude, en cachette, à quinze ans, au lieu de poursuivre d'une boîteuse prose française les trois vers de Virgile, il ait laissé jaillir de son âme ce distique provençal:

*Oh! quouro reveirai ma téulisso tepudo,
E moun pichot reiaume, e mi bèus espigau!*

La toiture moussue, le petit royaume, les beaux épis, ah! il savait comme Mélibée ce que c'était que de s'en séparer. Il fallait bien qu'il le dît dans la langue qui, seule, par l'intime union, par l'unité qu'il lui connaissait avec les choses, avait la force incantatoire de les lui présenter. Cette langue, seule, était rigoureusement sa langue maternelle, celle dont sa mère avait tendrement, patiemment formé les syllabes sur ses lèvres. O doux parler que l'on tette avec le lait, dont l'origine est toute naturelle et comme instinctive, qu'est-ce qui vous remplacerait? Doux parler en qui s'éveille l'esprit, avec lequel on aime, avec lequel on prie... Aussi bien, dans un coin de l'église des Carmes, le jeune Mistral traduit-il en vers provençaux *l'Asperges-me...*:

*Que l'isop bagne ma caro,
Sarai pur: lavas-me lèu
E vendrai pu blanc encaro
Que la tafo de la nèu...*

Mais voici que le surveillant s'est glissé derrière lui, a saisi son bout de papier, le lit, le fait lire au chantre... Bonheur: l'un et l'autre sont des poètes provençaux, Roumanille, Denis Cassan. Avec le premier, Frédéric Mistral va commencer l'œuvre de rénovation de la langue d'oc. Et voici que vient se joindre à eux, dans la pension de M. Dupuy, qui a remplacé la pension de M. Millet, un charmant romanesque, Anselme Mathieu, qui ne rêve que d'amour et de poésie...

Mistral passe le baccalauréat, revient au Mas, prend feu et flamme pour la Révolution de 1848, et va jusqu'à composer, dans sa fièvre politique, des vers français:

*Réveillez-vous, enfants de la Gironde,
Et tressaillez dans vos sépulcres froids;
La liberté va rajeunir le monde...*

Guerre éternelle entre nous et les rois?

— Que t'ont fait, lui dit son père, ces pauvres rois?

A quoi ne trouvant rien à répondre, bien qu'il ait dansé la Carmagnole avec les Rouges du village, Mistral reprend sagement le chemin des champs et compose un premier essai d'épopée de quelque mille vers, *Li Meissoun*. Encore, sans doute, ne rejoint-il pas Homère. Il l'a bien senti et ne publiera pas ces vers. Gammes, exercices par lesquels il faut bien que tout poète passe. Des quatre chants des *Moissons*, il ne recueillera, dans les *Iles d'or*, que le lai de *Margai*, belle légende lyrique, d'un rythme neuf et sûr... Et c'est quelque chose que de pouvoir, à dix-huit ans, faute d'une épopée, donner une pure complainte mystérieuse: *Margai de Valmairane*, ivre d'amour, qui rejoint à l'aube un sombre fiancé, pour être emportée par lui sur un noir cheval, pourrait être l'héroïne d'une ballade de Goethe:

*Valoun de Vau-Meirano,
Camin di Baus, jamai
Pèr colo ni pèr plano
Veguerias plus Margai.
Sa maire dis sis Ouro
E plouro,
E noun vòu s'assoula
De parla
De sa bello pastouro.
Roussignoulet, cigalo, envoulas-vous!
Vaqui lou cant de la bello d'Avoust.*

(Vallon de Valmairane — chemin des Baux, jamais — par colline ou par plaine — vous ne revîtes Margai. — Sa mère prie — et pleure — et ne veut point cesser — de parler — de la belle pastourelle. Rossignolets, cigales, envoyez-vous. Voici le chant de la belle d'Août.)

Ce n'est pas imitation de la poésie du Nord et de l'Est, mais le très autochtone côté tragique et ensorcelé de la Provence que nous retrouverons aux chants V et VI de *Mireille*, et qui hante l'*Arlésienne* de Daudet...

Cependant, les parents de Mistral veulent sagement qu'il aille étudier le droit à Aix. De ces années d'apprentissage, il rapportera un tel trésor d'amour, d'amitié, de poésie, que sa jeunesse pourra porter enfin ce chef-d'œuvre, cette corbeille de Provence où la maturité des fruits passe l'éclat des fleurs, *Mireille*.

*L'amour es un diéu vierge,
N'en viéu que de pantai...*

Ces deux vers que Mistral adressait, dans sa vieillesse, à M. Charles Maurras, après la publication des *Amants de Venise*, expriment bien la conception très haute, mais un peu trop pessimiste, que le grand poète s'est faite de l'amour humain.

L'amour est un dieu vierge, il ne vit que de rêve...

Rêve enivré de Vincent et de *Mireille* sous le mûrier, féerique rêve d'*Estérelle* et de *Calendal* au sommet des Baux, rêve magique de l'*Anglore* et du *Prince d'Orange* au fil du Rhône, l'amour, chez Mistral, comme d'ailleurs chez Dante ou chez Pétrarque, touche à peine terre.

Et cela, sans doute, tient à la conception provençale de l'amour courtois, des cours d'amour. Mais cela peut bien être né aussi de la première expérience personnelle que

Mistral fit de l'amour, à vingt ans, et dont il nous a laissé, dans *Memòri e Raconte*, le pathétique récit...

Son cœur déjà s'était ouvert, l'année de sa première communion, pour une petite fille que l'on appelait Praxède, auprès de laquelle il avait étudié le catéchisme, et qui, dans ses voiles blancs, avait purement ému le futur poète de la Communion des saints. L'éternel féminin lui avait apparu sous les espèces d'une enfant agenouillée à ses côtés. Il avait eu ainsi une révélation chrétienne de ce vert paradis des amours enfantines, innocent paradis plein de plaisirs furtifs, dont un autre poète a chanté l'indicible nostalgie. Plaisirs furtifs, doigts qui se frôlent sur la page d'un missel pour trouver le verset du cantique, souffles qui se mêlent dans la prière, caresses des yeux qui se pénètrent dans le limpide émerveillement de la même foi, tels furent, pour Mistral et sa petite compagne, les tremblements virginaux de l'aube amoureuse. Mais cette aube n'eut pas son matin, comme pour Dante et Béatrice. Et, pourtant, dès ce moment-là, Mistral était aimé, par une autre fillette, d'un amour plus fort que la mort.

S'il ne devait l'apprendre que dans l'épanouissement de sa jeunesse, la douce héroïne sacrifiée vivait depuis des milliers de jours dans la ferveur de la passion la plus constante et la plus contenue. Il faut songer à la *Vita nuova* de l'Alighieri. Je prierai volontiers quiconque doute encore de l'ardent amour qui naquit à neuf ans dans l'âme du grand poète florentin pour la petite Bice Portinari, de méditer la passion qui embrasa le cœur d'une enfant pour le petit Mistral, à peine aperçu, et qui, littéralement, devait la consumer jusqu'à en mourir. Oui, l'histoire d'un tel amour est comme le miroir renversé du merveilleux amour dantesque; ici, en effet, c'est la fillette qui aime, quand le bien-aimé ne s'en doute même pas.

Mistral pouvait avoir dix ou onze ans. A Saint-Michel de Frigolet, les jeunes élèves donnèrent une représentation des enfants d'Edouard, de Casimir Delavigne, et on lui confia le rôle d'une jeune princesse. Pour le costumer, sa mère emprunta une robe de mousseline à une fillette du même âge, qui habitait avec ses parents un mas voisin de Maillane. Elle s'appelait Louise. Tout livré à ses études et à ses jeux, préférant, aux vacances, vagabonder avec ses camarades du village que visiter une famille bourgeoise, le jeune Frédéric n'y pensa plus, jusqu'à ces jours de l'automne de 1848, où Louise vint d'abord avec sa mère jusqu'au mas du Juge, puis s'arrangea pour y revenir avec une amie. Et, pendant que celle-ci cueillait des fruits au jardin, la belle jeune fille, dont Mistral nous dit que son visage rappelait une médaille antique, entraîna le poète jusque dans un bosquet de cyprès où se trouvait un banc de pierre. Là, le buvant de ses grands yeux langoureux:

— Frédéric, dit-elle, l'autre jour, je vous parlais d'une robe qu'à l'âge de onze ans, je vous avais prêtée pour jouer la tragédie à Saint-Michel de Frigolet... Vous avez lu, n'est-ce pas, l'histoire de Déjanire et d'Hercule?

Et comme Mistral, surpris, répondait en riant qu'il se rappelait bien la tunique qui brûla le héros:

— Ah! reprit elle, aujourd'hui c'est tout le rebours: car cette petite robe de mousseline blanche, que vous aviez touchée, que vous aviez vêtue... quand je la mis encore, je vous aimai à partir de là...

Pauvre Louise!... Elle ne vit que trop l'étonnement du jeune homme. Elle, qui s'était peut-être charmée jusque-là de la pensée que Dante a mise en un vers divin dans la bouche de Francesca da Rimini: *Amor ch' a nullo amato amar' perdona*, l'amour qui à aucun aimé ne fait grâce d'aimer, elle dut trembler comme le poète de la Vita Nuova, quand il voyait passer Béatrice riant avec ses compagnes sans retourner la tête vers lui.

— Ne m'en veuillez pas, continua-t-elle en pleurant, de cet aveu qui doit vous paraître étrange, qui doit vous paraître fou, car ce feu divin qui me vient de la robe fatale, ce feu, ô Frédéric, qui me consume depuis lors, je l'avais jusqu'à présent, depuis sept années peut-être, tenu caché dans mon cœur.

Mistral se souvient qu'il couvrit de baisers la petite main fiévreuse et qu'il voulut répondre en embrassant la jeune fille. Mais, doucement, elle le repoussa.

— Non, dit-elle, Frédéric, nous ne pouvons savoir si le poème, dont j'ai fait le premier chant, aura jamais une suite... Je vous laisse. Pensez à ce que je vous ai dit, et, comme je suis de celles qui ne se dédisent pas, quelle que soit la réponse, vous avez en moi une âme qui s'est donnée pour toujours.

Ce fut leur dernière conversation. *Durus Amor.*

Que l'on ne se hâte pas d'accuser Mistral, non plus qu'il ne faut accuser Béatrice. Il comprit bien, au contraire, que, l'amour étant le don et l'abandon de tout notre être, comme il l'écrit, il ne pouvait répondre à la réalité des réalités par un sacrilège artifice. Elle aimait, il n'aimait pas. Il partit pour Aix. Et alors s'engagea entre eux une de ces correspondances déchirantes, où l'amitié, pour si délicate et si tendre qu'elle se fasse, ne peut donner le change à l'amour... Lisons, relisons pieusement la suprême lettre de la virginale amante que, cinquante ans plus tard, Mistral a eu la noble pensée de citer, d'immortaliser dans ses Mémoires:

— Je n'ai aimé qu'une fois, et je mourrai, je te jure, avec le nom de Frédéric gravé seul dans mon cœur. Que de nuits blanches j'ai passées en songeant à mon mauvais sort! Mais, hier, en lisant tes consolations vaines, je me fis tant de violence pour retenir mes pleurs que le cœur me défaillit.

Le médecin dit que j'avais la fièvre, que c'était de l'agitation nerveuse, qu'il me fallait le repos.

— La fièvre! m'écriai-je; ah! que ce fût la bonne!

Et déjà je me sentais heureuse de mourir pour aller t'attendre là-bas où ta lettre me donne rendez-vous...

Mais écoute, Frédéric, puisqu'il en est ainsi, lorsqu'on te dira, et va, ce n'est pas pour longtemps, lorsqu'on t'annoncera que j'aurai quitté la terre, donne-moi, je t'en prie, une larme et un regret. Il y a deux ans, je te fis une promesse: c'était de demander tous les jours à Dieu qu'il te rendît heureux, parfaitement heureux... Eh bien! je n'y ai jamais manqué, et j'y serai fidèle jusqu'à mon dernier soupir. Mais toi, ô Frédéric, je te le demande en grâce: lorsqu'en te promenant tu verras des feuilles jaunes rouler sur ton passage, pense un peu à ma vie, flétrie par les larmes, séchée par la douleur; et, si tu vois un ruisseau qui murmure doucement, écoute sa plainte: il te dira comme je t'aimais, et si quelque oisillon t'effleure de son aile, prête l'oreille à son gazouillis, et il te dira, pauvrette! que je suis toujours avec toi... O Frédéric! je t'en prie, n'oublie jamais Louise!

Les romantiques images qui se lèvent d'une pareille lettre sont intimement unies à sa poignante sincérité. Loin d'être une chose littéraire, elles authentifient cette sublime page. S'il est permis de comparer l'amour humain à l'amour mystique, Louise parle ici à Mistral dans le langage de l'époque lamartinienne comme Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus devait parler à Dieu dans le langage des romances du XIX^{ème} siècle finissant. Là où des esprits blasés voient des rengaines, ces âmes neuves ont mis leur vie tout entière.

Aussi bien le poète de *Mirèio* écrit-il à la suite de cette page:

— Voilà l'adieu suprême que, scellé de son sang, m'envoya la jeune vierge, avec une médaille de la Vierge Marie qu'elle avait couverte de ses baisers, dans un petit portefeuille de velours cramoisi, sur la couverture duquel elle avait brodé, avec ses cheveux châtons, mes initiales au milieu d'un rameau de lierre.

*Iéu lou clot d'éurre me farai,
T'embrassarai!*

— Pauvre chère Louise! A quelque temps de là, elle prit le voile de nonne et mourut peu d'années après. Moi, encore tout ému, au bout d'un si long temps, par la mélancolie de cet amour étioilé, défleuri avant l'heure, je te consacre, ô Louise, ce souvenir de pitié et je l'offre à tes mânes, errant peut-être autour de moi!

Oui, je crois que ce drame intime forma et mûrit Mistral, beaucoup plus que tout ce qu'il put apprendre à la Faculté de Droit. Tout ce qu'il y a de mélancolie dans *Mirèio*, et même, et surtout, le sublime discours des Saintes, qui est le chef-d'œuvre du chef-d'œuvre, je ne doute pas que Louise ne le lui ait inspiré. Il aurait pu, à cette virginale sœur des grandes amoureuses, Isolde, Héloïse, ou Louise Labbé, ou Marcelline, dédier les strophes qu'il adressera plus tard à la tendre félibresse Antoinette de Beaucaire, morte elle aussi à la fleur de son âge:

*De la bèuta la font proumiero
Enèbrio de lumiero
Toun iue countemplatiéu!
E' m' acò, t'apoundènt à l'obro soubeirano
De la sciènci divino espousques quauco grano
Dins lou cor di mourtau que souspiron à Diéu.*

— La source primordiale de la beauté — enivre de lumière ton œil contemplatif; — et là, joignant ton œuvre à l'œuvre souveraine — tu sèmes quelque graine de la science divine — dans le cœur des mortels qui aspirent à Dieu.

Le rôle de Béatrice, elle ne l'abandonne pas, celle qui aime. Et, comme elle le lui écrivait, il est bien vrai que Louise est toujours avec Frédéric...

En même temps que ce trésor d'amour, Mistral, nous l'avons dit, accumule dans Aix un trésor d'amitié. Il y retrouve Anselme Mathieu qui, troubadour malheureux d'une baronne, se console avec une blanchisseuse:

— Mathieu, tu es un gueusard, un friponneau, tu sens le roussi...

Beaux enfants, vous perdez la plus
Belle rose de vos chapeaux...

Les étudiants n'ont guère changé depuis le temps de Maître François Villon ou, comme dit Mistral, depuis les jours des papes d'Avignon et de la reine Jeanne...

Ils ont, cependant, un grand idéal au cœur, ces deux étudiants d'Aix: le culte de la poésie et de la beauté. Le sage Roumanille va les grouper sans peine avec tous les poètes d'oc, jeunes ou vieux, qui veulent voir reflourir le doux parler roman. Et au recueil qu'ils composent ainsi, les Provençales, Mistral donne un poème, *Bonjour à tous*, où déjà il définit avec bonheur l'œuvre dont il va devenir le capoulié, le chef incontesté, incontestable:

— Nous trouvâmes dans les berges, revêtue d'un méchant haillon, — la langue provençale, — en allant paître les brebis, — la chaleur avait bruni sa peau, — la pauvre n'avait que ses longs cheveux — pour couvrir ses épaules, — et voilà que de jeunes hommes, — en vaguant par là et la voyant si belle — se sentirent émus. — Qu'ils soient donc les bienvenus, car ils l'ont vêtue dûment — comme une demoiselle.

Ce sont déjà la plupart des amis qu'au milieu de Mireille, au début du chant VI, à l'un des instants les plus pathétiques du poème, Mistral, interrompant soudain son récit, invoquera comme les bons auxiliaires de l'œuvre entreprise:

*O dous ami de ma jouvènço.
Valènt Felibre de Prouvènço,
Qu'escoutas, atentiéu, mi cansoun d'autre tèms...*

— O doux amis de ma jeunesse, vaillants poètes de Provence, qui écoutez, attentifs, mes chansons du temps passé...

Et le premier est évidemment Roumanille lui-même, dont l'œuvre virginale et profonde, comme eau de source, mire les jeunes filles et les fleurs, accueille et console les larmes du peuple, égrène aussi les rires salubres. La gloire de Mistral ne doit pas nous cacher les charmes moins éclatants mais très réels de ses compagnons. Ils sont tous d'authentiques poètes. Il serait injuste d'oublier les étoiles parce que le soleil s'est levé. Tel Noël de Roumanille, la Chato avuglo (la jeune fille aveugle) est un vrai chef-d'œuvre, une idylle chrétienne qui, par la simplicité du ton, par la justesse du sentiment, est digne de prendre place auprès des idylles antiques de Théocrite ou de Virgile: la plainte de la bergère qui souffre de ne pouvoir suivre les autres pasteurs et courir à la crèche voir l'Enfant-Dieu s'élève aussi pure et saisissante que les accents de la Jeune captive, d'André Chénier...

Voici, tout auprès de lui, plus grand encore, le puissant lyrique de la Mióugrano entreduberto et des Belli Fiho d'Avignoun, l'auteur d'une tragédie paysanne où passe le souffle des tragiques grecs, Lou Pan dóu Pecat, mort trop jeune pour avoir donné sa mesure, mais dont le pensif et ardent visage a sa place parmi les poètes qui, dès l'aurore, jetèrent fleurs et fruits, les Keats, les Guérin: Théodore Aubanel. L'histoire de son douloureux amour avec Zani qui, jeune et belle vierge, ayant entendu un appel plus haut, le quitta, non sans tristesse ni tendresse, pour entrer au couvent, est encore une des plus belles pages à consigner dans le bréviaire idéal de l'amour humain:

— Voici l'été, les nuits sont claires... Belle amie, où sont maintenant tant de branles et de chansons? — Miroir, miroir, fais-moi la voir, toi qui l'as vue si souvent.

— Et tout un jour, à travers la mer, je l'ai appelée (je l'ai criée, dit le provençal autrement fort: *L'ai cridado!*)

Ah! avec sa robe de laine couleur de la grenade, ses longs cheveux noirs, ses yeux d'Espagnole, elle, la grenade entr'ouverte, quels regrets n'a-t-elle pas laissés à son poète!

Derrière la mer et les montagnes, quand s'est caché le soleil, sur le monde ténèbres et infortune viennent vite. — Sans amour, la vie est cruelle, la vie est une longue nuit: Heureux celui qui a pour étoiles deux beaux yeux! Mais combien traduire les poètes, c'est les trahir! Il est impossible de rendre les lourds sanglots que fait le rythme provençal:

*Darrié la mar i'a li mountagno
Quand s'es amoussa lou soulèu,
Sus lou mounde oumbrun e magagno
Vènon lèu.
Sènso amour la vido es crudèlo,*

*La vido es uno longo niue:
Urous aquéu qu'a pèr estello
Dous bèus iue.*

Ces diphtongues, ces sonorités prolongées comme sur des lèvres mouillées de larmes, voilà bien un des plus purs miracles du son et du sens intimement unis, qui constituent toute poésie digne de ce nom. Et voilà pourquoi la gloire d'Aubanel est comme un splendide clair de lune sur la mer, si celle de Mistral est le triomphe du soleil.

Les autres compagnons de Mistral n'ont pas la même valeur; mais tous sont dignes du festin des Muses: et Mathieu qui vécut, nous dit le maître, ennuagé dans les visions de la Provence, redevenue, comme jadis, chevaleresque et amoureuse; et Crousillat qui, avant Lamartine, comprit quelle serait la grandeur de Mireille:

— Si donc, comme le vent dont le nom te convient, fort est le souffle saint qui t'inspire, jeune homme, allons, au monde avide épanche tes accents: A tes flambants accords les

monts vont s'émouvoir, les arbres tressaillir, les torrents s'arrêter, comme aux sons modulés sur les lyres antiques.

Il faudrait nommer encore, non seulement ceux qui voisinent avec eux dans l'invocation de Mireille, mais, un à un, ceux qui les rejoignirent pour être également de la première couvée du félibrige.

Les amitiés nouées dans la ville aux belles fontaines, pleine de fêtes et des jeux provençaux, ne cessèrent, en effet, de s'affermir et de s'étendre, quand Mistral, avec son diplôme de licencié dans la poche, fut revenu au mas paternel.

Ce qu'il apportait à son père était bien autre chose que la faculté d'exercer le droit. Il avait maintenant ses titres mystiques en gai-savoir, en trobar-clus, il n'avait plus qu'à pratiquer le conseil qu'il donnera plus tard à ses successeurs dans la voie sacrée:

— Vous autres, les gens jeunes, qui savez le secret, faites que ne tombe en ruines le monument écrit.

Il avait la clef du champ clos des belles découvertes, la licence, peu commune, de rejoindre le chœur des princes du chant sublime.

Aussi, quand son père le laissa libre de choisir la voie qui lui convenait, se jura-t-il de consacrer toutes ses forces au monument écrit de la Provence. Et, chose admirable, le vieux Maître du Mas du Juge, François Mistral, qui n'avait lu, durant toute sa vie que le Nouveau Testament, l'Imitation et Don Quichotte, comprit, approuva l'exceptionnelle vocation:

— Où est Frédéric? disait-il parfois.

— Il écrit, répondait sa femme.

— Ne le dérange pas.

Cet homme simple et grand comme les patriarches de la Bible, qui vécut vraiment la poésie de la Provence avant que son fils ne la chantât, mourut avant d'avoir vu Mireille. C'était en septembre 1855:

— Mes enfants, dit-il, moi je m'en vais... et à Dieu je rends grâce pour tout ce que je lui dois: ma longue vie et mon labeur, qui a été béni... Frédéric quel temps fait-il?

— Il pleut, mon père.

— Eh! bien, s'il pleut, il fait beau temps pour les semailles.

Resté seul, à vingt-cinq ans, avec sa mère, comme le Mas du Juge ne lui a pas échu dans sa part d'héritage, Mistral va désormais aller vivre et écrire, semer et moissonner ses poèmes dans l'humble maison de Maillane.

Mais, au milieu de son deuil filial, les beaux amis de sa jeunesse ne cessent pas, selon son vœu, d'aérer son chemin de leur souffle saint, tandis qu'il monte vers l'accomplissement de son premier chef-d'œuvre. Il pourra leur rendre, comme à lui-même, ce magnifique témoignage: qu'ils adoraient le Beau, sous les trois espèces: Poésie, Amour, Provence, identiques pour eux. Le réel leur offre l'idéal. Déjà, le 21 mai 1854, six d'entre eux, avec lui septième, ont fondé le Félibrige, au châtelet de Font-Ségugne. Ce nom a jailli d'un vieux récitatif provençal, transmis de bouche en bouche sur les sept douleurs de la Vierge.

— La quatrième douleur que je souffris pour vous, — O mon fils précieux, — c'est quand je vous perdis, — que, de trois jours, trois nuits, je ne vous trouvais plus, — car vous étiez dans le temple — où vous vous disputiez avec les scribes de la loi, avec les sept félibres de la Loi.

Ce que veulent Mistral et ses compagnons, n'est-ce pas découvrir et maintenir la vivante Loi de la langue d'oc, cette Loi qui, pour eux, est sagesse et amour, comme la Torah le fut pour les anciens Juifs?

Homère, Dante, Mistral, entre tous les poètes, sont des fondateurs de langue. Non point, certes, qu'ils aient, de toutes pièces, inventé l'ionien, l'italien ou le provençal, mais parce que, bien au contraire, ils ont fait apparaître l'or pur du langage de chaque jour et l'ont immortellement fixé. Pour ma part, je retrouve avec délices dans Mistral des expressions que j'ai toujours entendu dire, depuis ma petite enfance, par les paysans de mon Languedoc natal. C'est une erreur grave que d'imaginer que le parler de Mistral

est une construction artificielle, dont les pierres ont été savamment extraites des troubadours du Moyen Age.

Il est de plain-pied avec le parler des pâtres et des gens du mas. Mistral seulement le débarrassa de toutes les déformations, de tous les éléments de patois qui, au cours des siècles, l'avaient encrassé. En ce sens, uniquement en ce sens, il revient à la pureté médiévale. Mais il ne fait pas du tout ce que ferait un auteur français d'aujourd'hui qui s'amuserait à écrire comme Colin Muset ou même comme Rabelais.

Sa langue est une langue vivante, bien qu'elle ait eu sans aucun doute, au Moyen Age, les premiers titres de noblesse de l'Europe, puisque, Moréas l'a bien noté., les trouvères de l'Ile-de-France et de la Champagne, à commencer par le comte Thibaut, se sont mis à son école, puisque Dante se demanda s'il écrirait en provençal ou en toscan, puisque Vauquelin de la Fresnaye a pu dire:

Et ce qui fit priser Pétrarque le mignon
Est la grâce des vers qu'il prit en Avignon.

C'est un lustre tout nouveau, cependant, qu'avec raison Mistral veut lui donner et lui donne. Même avec les différences dialectales, son œuvre, entre Toulouse et Marseille, peut être comprise sans préparation aucune.

Et le grand succès de l'Armana Prouvençau prouva, dès la fondation du Félibrige, qu'il ne se trompait pas.

Mistral remue, anime des légendes populaires de la Provence, comme le grand Homère fait des légendes populaires de la Grèce. De même que l'Odyssée, en fin de compte, se trouve tout inspirée par les travaux et les aventures d'un peuple marin Mireille est tissée des travaux et des aventures d'un peuple terrien. Que ses héros soient des paysans, non des rois et des guerriers ne doit pas nous donner le change. Il s'agit bien d'une épopée qui rassemble les fastes d'un pays entier.

Mistral atteint à la simplicité antique, parce que son poème est l'expression la plus directe de la vie même. Il est en cela beaucoup plus un Homéride que si, à la manière d'Euripide ou de Racine, il avait ressuscité à son tour les héros du vieil aède.

Chez lui, comme chez le premier des Grecs, le merveilleux s'insère tout naturellement dans la trame du récit. Féerique ou chrétien, c'est le merveilleux des légendes qu'il a entendues lui-même à la veillée, comme, n'en doutons pas, Homère enfant, avait entendu, dans les fermes de l'Archipel, l'histoire des Cyclopes ou celle de Circé.

Ne doutons pas, au surplus, que Mistral n'ait beaucoup fréquenté Homère, appliquant la règle d'or d'André Chénier: — Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Il n'y a pas de poète plus authentiquement savant que ce poète authentiquement populaire.

*** *** ***

III

Genèse de Mireille

C'est à l'automne de 1851, par un beau soir de semailles, que Mistral commença Mireille.

— Ce poème, enfant d'amour, écrit-il, fit son éclosion paisible, peu à peu, à loisir, au souffle du vent large, à la chaleur du soleil ou aux rafales du mitral, en même temps que je prenais la surveillance de la ferme, sous la direction de mon père, qui à quatre-vingts ans, était devenu aveugle.

Durant quatre ans, Mireille allait ainsi croître au Mas du Juge, pour s'achever trois ans plus tard à Maillane, le beau jour de la Chandeleur, de l'an 1859, comme il est écrit sous la dernière ligne du poème.

Mistral a pris sept années entières pour achever ce chef-d'œuvre, et il lui faudra le même nombre de jours pour créer Calendal. La strophe des deux poèmes se compose également de sept vers. Il semble que le chiffre sept occupe dans l'œuvre mistralienne une place analogue à celle du chiffre neuf chez Dante. Et si neuf (trois fois trois) est, en effet, un nombre de perfection, sept (deux fois trois plus un) est le nombre de la sagesse. Mistral avait trop le sentiment que tout dans l'univers a un sens, pour ne s'être pas attaché à la mystique des nombres comme à celle des noms. Nous verrons, dans le Poème du Rhône qu'il ne dédaigne davantage ni la Chiologie ni la Radiesthésie.

(Les sciences occultes, bien interprétées, ne sont pas chose à dédaigner. Saint Thomas d'Aquin, à la suite de Saint Albert le Grand, tient pour évidente l'influence des astres, contre quoi d'ailleurs peuvent réagir notre volonté libre et la Grâce. Il faut lire sur tout cela l'admirable Mystique de la Terre du R. P. Victor Poucel, un Provençal lui aussi que le Maître de Maillane eût bien trouvé dans sa ligne.)

Au chant VI de Mireille, la sorcière Taven expliquera fort justement aux amoureux quelles forces ignorées peuvent se cacher sous les objets les plus usuels et que nous croyons connaître, quand nous ne voyons que leur surface.

Mais revenons à l'heure lumineuse, où toutes les forces visibles et invisibles, suspendues sur le destin du poète, concordent à favoriser le souffle immortel, quand, à la vue des laboureurs qui suivaient en chantant la charrue dans la raie, Mistral lui aussi commence le premier sillon de son chant sur la page blanche:

*Cante uno chato de Prouvènço.
Dins lis amour de sa jouvènço...
A travès de la Crau, vers la mar, dins li bla,
Umble escoulan dóu grand Oumèro,
Iéu la vole segui. Coume èro
Rèn qu'uno chato de la terro,
En foro de la Crau se n'es gaire parla.*

Ah! cette fille de la terre, il l'a vu passer toute la journée, toutes les journées qu'il a déjà vécues. Mirèio, mis amour!, disait sa mère, et autour de ce nom merveilleux, la vertu de l'âme, la beauté du corps, et la grâce plus belle encore que la beauté, la douceur et l'ardeur de l'amour, tout ce qu'il a vu briller et brûler dans les yeux des vierges provençales, est venu se cristalliser.

Cante uno chato de Prouvènço.

Le premier vers de Mireille est vraiment un soupir de délivrance, la libération à la lumière, d'une enfant en qui va s'incarner l'émerveillement d'un peuple. Que la traduction française rend donc mal ce pur octosyllabe qui doit se dire d'un seule émission de voix!

Je chante une jeune fille de Provence. Non, cela ne rend ni la légèreté ni la pureté ni la tendresse de l'aveu initial du poète... Avec la langue la plus chantante du monde, nous allons nous heurter, presque à chaque vers, à cette difficulté de traduire que stigmatise avec trop de justice le vieux proverbe italien: *Traduttore, tradditore*. Que cela soit donc dit une fois pour beaucoup!

Je pense qu'il restera cependant assez de poésie pour que le lecteur qui ne connaît point le provençal puisse en boire une large coupe enivrante.

Comme le nom de l'héroïne est sorti d'un vieux dicton populaire dont nul ne sait l'origine, c'est vraiment du spectacle de la vie quotidienne, des récits des bergers et des laboureurs, des vieilles chansons légendes et proverbes, en même temps que de l'histoire, des plus authentiques souvenirs du peuple provençal que l'épopée de Mireille s'est composée dans l'âme de Mistral. Qu'il ait su tout fondre dans un art magistral, qu'il ait demandé au moindre mot ses titres de noblesse, qu'il ait connu comme pas un l'œuvre des anciens troubadours qui furent la gloire de son pays, cela n'ôte rien à la fraîcheur naturelle des eaux qu'il sut endiguer pour en faire à jamais des fontaines de jeunesse.

La genèse de Mireille, c'est le souffle du génie, qui, à l'image du souffle de Dieu, fait se lever de la terre natale la belle forme vivante qu'elle portait en puissance. Je voudrais que nous assistions pieusement, dans toute la mesure permise, à l'acte mystérieux des muses. Voici la plus haute fonction naturelle de l'homme. Et le grand poète ne s'y est pas trompé, quand, vers la fin du chant de la Coupe sainte, il adresse au calice mystique des peuples d'oc cette prière suprême:

*Vuejo-nous la Pouèsio
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en diéu.*

— Verse-nous la poésie — pour chanter tout ce qui vit, — car c'est elle l'ambroisie — qui transforme l'homme en dieu.

Oui, la poésie est l'acte créateur par excellence de l'être que Dieu a fait à son image et à sa ressemblance. Au-dessus, il n'y a que l'acte surnaturel des saints qui est l'acte de Dieu-même.

Dès que Mistral commence son poème, il se trouve dans cet état qui est comme un symbole profane de l'état de grâce et de l'union mystique. En un simple instant, il a saisi en profondeur tout ce qu'il développera dans les douze chants de *Mirèio*. Les mots mêmes dans lesquels il rassemble cette initiale vision totale et qui évoquent les charmes prêts à paraître (l'amour, la jeunesse, la plaine, la mer, les blés, vus et suivis par un humble écolier du grand Homère), déjà, distinguent, séparent, sous diverses espèces, l'unique beauté qui a illuminé son âme. Sans doute, il ne connaît pas lui-même les détails qui se lèveront un à un, au fur et à mesure que le poème se développera, mais, à coup sûr, il les porte en lui et l'épopée va croître d'une manière aussi naturelle qu'un être vivant. Le poète aime, en effet, son héroïne, comme une enfant de sa chair: qu'importe qu'elle n'ait ni diadème d'or ni manteau de Damas, il l'élèvera en gloire comme une reine; qu'importe que la langue qu'elle entend soit méprisée, les mots qu'il lui dédiera ne la caresseront pas moins, au milieu des pâtres et des gens des mas, pour qui seuls il chante...

Car il est bien vrai, comme il nous en fait l'aveu des ces premières strophes auxquelles nous ne saurions trop nous attarder, que Mistral chante seulement pour les paysans de la

Provence comme Homère chantait seulement pour les marins de l'Ionie. Et si leur voix s'étend ensuite à la terre entière, c'est précisément à cause de cette fidélité primordiale. Je ne veux pas dire que Mistral ignore que son poème pourra s'égaliser aux plus grandes œuvres littéraires de l'humanité: c'est, au contraire, ce qu'il souhaite, ce qu'il veut, mais pour l'honneur et la joie du peuple auquel il appartient et que, d'un amour bien ordonné, il préfère aux autres.
Le poète sent bien toute l'audace de son entreprise.

Et de là naît spontanément sur ses lèvres l'invocation qui appelle à son aide une puissance plus qu'humaine. Quand Homère demande à la Muse, au seuil de l'Odyssée, de lui conter les aventures d'Ulysse, en commençant où elle voudra, il se fie vraiment à l'inspiration. Et l'artiste le plus volontaire, un Paul Valéry, avouera que le premier vers est toujours donné. Oui, ce n'est point artifice, mais instinct profond qui pousse le poète épique à la prière. Mistral ne s'adresse pas à la Muse, à laquelle il ne croît pas, mais au Verbe qu'il confesse. Comment ne lui rappellerait-il pas que toute la Provence partage la même foi? Comment ne lui parlerait-il pas dans les humbles mots de tous les jours, quand il a le bonheur que son Dieu ressemble à ses plus humbles héros et connaisse comme eux la vie des champs?

*Tu, Seigneur Dieu de ma patrio,
Que nasquères dins la pastrho...*

— Toi, Seigneur Dieu de ma patrie, qui naquis parmi les bergers, enflamme mes paroles et donne moi du souffle!

Tu le sais: parmi la verdure, au soleil et aux rosées, quand les figues mûrissent, vient l'homme, avide comme un loup, dépouiller entièrement l'arbre de ses fruits.

Mais sur l'arbre dont il brise les rameaux, toi, toujours tu élèves quelque branche où l'homme insatiable ne puisse porter la main, belle pousse hâtive et odorante et virginale, beau fruit mûr à la Magdeleine, où vient l'oiseau de l'air apaiser sa faim.

Moi, je la vois, cette branchette, et sa fraîcheur provoque mes désirs. Je vois, à la brise, s'agiter dans le ciel son feuillage et ses fruits immortels... Dieu beau, Dieu ami, sur les ailes de notre langue provençale, fais que je puisse atteindre la branche des oiseaux!

L'homme ne vit pas seulement de pain... Ces belles figues idéales qui ne servent pas à la nourriture du corps mais de l'âme, symbolisée par la divine créature ailée, elles reparaitront dans l'invocation nouvelle qu'au milieu du poème Mistral va pareillement adresser à ses amis:

— Vers le fruit beau et mûr, ô vous tous, à mesure que je gravis ma hauteur, aérez mon chemin de votre souffle sacré.

Ainsi, une véritable parabole évangélique se mêle tout naturellement à la prière du poète des champs qui s'adresse au Dieu des champs.

Alors, le récit peut commencer tout simple, tout uni.

Le poète sait bien qu'avec l'aide de Dieu, il atteindra la branche des oiseaux.

Ce que je trouve de plus grand, je ne me lasserai pas de le redire, c'est que ce sont les éléments les plus familiers, les plus quotidiens, qui viennent s'insérer dans la trame des fermes et souples strophes.

Comme il y a la strophe malherbienne (ces dix vers d'un seul jet que je n'ai pas à analyser ici), il y a la strophe mistralienne. Encore Malherbe trouvait-il chez Ronsard (quoi qu'il en ait) quelque exemple de ses odes. Je ne vois pas, avant Mistral, le mouvement de vers qu'il a créé: deux octosyllabes à rime féminine plate, suivis d'un alexandrin à terminaison masculine qui va rimer, après un tercet de nouveaux octosyllabes féminins, avec un autre alexandrin terminal. Ces sept vers ont le rythme de la vague qui s'élève, atteint son apogée, vient mourir lentement, largement sur la plage. Il y a là une vie, une ampleur qui se renouvellent sans cesse. Que Mistral emploie cette même strophe pendant les douze chants de Mireille, les douze chants de Calendal, sans que jamais elle lasse, dans la variété des rimes, des coupes, des allitérations, rien ne

saurait évoquer davantage la merveille bleue qui est à l'horizon de tous ses poèmes, telle que l'a bien vue un autre Méditerranéen: la mer, la mer toujours recommencée. Oui, Mistral n'a plus qu'à laisser entrer dans cette forme parfaite, les personnages et les paysages qui ont hanté ses yeux depuis sa plus petite enfance et qu'il compose aujourd'hui, pour leur faire traverser les siècles, dans son immortelle épopée. Le jeune vannier Vincent qui, avec son père, Maître Ambroise, va, de ferme en ferme, pour raccommoder les corbeilles rompues et les paniers troués, que de fois ne l'a-t-il pas vu au Mas du Juge? Maître Ramon, qui les reçoit au Mas des Micocoules, ce patriarche dont l'autorité s'étend sur un domaine de six charrues, n'a-t-il pas tous les traits de Maître François Mistral? Quant à Mireille, nous savons assez qu'elle est la beauté d'entre toutes les beautés de Maillane, d'Avignon ou d'Aix.

Dins si quinge an èro Mirèio...

Mireille était dans ses quinze ans... Côte bleue de Fontvieille, et vous, collines Baussengues, et vous, plaines de Crau, vous n'en avez plus vu d'aussi belle! Le gai soleil l'avait éclose; et frais, ingénu, son visage, à fleur de joues, avait deux fossettes.

Avec son regard qui est une rosée dissipant toute douleur, avec ses noires tresses qui descendent en boucles, avec sa poitrine arrondie comme une pêche double et pas encore bien mûre, contemplons-la, folâtre, sémillante, un peu sauvage:

— Ah! dans un verre d'eau, en voyant cette grâce, toute à la fois vous l'eussiez bue!

Ainsi parle Mistral. Et l'on se prend à songer à l'inscription antique de la fontaine romaine: *Aqua felix, aqua virgo...*

Mireille est la fraîcheur, la limpidité? la joie même de la jeunesse. Pour ma part, je ne lui connais, dans la littérature universelle, qu'une sœur aussi pleine de grâce candide, Nausicaa. Mais, encore une fois, le rapprochement avec le poème homérique s'impose d'une manière toute spontanée, sans aucun artifice ni aucune recherche.

Quand autour de la table de pierre, ces premiers héros du poème sont réunis, avec les valets de ferme qui sont rentrés de leurs travaux, le poète, devant ce tableau domestique, cent fois vu par ses yeux d'enfant, ne peut retenir ce cri personnel:

— Comme au mas, comme au temps de mon père, hélas!

Au fur et à mesure que nous avancerons dans le drame, nous reconnâtrons que tous ses autres acteurs? tous ses autres décors sortent ainsi du monde des images les plus familières.

Là où Mistral me paraît s'être volontairement inspiré d'Homère, c'est dans la mise en œuvre des divers éléments du poème. Comme l'Odyssée, Mireille comporte un conte fondamental dans lequel viennent s'insérer des récits ou des épisodes. Il en ira de même pour Calendal, de même, et encore plus, pour le Poème du Rhône. Mais, que l'on y prenne garde: c'est la seule manière de lier à l'action les souvenirs, les coutumes, les légendes, que Mistral, plus qu'Homère peut-être, tient à rendre vivants et présents. Que l'on y songe: son ambition est de faire une œuvre véritablement nationale, où non seulement apparaissent les traits de la Provence, mais ses actes. Et il y réussit en employant la méthode du récit homérique. Je dis méthode et non procédé, parce que les récits, les évocations entrecroisées ne sont pas une chose factice, mais une manière toute naturelle qu'ont les hommes de se renseigner les uns les autres, et que nous pouvons expérimenter dans nos conversations de chaque jour.

Ainsi donc se développent les chants de Mireille. Ainsi va s'élever, dès le début, l'héroïque chanson du Bailli Suffren, lancée par Maître Ambroise; puis, le récit du pèlerinage aux Saintes, si lié à l'action, où Vincent ne sait pas combien tragiquement se réalisera son conseil à Mireille:

— Si jamais le malheur vous accable, courez, courez aux Saintes...

Comment, ensuite Vincent qui veut briller aux yeux de celle qu'il aime, ne lui raconterait-il pas les courses de Nîmes où il faillit vaincre de vitesse l'illustre

Lagalante? Et cela se déroule dans le calme des champs, en un long crépuscule de l'été, dont une strophe, çà et là, ramène sur nous l'apaisement et la mélancolie.

Car Mistral, vrai poète, ne cesse de trouver les mots dont le son et le sens conviennent à tel instant de l'épopée.

Il ne faut pas oublier, en effet, que voilà les éléments essentiels, le matériau, si je puis dire, de toute poésie. Paul Valéry a raconté qu'un jour, chez Berthe Morisot, Degas, dont l'art des vers était le violon d'Ingres, se mit à crier à Mallarmé:

— Quel métier! j'ai perdu toute ma journée sur un sacré sonnet, sans avancer d'un pas... Et cependant, ce ne sont pas les idées qui me manquent... J'en suis plein... J'en ai trop...

A quoi, Mallarmé, de répondre à mi-voix:

— Mais, Degas, ce n'est pas avec des idées que l'on fait des vers... C'est avec des mots.

Aucun poète, plus que Mistral, n'a certainement connu cette règle d'or. Je ne crois pas qu'elle soit le seul secret, comme l'affirme l'auteur de Degas Danse Dessin, mais elle est certainement un secret primordial. Avec quel amour, le chantre de Mireille ne s'est-il point penché sur le moindre mot de sa langue. Au moment même qu'il commence sa première épopée, il a décidé de donner à son peuple l'impérissable monument de tous les vocables, locutions, tournures, qu'à travers ses dialectes la langue d'oc n'a cessé de former, d'agglutiner, depuis sa triple source grecque, celtique et latine, ce chef-d'œuvre qui lui demandera dix ans de travail suivi: *lou Tresor dóu Felibrige*... Les notes dont il accompagne chacun de ses chants sont le plus souvent d'ordre linguistique et nous permettent de savourer autant que lui les mots qu'il emploie. L'intelligence du poète, sans nuire aucunement à la liberté de son imagination créatrice, à la féconde générosité de ses sentiments, ne cesse pourtant de contrôler, de peser de vérifier, ne laisse rien au hasard, sinon au mystère, dans la genèse du vivant poème.

On voudrait pouvoir suivre strophe à strophe cette création. Mais c'est là une tâche impossible. Seul le poète pourrait nous dire comment l'œuvre a crû en lui dans ses détails. Et il a autre chose de bien mieux à faire que ce travail d'introspection, il a de nouveaux fruits à nous donner. Qu'il nous suffise donc de savoir que, d'un bout à l'autre du poème, la nature, l'art, la langue, fondus ensemble par le génie, ont formé la merveille.

De la même source triple s'épanche le cantique d'amour du chant deuxième, l'idylle la plus lumineuse, la plus mélodieuse, la plus enivrée qui soit sortie d'une lyre humaine:

*Cantas, cantas, magnararello,
Que la culido es cantarello!
Galant soun li magnan e s'endormon di tres,
Lis amourié soun plen de fiho
Que lou bèu tèms escarabiho,
Coume un vòu de blóundis abiho
Que raubon sa melico i roumarin dóu grès.*

*En desfuiant vòsti verguello,
Cantas, cantas, magnanrello!
Mirèio es à la fueio, un bèu matin de Mai.*

Oui, la matinée heureuse de mai, le chant des jeunes éleveuses du ver à soie qui dérobent leurs feuilles aux mûriers, comme de blondes abeilles font leur miel aux romarins des champs pierreux, entourent Mireille d'une lumière et d'une grâce que ne dépassent pas la grâce et la lumière du printemps de Botticelli. Les aveux tremblés de Mireille et de Vincent montent de la terre comme sa suprême beauté:

— Folles brises, respirez doucement! Donnez le temps que l'on rêve, le temps qu'à tout le moins ils rêvent le bonheur!

C'est là une grande scène virgilienne où la sérénité des Géorgiques semble s'unir à la passion des Églogues. Il faut en dire autant du chant troisième, le dépouillement des cocons, où les rêves des compagnes de Mireille, Louise, Clémence, Azalaïs, Nore, Violane, évoquant les cours d'amour et les fastes anciens de la Provence, la chanson si gracieuse et si ardente de Magali, se lèvent tout naturellement du travail accompli en commun.

La chanson de Magali vaut bien d'ailleurs que nous nous y arrêtions: par elle Adolphe Dumas, que le ministre de l'Instruction publique, M. Fortoul, avait chargé, en 1856, de recueillir les chants populaires de la Provence, fit connaissance à la fois de Mireille et de Mistral. Il crut de bonne foi que Magali sortait du plus ancien folklore provençal. Aucun autre éloge n'eût pu certainement causer plus de joie au poète. Et il est vrai qu'elle semble être venue à Mistral du fond des temps, comme ces rondes du Valois dont Gérard de Nerval a suspendu la guirlande exquise autour de Sylvie et d'Adrienne:

Si j'étais hirondelle!
Que je puisse voler,
Sur votre sein, la belle,
J'irais me reposer!...

Ah! elles viennent d'elles-mêmes, ces fraîches syllabes des jeunes filles du pays de oui se poser près de leur sœur occitane. Tant il est vrai que plus un peuple est lui-même, idée chère à Mistral plus il a de chances de rencontrer les grandes nappes d'inspiration humaine qui sourdent pour d'autres peuples, aussi originales, aussi spontanées, et toutes pareilles.

Que fallut-il à Mistral pour retrouver ainsi les charmes les plus authentiques de la voix autochtone? Il suffit d'un nom, d'un tendre diminutif de Marguerite, qu'il entendit, un soir, sur les lèvres d'un garçonnet, appelant une petite bergère: — O Magali!... d'un air chanté par un laboureur; d'une vieille complainte enfin qui lui donna le point de départ de son thème: les métamorphoses de l'amour... Et là-dessus, une fois de plus, par l'heureuse conjonction en son génie de la nature, de la langue et de l'art, sortirent les variations si poétiques, si musicales, qui aboutissent à ce couplet si pathétique où l'amour se fait plus dur et plus fort que la mort:

*O Magali, se tu te fas
La pauro morto
Adounc la terro me farai,
Aqui t'aurai!*

pour se couronner enfin dans la mélodie intraduisible de l'extase amoureuse:

*Aro coumence enfin de crèire
Que noun me parles en risènt.
Vaqui moun aneloun de vèire
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt!
— O Magali, me fas de bèn!...
Mai, tre te vèire,
Ve lis estello, ô Magali
Coume an pali!*

On comprend que, bien des années plus tard, dans une autre chanson qui ne cède à Magali ni pour la douceur ni pour le rêve, *Tremount de luno* (Coucher de Lunes),

Mistral évoquant les plus illustres amantes de la Provence, ait recueilli l'idée, l'essence de leurs tendresses dans le nom et le prototype de Magali:

*Quand iéu m'ensouvène
De Madamo Lauro
Me sèmblo que vène
Amourous de l'auro...
Mai, o Magali,
Es tu, Magali,
Gaio Magali,
Que nous fas sèmpre trefouli.*

— Quand je me souviens de Madame Laure, il me semble que je deviens amoureux de l'air... Mais, ô Magali, c'est toi, Magali, allègre Magali, qui nous fais toujours tressaillir.

On pourrait suivre ainsi la genèse et le prolongement de la plupart des épisodes de Mireille.

Qu'il s'agisse des Prétendants, qui sont des types si représentatifs de la Provence: le maître-berger Alari, le gardian Véran, le toucheur Ourrias, l'un avec ses milles moutons ou brebis, l'autre avec ses blanches cavales de Camargue, le troisième enfin avec ses noirs taureaux sauvages; qu'après le combat terrible de celui-ci contre Vincent qu'il croit avoir tué de son trident, apparaissent les noyés et les Trèves sur le pont de Trinquetaille; que la sorcière, Taven, avant de guérir la plaie du jeune vannier, conduit par Mireille, leur découvre les arcanes de l'au-delà, les mystères des Baux, le secret de la Chèvre d'or et celui du Trou des Fées, les vertus des simples; qu'au moment où, entre les pères des amoureux la dispute éclate, un admirable tableau nous peigne les travaux et les jours des deux vieillards, tandis que dans le fond s'évoquent les guerres napoléoniennes, c'est bien, en même temps qu'une tragédie domestique, l'épopée de tout un peuple qui se déroule. On ne sait plus vraiment si c'est la Provence qui porte Mistral ou si c'est le poète qui élève sa patrie dans la gloire et l'on ne peut que reprendre l'apostrophe exacte de la comtesse de Noailles au sublime chanteur:

Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi.

En Mistral, peut-être plus qu'en aucun autre de ses pairs, on comprend le profond mythe grec qui fait des neuf Muses les filles de Mnémosyne. Au moment voulu lui arrive la vivante mémoire de ce qu'il a vu, entendu, ou lu. Un monde plein de traditions, de souvenirs, de mots perdus et retrouvés, de récits merveilleux, s'ouvre devant nous, comme une forêt sacrée, avec des perspectives toujours nouvelles. Les plus humbles fleurs nous disent leur nom légendaire, aussi bien que les astres les plus brillants. Quand Mireille s'enfuit dans la nuit, Mistral, pour nommer les constellations, n'a qu'à se rappeler l'entretien qu'il a eu, un beau soir étoilé, avec un vieux berger de Maillane, le galant Jean, qui lui a bien appris que ce que nous appelons la Grande Ourse est en vérité le Char volant des âmes. Et, quand, plus tard, dévorée par le soleil de la Crau, Mireille invoquera le saint ermite du pays, Saint Gent, son poète aura retrouvé, parmi les images de son enfance, le beau jour de pèlerinage où il fut conduit à son sanctuaire et guéri de la fièvre. Enfin, au sommet du poème, quand les Saintes adressent à Mireille le divin discours où se mire toute la vie religieuse de la Provence, Mistral ne leur donnera tant de vie, d'émotion profonde, que parce qu'il se sera lui aussi mêlé aux dévots des Saintes-Maries.

On ne laisse qu'à regret bien des beautés du poème. Il faut le lire pour comprendre à quel point l'épithète homérique est une chose naturelle, combien le retour d'une même

expression, d'une même strophe ajoute de poids poétique à l'épopée... Il faudrait suivre l'ardente vierge dans sa course vers la mer, pendant que ses parents éplorés tiennent l'assemblée des laboureurs et des bergers, aussi pathétique, aussi majestueuse que l'assemblée des guerriers grecs. Quelque jour, je l'espère, l'œuvre mistralienne aura l'un de ces grands commentaires, qui, depuis le XV^{ème} siècle, entourent Homère, Virgile, ou Dante, et l'on verra qu'elle est aussi digne que les œuvres antérieures de la contemplation la plus attentive. Mais, ici, où nous cherchons simplement la genèse de Mireille, nous devons nous arrêter particulièrement aux grandes scènes finales, parce qu'un élément nouveau vient se mêler à la nature, à la langue et à l'art, pour ajouter au chef-d'œuvre sa suprême splendeur et transfigurer la poésie dans la prière.

Cet élément religieux, nous l'avons déjà vu, sans doute, dans l'invocation initiale du poème.

Déjà Taven, la sorcière, a confessé, dans son antre, la gloire du Christ ressuscité, pareille à la Sibylle antique dont le témoignage se confond avec celui de David. Mais voici les Saintes elles-mêmes, qui suivirent les pas du Messie, et Marie Magdeleine, et Marie, mère de Jacques, et Marie-Salomé, qui descendent vers la jeune implorante pour lui redire le message d'amour qu'elles ont porté jadis au pays d'Arles. L'histoire de Mireille douloureuse, assoiffée d'une consolation surnaturelle, se confond avec l'histoire de la Provence, buvant les paroles des Saintes et de leurs compagnons, quand un vent providentiel jeta leur barque désemparée sur le rivage de la Camargue. L'épopée rustique, l'épopée provençale devient une épopée chrétienne. Et, par là, vraiment, elle devient universelle, parce qu'il ne s'agit de rien moins que de l'évangélisation du monde entier.

Mais, pour atteindre ces hauteurs, elle ne se détache pas de ses humbles racines. L'idée de la mort de Mireille, dans le sanctuaire sacré de la Provence, est venue certainement à Mistral d'avoir vu, dans son voyage aux Saintes Maries, une jeune fille, Alarde, qui allait demander, aux grandes patronnes de son pays, de lui rendre son amoureux.

La grande foi populaire a soulevé le poète: il lui donne seulement tout son sens mystique par la réponse qu'il met sur les lèvres élues. La mort de Mireille n'est pas le refus de l'amour, mais au contraire son accomplissement immortel.

Et l'amour et la mort trouvent leur image dans la mer, sur laquelle viennent se poser les Saintes, la mer qui conduit et s'unit au ciel:

Assolo-te pauro Mirèio:

Sian li Mariò de Judèio...

— Console-toi, pauvre Mireille: nous sommes les Maries de Judée! Console-toi, nous sommes les saintes des Baux Console-toi, nous sommes les patronnes de l'esquif qu'entoure le fracas de la mer farouche, et la mer, à notre aspect, retombe vite au calme...

— O jeune fille, ta foi est des plus grandes, mais que tes demandes nous pèsent!... Depuis quand as-tu là-bas rencontré le bonheur?...

— ... Heureux donc qui prend les peines, et qui, en faisant le bien, s'épuise, et qui pleure en voyant pleurer les autres; et qui jette le manteau de ses épaules sur la pauvreté nue et pâle; et qui avec l'humble s'abaisse, et pour celui qui a froid fait briller son foyer!

— Et le grand mot que l'homme oublie, le voici: La mort est la vie! Et les simples, et les bons, et les doux, bienheureux! A la faveur d'un vent subtil, au ciel ils s'envoleront tranquilles, et quitteront, blancs comme des lis, un monde où les saints sont continuellement lapidés!

— Aussi, oh! si tu voyais, Mireille, des suprêmes hauteurs de l'Empyrée, combien votre univers nous paraît souffreteux, et folles et misérables, vos ardeurs pour la matière et vos peurs du cimetière, ô infortunée! tu bêlerais la mort et le pardon!...

Quand, après le beau récit que les Saintes lui font de leur vie, Mireille reverra son bel amoureux, elle pourra lui dire:

— O cher Vincent, que ne peux-tu voir dans mon cœur comme dans un verre? De consolation, de consolation, mon cœur surabonde...

Et, comme le jeune vannier se désole encore sur leur amour brisé par l'insolation dont elle meurt: — O ce? Un brouillard qui se dissipe avec les glas de la pauvre Vincent, soupire-t-elle, mais qu'as-tu devant les yeux? La mort, ce mot qui te trompe, qu'est la cloche, un songe qui éveille à la fin de la nuit! Non, je ne meurs pas! D'un pied léger je monte déjà sur la nacelle... Adieu, adieu!... Déjà nous gagnons le large sur la mer! La mer, belle plaine agitée, est l'avenue du Paradis, car le bleu de l'étendue touche tout alentour au gouffre amer... Parmi tant d'astres là-haut suspendus, j'en trouverai bien un, où deux cœurs amis puissent librement s'aimer!... Saintes, est-ce un orgue au loin, qui chante?

Un soupir, un front qui se penche comme pour le sommeil: Mireille a prononcé le suprême au revoir. Le poème d'amour et de mort prend une surnaturelle beauté. L'épopée, commencée ici-bas, s'achève, ou plutôt se poursuit et se couronne dans l'éternité divine. Parti d'Homère, Mistral rejoint Dante. Sur la douleur et le délire de Vincent, les pèlerins peuvent élever le cantique de la paix: — O belles Saintes, souveraines de la plaine d'amertume, vous comblez, quand il vous plaît, de poissons nos filets! mais à la foule pêcheresse qui, à votre porte, se lamente, ô blanches fleurs des landes salées, si c'est la paix qu'il faut, de paix emplissez-la!

*O bèlli Santo, segnouresso
De la planuro d'amaresso.
Clafissès, quand vous plais, de pèis nòsti fielat:
Mai à la foulo pecadouiro,
Qu'à vosto porto se doulouiro,
O blànqui flour de la sansouiro,
S'es de pas que ié fau, de pas emplissès-la!*

*** *** ***

IV

Lamartine et Mistral

A l'été de 1858, Mistral a presque achevé d'écrire Mireille.

Il ne lui reste plus qu'à parfaire son poème, jusqu'à sa publication, au début de 1859, et nous verrons telle strophe, telle stance qu'il lui a incontestablement ajoutées. Or, voici que l'un de ses amis qui fréquentait Font-Ségugne, le Marseillais Ludovic Legré, lui dit un jour :

— Je vais à Paris... Veux-tu venir avec moi? Et Mistral d'accepter. Va-t-il, lui aussi, comme tant d'autres, être conquis par la capitale? Non, il va la conquérir. Dans cette admirable vie, le merveilleux quotidien continue simplement de jouer.

Le rayonnement de Paris ne va pas éteindre la lumière de Maillane, mais au contraire la porter à l'univers.

Adolphe Dumas, que nous avons déjà vu enthousiasmé par la chanson de Magali, va se faire l'introducteur du poète dans le monde littéraire et l'amener précisément à l'homme le mieux fait pour le comprendre et l'aimer, à Lamartine.

1858: Lamartine vient d'achever les soixante-sept ans, Mistral est dans sa vingt-huitième année. Mais entre ce jeune homme et ce vieillard que sépare près d'un demi-siècle, il y a une parenté, une co-naturalité qui va tout de suite les faire se reconnaître, comme étant non pas seulement de la même race spirituelle, mais aussi de la même race sensible, par leur formation, par leurs attaches, par leurs réflexes. D'entre tous les poètes français du XIX^{ème} siècle, seul vraiment, Lamartine pouvait recevoir Mireille, comme si elle eût été son enfant. Ni Vigny, ni Musset, ni même Hugo (malgré tout ce qu'il y a de biblique dans son génie), n'auraient été capables de vibrer à l'unisson de l'épopée provençale, comme fit tout de suite le chantré de Milly et de Jocelyn. Et en cela, il est plus grand que ses pairs, parce qu'en cela, il est, lui aussi, tout près d'Homère. Il est vraiment assez extraordinaire pour s'y arrêter, que Lamartine et Mistral aient eu, à quarante ans de distance, une enfance rustique toute pareille. Les *Confidences* contiennent des pages qui semblent une première version de *Memòri e raconte*. Le poète bourguignon joue avec les petits bergers de son village, comme le poète provençal avec les petits paysans de Maillane. Ils se mêlent, l'un et l'autre, à tous les travaux de la terre, aux vendanges qui les barbouillent de raisins, aux moissons dont ils battent le blé en cadence. Jusqu'à près de onze ans, Lamartine grandit comme une plante champêtre. Ce que nous avons dit de la formation de Mistral par la nature, il faudrait également le dire de l'homme prédestiné à l'accueillir et à l'exalter. Tous deux mis au collège s'en échappent. Ils ne s'accoutument à leur cage, à Belley ou à Saint-Michel de Frigolet, qu'à la condition de voir, à travers les barreaux, se profiler des prés ou des arbres. Dans ses *Mémoires inédits*, Lamartine raconte des veillées paysannes qui sont toutes proches des veillées au Mas du Juge. Et les unes et les autres ne diffèrent pas tellement des soirées d'hiver dans la campagne de Rome ou de Mantoue, dont Virgile a fait l'un des charmes les plus prenants des *Géorgiques*, ces vers d'une humilité sublime, que je veux encore transcrire ici :

*... Noctes lentus non deficit humor.
Et quidam, seros hyberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto.
Interea longum cantu solata laborem
Arguto conjuc percurrit pectine telas...*

Henri Bremond voyait dans ces vers l'une des merveilles de la poésie universelle: les nuits que n'abandonne pas une tenace humidité; le paysan qui veille devant les feux tard prolongés où l'hiver prend sa lumière, et qui taille des torches d'un fer aiguisé; sa femme enfin, qui, allégeant d'une chanson le long travail, parcourt d'un peigne strident le métier à tisser, combien, en effet, les intraduisibles mots latins nous les font-ils voir jusqu'au fond de l'âme et nous mêlent-ils à leur intimité! On entend le cliquetis du métier sur le dernier hexamètre, comme le pénultième nous rend tout ensemble la monotonie et la douceur des veillées laborieuses. Or, le poète latin n'a pu traduire ces choses simples et grandes qu'après les avoir vécues lui-même, spontanément, comme devaient le faire à sa suite un Lamartine et un Mistral. Cela ne se remplace pas. Il n'y a pas imitation, certes! mais, répétons-le, connaturalité.

Plus haut encore que Virgile, et d'ailleurs sur ses traces, Lamartine peut remonter, autant que Mistral, jusqu'à l'Odyssée, pour y comparer les repas des laboureurs et des bouviers de Milly. Comme Mistral à Maillane, il a vu les femmes manger debout, selon la coutume, dit-il, des siècles d'Homère et de notre pays. Enfin, ce qu'il appelle des lampes grecques à bec de grue, n'est-ce pas le calèl provençal, qui a remplacé la torche virgilienne? Non, ni un Hugo, ni un Musset, ni un Vigny, n'eussent pu recevoir et comprendre Mistral, comme le fit Lamartine. Pour eux, comme pour un Leconte de Lislé, l'antiquité bucolique et géorgique est du passé. Pour les poètes de Jocelyn et de Mireille, elle est du présent.

Mais un autre trait plus essentiel encore les rassemble: ils n'ont pas seulement en commun la terre et ses travaux, ils ont le même esprit qui est l'esprit chrétien.

O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe!

Quelles que soient les crises spirituelles qu'ait traversées Lamartine, quelle qu'ait été sur lui l'influence du Voltairien Dargaud, il ne cesse pas de retrouver au plus profond de lui-même, comme une lampe fidèle, la foi au Verbe incarné, l'espoir en la Providence et le divin amour qui, d'un seul mouvement, le relie à Dieu et aux hommes. S'il est vrai, comme l'a dit Boccace en parlant de Dante, que toute haute poésie est théologie, entre tous les poètes du XIX^{ème} siècle, Lamartine et Mistral ont rempli ce devoir de leur charge. Partout dans leur œuvre est présent le sentiment de l'essentielle bonté du créateur, de la bonté fondamentale de la création, comme y est présente la pensée du Pardon et du Rachat.

Enfin, tous deux, Lamartine et Mistral, ont la tête épique. Ils l'ont plus que Hugo, qui ne nous donne que des visions fragmentaires de l'histoire du monde, de La Légende des Siècles. Ils ont, eux, le sens du vaste récit où s'insèrent les événements historiques, les coutumes, les mœurs, les pensées, les paysages, maintenus liés par une seule intrigue. Une épopée, c'est d'abord un conte ou un roman: ainsi, l'Iliade est le roman de la guerre entreprise pour venger Ménélas du rapt d'Hélène; l'Odyssée, le conte des traverses que subit Ulysse, avant de pouvoir retrouver sa femme et son pays; l'Enéide, la légende du chevalier qui, ayant perdu sa terre, ne pourra s'arrêter qu'après avoir fondé un nouveau royaume: et que là-dessus, là-dedans, se trament la grandeur romaine, les mythes d'un peuple de marins et de pasteurs, les exploits des guerriers et les querelles des dieux, la texture initiale, sans laquelle croule l'épopée, maintient, à travers les scènes les plus diverses, l'âme et le visage des mêmes héros. On pourrait en dire autant de toutes les Chansons de geste du Moyen Age qui, elles, par surcroît, se développent en cycles aux péripéties innombrables. Lamartine et Mistral ont précisément ce sens de l'ensemble, de la continuité. Le premier ne rêvait-il pas même d'un ensemble cyclique si vaste que Jocelyn et la Chute d'un Ange n'en auraient été que des épisodes? Tel quel, chacun de ces grands poèmes est bien une authentique épopée. Et le premier se rapproche de Mireille, non seulement parce qu'il est, lui aussi, et d'un bout à l'autre, (bien au delà d'un simple épisode comme les Laboureurs), une épopée rustique, mais surtout parce qu'il est également, quoique d'une manière toute différente, une splendide histoire d'amour humain transcendé en divin amour. Chez l'un comme chez l'autre, ce qui commence dans le temps s'achève dans l'éternité. A l'origine, rien n'est plus près, par la

fraîcheur, par la pureté, par la grâce, de l'ingénu duo d'amour avoué entre Vincent et Mireille, au deuxième chant de l'épopée mistralienne, que l'ingénu duo d'amour qui s'ignore entre Laurence et Jocelyn, à la quatrième époque de l'épopée lamartinienne. A la fin, quand tous ont bu, comme le héros de Virgile, les larmes des choses, leur rêve épuisé s'accomplit au delà de tous les obstacles, de toutes les ombres de la terre, dans l'étoile qu'a vu le pâtre de Jocelyn, dans l'étoile que prédit Mireille. Plus que rustiques, plus que familiales, Mireille et Jocelyn, dans leur spontanéité, dans leur originalité irréductibles, sont des épopées religieuses. Là aussi, un seul mot convient pour marquer leur intime accord: celui de co-naturalité.

Que Mistral ait lu ou non Jocelyn, avant d'écrire Mireille, je ne sais, et peu importe! Autant il y a, entre ces deux œuvres, parenté d'esprit et de cœur, autant il serait vain de chercher la moindre influence de l'une sur l'autre. Mais certainement il connaissait Lamartine, pour avoir lu de ses œuvres lyriques. Sans doute, ne pensait-il aucunement à l'atteindre, quand Adolphe Dumas, providentiellement, vint réunir ces deux génies, ces deux astres de pareille lumière, mais dont chacun, suivant sa trajectoire propre, ne paraissait pas devoir croiser l'autre.

Qui est donc Adolphe Dumas? Dans ses *Memòri e Raconte*, Mistral lui a consacré avec une juste gratitude, quelques pages qu'il faut relire; L'histoire d'Adolphe Dumas, nous dit-il, était un conte de fée. Enfant du peuple, ses parents tenaient une petite auberge entre Orgon et Cabane, à la Pierre-Plantée. Et Dumas avait une sœur appelée Laure, belle comme le jour et innocente comme l'eau qui naît; et voici que sur la route passèrent une fois des comédiens ambulants qui, dans la petite auberge, donnèrent à la veillée une représentation. L'un d'eux jouait un rôle de prince. Les oripeaux de son costume qui scintillaient sous les falots lui donnaient sur les tréteaux l'apparence d'un fils de roi, si bien que la pauvre Laure, naïve, hélas! comme pas une, se laissa, à ce que racontent les vieillards de la contrée, enjôler et enlever par ce prince de grand chemin... Or, voilà ce qui fit la fortune d'Adolphe Dumas, car sa sœur, vite détrompée, s'enfuit à Paris, où elle se maria fort bien, appela son jeune frère, aussi rêveur, aussi enthousiaste qu'elle, et lui prépara, comme une fée, son entrée dans le mouvement littéraire de 1830. Il n'y prit pas, sans doute, une place de premier plan; du moins y acquit-il non seulement l'estime mais l'amitié de Hugo, de Lamartine, de Vigny, du père Dumas, de Barbey d'Aurevilly. Lamartine lui a consacré le 80^{ème} entretien du cours familial de littérature. Et, de fait, il y a, dans le recueil lyrique d'Adolphe Dumas, Provence, des vers qui ne seraient pas indignes du poète de Milly:

J'ai revu sur son roc, vieille, nue, appauvrie,
La maison des parents, la première patrie,
L'ombre du vieux mûrier, le banc de pierre étroit,
Le nid que l'hirondelle avait au bord du toit,
Et la treille, à présent sur les murs égarée,
Qui regrette son maître et retombe éplorée;
Et, dans l'herbe et l'oubli qui poussent sur le seuil,
J'ai fait pieusement agenouiller l'orgueil;
J'ai rouvert la fenêtre où me vint la lumière,
Et j'ai rempli de chants la couche de ma mère.

Il célèbre, avant Aubanel, les belles filles d'Avignon

O filles d'Avignon, sœurs de Laure des Baux...

Il est plein de Pétrarque et l'évoque, non sans bonheur:

Je l'ai vu ce matin comme il passait encore,
Il allait à Vaucluse et lisait en chemin,

En marchant et rêvant quelque sonnet à Laure,
Une Bible latine ouverte sur ses mains.
Ses lèvres souriaient des sourires antiques;
L'amour et l'Esprit Saint rayonnaient à ses doigts;
Il pliait le feuillet sur le Livre des Rois
Jusqu' au Cantiques des Cantiques.

Vraiment, je vois tel de ces vers que pourrait envier un poète plus connu et de pareils fragments ne dépareraient aucune anthologie. On doit avouer que tout n'est pas égal à cela dans l'œuvre lyrique d'Adolphe Dumas. Mais il serait injuste de la laisser glisser dans l'oubli. Je pourrais citer encore de lui un long poème sur les blés, qui ne manque pas de grandeur, ou d'émouvantes stances à Mme Alphonse de Lamartine. Plein de Rousseau, de Chateaubriand, de Ballanche, et surtout, encore une fois, de Lamartine lui-même; demeuré profondément attaché, comme on l'a vu, à son pays natal, dont au surplus il savait et parlait la langue, Adolphe Dumas était vraiment né pour conduire au grand vieillard de la rue Ville-Lévêque, le jeune homme ignoré de Maillane.

Le 26 août 1858, Adolphe Dumas s'est fait lire en trois jours par Mistral les douze chants de Mireille et adresse aussitôt au directeur de la Gazette de France une lettre où l'on peut lire:

— La Gazette du Midi a déjà fait connaître à la Gazette de France, l'arrivée à Paris du jeune Mistral, le grand poète de la Provence. Qu'est-ce que Mistral, On n'en sait rien. On me le demande et je crains de répondre des paroles qu'on ne croira pas, tant elles sont inattendues...

... Je veux être le premier qui aura découvert ce qu'on peut appeler aujourd'hui le Virgile de la Provence, le pâtre de Mantoue arrivant à Rome avec des chants dignes de Gallus et des Scipion...

On a souvent demandé pour notre beau pays du Midi, deux fois romain, romain latin et romain catholique, le poème de sa langue éternelle, de ses croyances saintes et de ses mœurs pures, J'ai le poème dans les mains; il a douze chants. Il est signé Frédéric Mistral, du village de Maillane, et je le contresigne de ma parole d'honneur, que je n'ai jamais engagée à faux, et de ma responsabilité qui n'a que l'ambition d'être juste.

Avec quelle fierté, avec quelle fougue, Adolphe Dumas prend-il date! Il est plus que le prophète, il est le précurseur du génie. Mais il sait bien lui-même que l'enthousiasme qui le soulève se heurtera aux ironies et aux méfiances. On écoute difficilement ceux qui annoncent une nouvelle terre ou un chef-d'œuvre inconnu.

Cette lettre ébouriffante, selon l'expression de Mistral lui-même, produit l'effet tranquillement attendu par Dumas: elle est accueillie par des lazzi:

— Allons, écrit un écotier, le mistral s'est incarné; paraît-il, dans un poème. Nous verrons si ce sera autre chose que du vent. Avouerai-je que j'envie un peu au correspondant de la Gazette de France, le bonheur et l'honneur d'avoir été un jour le premier, le seul, à connaître un chef-d'œuvre et à pouvoir rendre un jugement si extraordinaire qu'il parût une galéjade?

Seul, Dumas a la certitude absolue qu'il n'a pas outrepassé la stricte vérité; il se retourne vers le poète:

— Maintenant, cher ami, retournez en Avignon pour imprimer votre Mireille. Nous avons, en plein Paris, lancé le but au caniveau, et laissons courir la critique: il faudra bien qu'elle y ajoute les boules de son jeu, toutes, l'une après l'autre.

Auparavant, cependant, lui qui est sûr de présenter l'égal à l'égal, il conduit Mistral, 41, rue de la Ville-l'Evêque, chez Lamartine... De cette première rencontre, l'illustre vieillard donnera, dans quelques mois, un récit merveilleusement transposé: il le situera au printemps, il inventera un repas familial, il ne mettra sur les lèvres de Mistral que des vers lyriques, étrangers à Mireille. Lamartine, cependant, soyons-en sûr, ne nous trompe pas. Mieux que ne l'eût fait le récit exact de la soirée d'août où il a reçu le divin Maillanais dans son salon, tout en fumant un cigare, au milieu d'une conversation à bâtons rompus, un peu dispersée par l'entrée de sa nièce Valentine et par une visite de la

comtesse Peyronnet, écoutant, sans en saisir certainement tout le sens, les cinq premières strophes du poème, oui, mieux que tout cela, le grand poète nous a rendu l'impression vraie qu'il reçut du magnifique jeune homme dont il ne pouvait, en de brèves minutes, pressentir le vaste génie. Poésie et vérité se rejoignent en profondeur, comme l'a bien vu Goethe. Lamartine use envers Mistral, son héritier, du procédé dont usa Platon envers Socrate, son maître. Et il arrive que cela soit plus sûr, plus fidèle qu'une page rigoureuse d'histoire: ainsi, un portrait composé par un grand peintre, avec ses raccourcis et son atmosphère, nous rend autrement l'âme du modèle qu'une sèche photographie.

Écoutons donc Lamartine. Regardons l'image qu'il nous présente d'un visiteur auguste qui, par déférence et admiration pour son magistral aîné, atténue d'ailleurs son rayonnement:

—... Un beau et modeste jeune homme, vêtu avec une sobre élégance, comme l'amant de Laure, quand il brossait sa tunique noire et qu'il peignait sa lisse chevelure dans les rues d'Avignon, une physionomie simple, modeste et douce, voilà les traits de Mistral qui l'ont frappé, sur lesquels il ne se lasse pas de revenir: Il avait la bienséance de la vérité, dira-t-il encore; il plaisait, il intéressait, il émouvait; on sentait dans sa mâle beauté, le fils d'une de ces belles Arlésiennes, statues vivantes de la Grèce, qui palpitent dans notre Midi. A deux reprises, en quelques lignes, Lamartine souligne les qualités qui l'ont attaché à son hôte d'un jour: splendeur physique et valeur morale. Et cela fait aussi entre eux une ressemblance assez étonnante, pour la souligner à notre tour. La sobre élégance, la mâle beauté du jeune Mistral, nous les reconnaissons, nous les avons déjà vues dans les portraits du poète des Méditations, et, jusque dans l'extrême vieillesse du chantre de Mireille, la comtesse de Noailles pourra saluer en lui Daphnis, le plus beau des hommes: même alors, en effet, il semblait un dieu et, lui-même, une statue vivante de la Grèce... Mais il y a quelque chose qui touche davantage ce vrai grec platonicien qu'est Lamartine: c'est qu'ici la beauté du corps est le miroir de l'âme. Chez l'un et chez l'autre, nous sentons la même décence, la même bienséance de la vérité. Ils sont simples, parce qu'ils sont vraiment grands.

Comment ne seraient-ils point commensaux d'un banquet de poésie? Continuons d'écouter le récit de Lamartine: — Mistral s'assit sans façon à ma table d'acajou de Paris, selon les lois de l'hospitalité antique comme je me serais assis à la table de noyer de sa mère, dans son Mas de Maillane. Le dîner fut sobre, l'entretien à cœur ouvert, la soirée courte et causeuse, à la fraîcheur du soir et au gazouillement des merles, dans mon petit jardin grand comme le mouchoir de Mireille... Oui, cela est plus vrai que l'anecdote d'une visite protocolaire. Nous sommes plongés dans l'atmosphère idéale où deux grands poètes de la nature se sont en vérité rencontrés.

Laissons passer quelques mois. Mistral est revenu à Maillane. Il a complété, parfait son poème. Il en a surveillé amoureusement l'édition à l'ombre du château des papes. Et il a jeté la bouteille à la mer. Nous voici au début de 1859. Qui recevra le message? Quel accueil va-t-il lui être fait dans les pays d'oc et à Paris?

Nîmes s'émeut d'abord. Trois prêtres de la plus haute valeur: l'évêque de la ville, Mgr Plantié, un religieux, le R. P. d'Alzon, et le jeune abbé de Cabrières, qui a exactement l'âge de Mistral et enveloppera un jour de la pourpre des princes de l'Eglise les obsèques de son ami, le saluent et le fêtent au jeune Collège de l'Assomption. Ils semblent les délogés de l'humanisme chrétien au-devant du chef-d'œuvre qui vient accroître son trésor.

Mais la capitale va-t-elle valoriser aussi la prédiction du généreux Adolphe Dumas?... Lisons pieusement la très douloureuse confidence que nous fait Lamartine, de l'état d'âme dans lequel il se trouve quand lui parvient l'œuvre du jeune homme de Maillane: — Il y a six jours, écrit-il, que la poste du soir m'apporta un gros et fort volume intitulé *Mirèio*. Ce livre était le tribut de souvenir que le poète découvert par Adolphe Dumas m'avait promis l'été dernier. J'ouvris nonchalamment le volume; je vis les vers. J'ai l'âme peu poétique en ce moment: je lutte dans une fièvre continuelle avec une catastrophe domestique qui, si elle s'achève, entraînera malheureusement bien d'autres

que moi. Mon devoir consciencieux est de lutter à mort contre les iniquités, les humiliations, les calomnies, les avanies de toute nature dont la France me déshonore et me travestit en retour de quelques erreurs peut-être, mais d'un dévouement, corps, âme et fortune, qui ne lui a pas manqué dans ses jours de crise à elle. Chaque soir je me couche en désirant que ce jour honteux soit le dernier; chaque matin je me réveille en me disant à moi-même: Reprends cœur, bois ton amertume; lutte encore, car, si tu faiblis un moment ou si tu quittes ta patrie en abandonnant à tes créanciers des terres que nul n'ose acheter, ta lâcheté perdra ceux que tu dois sauver...

La France, qui te raille et qui t'outrage aujourd'hui, t'entendra peut-être demain. Encore un jour! Voilà mes jours.

Je rejetai donc le volume sur la cheminée, et je me dis:
Je n'ai pas le cœur aux vers: à un autre temps!

Cependant quand l'heure du sommeil et de l'insomnie fut venue, je pris, par distraction, le volume sur la tablette de la cheminée, et je l'emportai sous le bras dans ma chambre. Je le jetai sur mon lit, j'allumai ma lampe, et, comme je n'arrive plus jamais à quelques heures de sommeil que par la fatigue des yeux sur un livre, je rouvris le livre et je lus.

Cette nuit-là, je ne dormis pas une minute. Je lus les douze chants d'une haleine, comme un homme essoufflé que ses jambes fatiguées emportent malgré lui d'une pierre milliaire à l'autre, qui voudrait se reposer, mais qui ne peut s'asseoir... Je lus jusqu'à l'aurore, je relus encore le lendemain et les jours suivants...

Je ne crois pas qu'il existe, dans toute l'histoire littéraire, une confiance où s'exprime davantage l'enthousiasme d'un poète pour un autre poète, son cadet.

On peut vraiment appliquer ici un mot fameux de Browning: à la lettre, la lecture de Mireille est pour Lamartine une coupe de courage dans une grande agonie. La poésie n'a pas abandonné cette âme, puisque les strophes de Mireille, en une nuit, l'arrachent aux profondeurs amères d'où s'exhale une plainte si déchirante qu'elle ne trouve même plus les beaux vers d'autrefois, quand il suppliait le comte d'Orsay de détruire sa statue:

Va, brise, ô Phidias, ta dangereuse épreuve,
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve,
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue:
Laissons aller le monde à son courant de boue,
Et que, faute d'un cœur, un siècle soit perdu!
... Je suis las des soleils, laisse mon urne à l'ombre.
Le bonheur de la mort, c'est d'être enseveli.
Que la feuille d'hiver au vent des nuits semée,
Que du coteau natal l'argile encore aimée,
Couvrent vite mon front moulé sous son linceul!
Je ne veux de vos bruits qu'un souffle dans la brise,
Un nom inachevé dans un cœur qui se brise!
J'ai vécu pour la foule, et je veux dormir seul.

Que Lamartine ait vécu ses vingt dernières années dans une pareille douleur, ce n'est pas la moindre honte du XIXe siècle. Car il souffrit réellement ces choses. Il y a de par la terre, des cœurs trop sensibles, trop vibrants, dont les médiocres ne comprendront jamais les blessures qu'ils leur font:

Hélas! la terre ainsi traîne tous ses poètes...

Ce vers sublime qu'il écrivit un jour dans la chambre de Jean-Jacques Rousseau, à l'Ermitage, ne convient, à aucun, peut-être, comme à lui-même. Oui, vingt ans, notre planète l'a traîné de misère en misère. Mais, au milieu de ce dur purgatoire, voici qu'il retrouve soudain tout l'élan de sa jeunesse et qu'il écrit quelques-unes de ses pages les

plus belles de prose poétique, parce qu'un jeune homme de Provence lui a tendu la coupe sainte, une coupe de poésie éternelle où se dissipe la peine des jours. Aussitôt, il envoie à Reboul, le poète nîmois, ce message annonciateur.

— J'ai lu *Mirèio*... Rien n'avait encore paru de cette sève nationale, féconde, inimitable du Midi. Il y a une vertu dans le soleil. J'ai tellement été frappé à l'esprit et au cœur que j'écris un entretien sur ce poème. Dis-le à M. Mistral. Oui, depuis les Homérides de l'Archipel, un tel jet de poésie primitive n'avait pas coulé. J'ai crié, comme vous: c'est Homère.

De l'enthousiasme, de l'allégresse de Lamartine, un billet d'Adolphe Dumas à Mistral nous porte le vivant témoignage:

— Encore une lettre de joie pour vous, mon cher ami. J'ai été, hier soir, chez Lamartine. En me voyant entrer, il m'a reçu avec des exclamations et il m'en a dit autant que ma lettre à la Gazette de France. Il a lu et compris, dit-il, votre poème d'un bout à l'autre. Il l'a lu et relu trois fois, il ne le quitte plus et ne lit pas autre chose. Sa nièce (Valentine de Cessiat), cette belle personne que vous avez vue, a ajouté qu'elle n'avait pas pu le lui dérober un instant pour le lire, et il va faire un Entretien tout entier sur vous et *Mirèio*. Il m'a demandé des notes biographiques sur vous et sur Maillane. Je les lui envoie ce matin. Vous avez été l'objet de la conversation générale toute la soirée et votre poème a été détaillé par Lamartine et par moi depuis le premier mot jusqu'au dernier. si son Entretien parle ainsi de vous, votre gloire est faite dans le monde entier. Il dit que vous êtes un Grec des Cyclades. Il a écrit à Reboul: — C'est un Homère!. Il me charge de vous écrire tout ce que je veux et il ajoute que je ne puis trop vous en dire, tant il est ravi. Soyez donc bien heureux, vous et votre chère mère, dont j'ai gardé un si bon souvenir.

Toutes ces lettres sont de mars 1859. Un mois après paraissait le quarantième entretien du Cours familial de Littérature, interrompant d'une manière inattendue l'étude que le grand poète avait entreprise du Faust de Goethe et des poèmes de Schiller. On ne connaît pas assez les remarques profondes ou curieuses dont il a semé son travail de librairie. Mais il est bien certain que les quatre-vingts pages inspirées qu'il a consacrées à Mireille et à son chantre dominant de haut tous les autres entretiens. Ce n'est plus une tâche forcée, mais une entreprise élue. Dès les premières lignes l'enthousiasme éclate. Et même le mot de patois qui lui vient sous la plume ne saurait nous choquer: il est bien vrai que la divine langue des troubadours s'était déformée, chargée de mots étrangers, de gallicismes, et qu'il appartenait à Mistral de la libérer, de la transfigurer, comme il avait appartenu à Lucrèce et à Virgile, selon l'expression d'Adolphe Dumas, d'extraire du fumier d'Ennius l'or du *De natura rerum* et des Georgiques. C'est en toute vérité une révélation, un évangile poétique dont Lamartine se fait le prophète:

— Je vais vous raconter, aujourd'hui, une bonne nouvelle! Un grand poète épique est né. La nature occidentale n'en fait plus, mais la nature méridionale en fait toujours: il y a une vertu dans le soleil.

Un vrai poète homérique, en ce temps-ci, un poète né, comme les hommes de Deucalion, d'un caillou de la Crau; un poète primitif, dans notre âge de décadence; un poète grec, à Avignon; un poète qui crée une langue d'un idiome, comme Pétrarque a créé l'italien; un poète qui, d'un patois vulgaire, fait un langage classique, d'image et d'harmonie, ravissant l'imagination et l'oreille; un poète qui joue, sur la guimbarde de son village, des symphonies de Mozart et de Beethoven; un poète de vingt-cinq ans, qui, du premier jet, laisse couler de sa veine, à flots purs et mélodieux, une épopée agreste où les scènes descriptives de l'Odyssée d'Homère, et les scènes innocemment passionnées de Daphnis et Chloé de Longus, mêlées aux saintetés et aux tristesses du christianisme, sont chantées avec les grâces de Longus et avec la majestueuse simplicité de l'aveugle de Chio, est-ce là un miracle? Eh bien! ce miracle est dans ma main; que dis-je? il est déjà dans ma mémoire; il sera bientôt sur les lèvres de toute la Provence...

Et Lamartine de raconter comment il a lu Mireille; comment Adolphe Dumas lui amena Mistral; quelles sources de vie rustique ont alimenté le génie. Notons au passage, dans cette critique devenue un hymne, quelques formules saisissantes:

— On ne chante bien que ce que l'on respire... Un pays est devenu un livre. C'est la même impression qu'Anna de Noailles retrouvera et notera dans son ode, à l'apothéose de Mistral, quand il aura, lui-même atteint et dépassé l'âge de Lamartine:

Ton cœur enveloppe ta race
Et ton pays descend de toi.

La vie et l'œuvre de Mistral sont ainsi enveloppées de gloire par ses pairs, comme ne le furent jamais, je crois, la vie et l'œuvre d'aucun autre poète.

Je ne peux ni veux transcrire ici l'analyse serrée, coupée d'abondantes citations, que fait Lamartine du poème. Mais ceux qui peuvent se procurer le septième tome du Cours familier de Littérature, où elle se trouve, savoureront, je pense, une des plus hautes joies de l'esprit: le commentaire d'un grand poète par un grand poète.

Une seule chose a échappé au regard de l'aigle de Milly, et je m'en étonne: c'est la splendeur de la scène fantastique où la sorcière Taven entraîne Mireille et Vincent à travers sa grotte hantée. Il me semble que ce monde légendaire devait, au contraire, se rencontrer dans l'épopée mistralienne, comme les esprits dans le Faust de Goethe et les fées dans le théâtre de Shakespeare. A éplucher ce quarantième entretien, on trouverait aussi quelques erreurs de détail: visiblement, dans l'imagination de Lamartine, l'olivier se trouve si lié à la Provence que, dans sa mémoire toute fraîche du poème, les autres arbres que portent les chants immortels, figuiers, mûriers, se résorbent, en quelque sorte, le plus souvent, dans l'arbre palladien: ainsi les magnanarelles deviennent des cueilleuses d'olives... Mais que sont ces taches dans le soleil, que sont quelques points d'ombre évanouis dans l'éblouissement de l'hymne lamartinien?

On a fait plus grand état de ce que Lamartine prétend, à la suite d'Adolphe Dumas, que Mistral se hâta d'oublier les langues savantes et importunes dont on avait sophistiqué sa mémoire. Or, bien au contraire, ce génie si autochtone, si spontané, se trouve l'un des artistes les plus savants, les mieux cultivés que le monde ait connus. Autant que Dante ou Racine, il s'est bien gardé d'oublier grec et latin, et l'antiquité classique n'a pas de secrets pour lui. S'il est revenu, ou plutôt s'il est resté à sa langue maternelle, il sait mieux que personne quelles racines elle plonge dans le parler d'Homère ou de Virgile. Mais, profondément, Lamartine le sent bien, qui s'écrie comme ferait un Mallarmé: — Pas de démocratie dans l'art! Il reste qu'un grand poète n'égale ses prédécesseurs qu'en retrouvant pour soi-même leur milieu natal.

Et l'auteur du XLème entretien trouve cette magnifique image qui s'applique à Mistral autant qu'au plus grand de ses pairs:

— Les génies ne poussent qu'en plein air, ou en plein champ, ou en pleine mer: Vénus était fille de l'onde. La grande poésie est de même race que la grande beauté: elle sort de la mer. Oui, de la même coupe sainte qu'est la Méditerranée, aussi ruisselants de splendeur que l'Anadyomène, sortent les chants d'Homère, de Virgile, de Mistral.

Quelle richesse d'images se précipite, d'ailleurs, tout au long de son texte, sous la plume de Lamartine!

Ainsi, pour le IIème chant de Mireille:

— La terre y tourne sous les pas, le cœur y bondit dans la poitrine, comme dans une ronde de villageois sous les mûriers de la Crau ou sous les châtaigniers de la Sicile.

Ainsi pour la chanson de Magali:

— Y a-t-il dans les ballades de Schiller ou de Goethe une parabole d'amour comparable par sa candeur et sa gaieté tendre à cette parabole villageoise du berger et du poète de Maillane?... Elle vous laisse dans le cœur et dans l'oreille un écho de musette prolongé à travers les myrtes de la Calabre. Et vous êtes tout surpris, avec le sourire sur les lèvres, de trouver une larme sur votre main. On dirait que les images de Mistral font lever les images de Lamartine, comme se répondent les pasteurs dans les églogues de Virgile ou de Ronsard.

L'illustre vieillard a oublié qu'il disait hier cette parole si amère dans une bouche si humaine: — L'humanité m'a déçu. Il souhaite que Mireille soit imprimée à six millions d'exemplaires, pour être répandue en Provence, en France, dans l'Europe entière. Lui qui, après les Stances à Orsay, avait cédé au désespoir jusqu'à crier:

— C'est un sublime va-te-faire-foutre lancé au peuple, il déclare: — C'est le peuple qui doit sauver le peuple. O miracle de la poésie!

Lamartine est si ébloui qu'il affirme, en somme, à Mistral, qu'après un pareil chef-d'œuvre, il ne doit plus tenter d'écrire: — On ne fait pas deux chefs-d'œuvre dans une vie.

Parole imprudente que démentiront Calendal, le Poème du Rhône, la Reine Jeanne, mais parole qui exprime bien un enthousiasme au regard duquel la merveille ne peut être dépassée ni même renouvelée. Alors, ce sont les deux strophes sublimes, quel autre mot employé pour une telle prose? qui terminent le XLème entretien:

— Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre; je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient; on dirait que, pendant la nuit, une île de l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques ou ioniennes, et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la famille des Mélisigènes. Sois le bienvenu parmi les chantres de nos climats! Tu es d'un autre ciel et d'une autre langue, mais tu as apporté avec toi ton climat, ta langue et ton ciel! Nous ne te demandons pas d'où tu viens ni qui tu es:

— *Tu Marcellus eris!*

O poète de Maillane, tu es l'aloès de la Provence! Tu as grandi de trois coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans; ton âme poétique parfume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et bientôt toute la France; mais plus heureux que l'arbre d'Hyères, ton parfum ne s'évaporerait pas en mille ans.

Par un beau soir de printemps, le 8 mai 1859, Mistral est de nouveau chez Lamartine. Il est revenu à Paris sur l'invitation pressante d'Adolphe Dumas. Ce qu'ils ne savent ni l'un ni l'autre, c'est que leur hôte merveilleux a mis, le matin même, le point final à son entretien sur Mireille. Et voilà qu'il a pris son manuscrit et en commence la lecture... Peut-on imaginer l'émotion de Mistral, au fur et à mesure que se déroulent les feuillets que nous venons de parcourir? Plus que son poème, cette gloire n'éclate-t-elle pas pour lui comme la fleur de l'aloès, dont Lamartine avait admiré la brusque éclosion dans un soir des Iles d'Or?... Quand le grand vieillard se tait sur les suprêmes accords de son invocation, le jeune homme de Maillane se lève, il veut parler, exprimer au moins le cri de sa reconnaissance, mais, brisé de sanglots, il tombe sans un mot dans les bras de Lamartine. Non, il n'y a pas, dans toute l'histoire des Lettres humaines, une scène plus haute ni plus généreuse d'amitié poétique.

Dès le lendemain, 9 mai, Mistral énonce enfin ce qu'il n'a pu dire et ses simples paroles sont dignes de son correspondant et de lui-même:

— Oh! Monsieur de Lamartine, un seul nom me vient sur les lèvres en voulant vous écrire: mon père!

Quand on sait quel sentiment passionné, antique, absolu, Mistral a de la paternité on voit, non seulement quelle gratitude, mais quelle vénération et quelle fidélité ce nom signifie.

— Chantez, chantez, magnanarelles! Mireille est à la feuille un beau matin de mai. En ce matin d'un mai parisien où il écrit à Lamartine, je ne doute pas que Mistral écoute chanter dans son cœur, plus pure, plus vibrante que jamais, la voix des magnanarelles de son pays... C'est à elles qu'il songe, c'est à la fierté de sa mère, qui, par une espèce de pressentiment, lorsqu'il lui a donné son exemplaire de *Mirèio*, a été éblouie comme par une étoile et n'a pu ouvrir le livre de la journée. Il ne songe qu'à retourner à Maillane. Que Dumas et Reboul se rassurent: il ne se laissera point grisé par un égoïste et stérile orgueil. Il a déjà gravé dans son cœur l'inscription qu'il fera sculpter sur sa tombe:

Non nobis, Domine, non nobis,

*Sed nomini tuo
Et Provinciae nostrae
Da gloriam.*

Oui, la gloire de Dieu et la gloire de la Provence, non la sienne, voilà ce qu'il demande! Et, à cause de cela, il est glorifié par surcroît.

Le connétable Barbey d'Aurevilly, auquel Dumas a également présenté Mistral, a été fort désenchanté de voir ce jeune homme d'une sobre élégance, au lieu du berger qu'il espérait drapé dans une peau de mouton. Comment ce furieux dandy pourrait-il imaginer un instant que Mistral ne tient pas du tout à se faire remarquer? Il ne saluera pas moins, dans Mireille, une colossale idylle. C'est très bien de sa part. Mais Mireille est plus qu'une idylle et elle n'a rien de colossal dans son harmonieuse grandeur.

Donc, sans peau de mouton mais avec une âme qui sait parler aux bergers, Mistral revient à Maillane. Son cœur ne demeure pas moins fidèle à Lamartine. Quelques mois plus tard, le 8 septembre, il va donner à sa gratitude la forme sereine de la poésie. Et ces stances sont encore toutes chargées des larmes premières:

— Si j'ai l'heur d'avoir ma nacelle à flot de bon matin, sans crainte de l'hiver, à toi bénédiction, ô divin Lamartine, qui en as pris le gouvernail. Si ma proue porte un bouquet, bouquet de laurier en fleur, c'est toi qui me l'as fait; et si ma voile s'enfle, c'est le vent de ta gloire qui dedans a soufflé. C'est pourquoi, tel qu'un pilote qui gravit la colline d'une église blonde et, sur l'autel du saint qui l'a gardé sur mer, suspend un petit navire. Je te consacre Mireille: c'est mon cœur et mon âme, c'est la fleur de mes années; c'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles t'offre un paysan...

*Te counsacre Mirèio: es moun cor e moun amo,
Es la flour de mis an;
Es un rasin de Crau qu'emé touto sa ramo
Te porge un païsan.*

Dès la deuxième édition de Mireille, dans la Bibliothèque Charpentier, cette stance figure à la proue du poème et ne le quittera plus. Oui, Mireille est bien un ex-voto dédié au poète de Jocelyn. Et cela aussi est une espèce de chef-d'œuvre du cœur.

Dix ans plus tard, le 21 mars 1869, Mistral devait déposer sur la tombe toute fraîche de Lamartine un bouquet de laurier funèbre qui est l'hommage le plus grandiose, le plus sacré, le plus divin même, puisqu'il unit la mort du poète au sacrifice de Gethsémani. Les pleurs de la gratitude sont devenus les larmes de la compassion. Vers l'illustre abandonné, un fils spirituel aura su tendre la coupe de fidélité. La généreuse lumière que Lamartine a répandue sur Mireille Mistral la rend pieusement à la vie et à l'œuvre entières de son douloureux aîné. Une méditation sur l'amitié de ces deux princes du chant sublime ne peut se clore, dans une espèce de sainte horreur, que par la sublime plainte du survivant en face du héros mort:

— Quand l'heure du déclin est venue pour l'astre, sur les collines envahies par le soir, les pâtres élargissent leurs moutons, leurs brebis et leurs chiens; et dans les bas-fonds des marais, tout ce qui grouille râle en braiment unanime:

— Ce soleil était assommant!

— Des paroles de Dieu magnanime épancheur, ainsi, ô Lamartine, ô mon maître, ô mon père, en cantiques, en actions, en larmes consolantes, quand vous eûtes à notre monde épanché son abondance d'amour et de lumière, et que le monde fut las, Chacun jeta son cri dans le brouillard profond, chacun vous décocha la pierre de sa fronde, car votre splendeur nous faisait mal aux yeux, car une étoile qui s'éteint, car un dieu crucifié, toujours plaît à la foule, et les crapauds aiment la nuit...

Et l'on vit en ce moment des choses prodigieuses! Lui, cette grande source de pure poésie qui avait rajeuni l'âme de l'univers, les jeunes poètes rirent de sa mélancolie de prophète, et dirent qu'il ne savait pas l'art des vers.

Du Très-Haut Adonaï, lui, sublime grand prêtre, qui dans ses hymnes saints exalta nos croyances sur les cordes d'or de la harpe de Sion, en attestant les Ecritures, les dévots Phariséens crièrent sur les toits qu'il n'avait point de religion.

Lui, le grand cœur ému, qui, sur la catastrophe de nos anciens rois, avait versé ses strophes, et en marbre pompeux leur avait fait un mausolée, les ébahis du Royalisme trouvèrent qu'il était un révolutionnaire, et tous s'éloignèrent vite.

Lui, le grand orateur, la voix apostolique, qui avait fulguré le mot de République, sur le front, dans le ciel des peuples tressaillants, par une étrange frénésie, tous les chiens enragés de la Démocratie le mordirent en grommelant.

Lui, le grand citoyen, qui dans le cratère embrasé avait jeté ses biens et son corps et son âme, pour sauver du volcan la patrie en combustion, lorsque, pauvre, il demanda son pain, les bourgeois et les gros l'appelèrent mangeur, et s'enfermèrent dans leur bourg.

Alors, se voyant seul dans sa calamité, dolent, avec sa croix il gravit son Calvaire... Et quelques bonnes âmes, vers la tombée du jour, entendirent un long gémissement, et puis, dans les espaces, ce cri suprême:

— *Heli! Lamma sabachtani!*

Mais nul ne s'aventura vers la cime déserte. Avec les yeux fermés et les deux mains ouvertes, dans un silence grave il s'enveloppa donc; et, calme comme sont les montagnes, au milieu de sa gloire et de son infortune, sans dire mot il expira.

*Mai degun s'avastè vers la cimo deserto.
Emé li dous iue clin e li dos man duberto
Dins un silènci gréu alor éu s'amaguè;
E siau coume soun li mountagno,
Au mitan de sa glòri e de sa malamagno
Sènso rèn dire mouriguè.*

*** *** ***

Les sept secrets de Calendal

La gloire de Mireille, si bien étoilée par Lamartine, rayonne et se répand de proche en proche. Aussi bien que les poètes le peuple la salue. Et Charles Gounod enthousiasmé lui ouvre les portes de la Musique.

Mistral est rentré à Maillane. Il n'a pas eu besoin pour cela du conseil de Lamartine. Mais, grâce à Dieu, il ne le suit plus quand il lui demande de poser la plume: c'est là chose impossible.... L'exubérance d'impressions, écrira-t-il, que la nature provençale faisait bouillonner en moi, ne s'était pas épanchée tout entière dans ces douze chants de Mireille. Mon pays, son histoire, ses fastes, ses malheurs et sa littérature, hélas! fauchée en fleur, me consumaient d'amour; et voulant allumer dans le cœur de mes compatriotes la flamme que j'éprouvais, j'entrepris un nouveau poème. Pour agencer Mireille il m'avait fallu sept ans, et sept ans il me fallut pour produire Calendal.

Si nous voulions étudier la genèse du poème, nous verrions qu'il ne s'est pas autrement composé que Mireille. Dans ses Mémoires et récits, auxquels il faut toujours revenir (les lignes précédentes sont tirées de la préface à la première édition des *Iles d'or*, qui n'est pas moins importante), Mistral nous dit expressément combien une excursion qu'il fit au mont Ventoux avec Théodore Aubanel et le peintre Paul Grivolos a inspiré l'un des plus grandioses épisodes de Calendal. Mistral ne reste pas assis à sa table de travail. Il court la Provence, avec ces amis, auxquels viennent se joindre Anselme Mathieu, Alphonse Daudet. Il cause avec les fermiers, les aubergistes, les sourciers, les maires et les curés. Il recueille légendes, plaisanteries, sornettes. Après avoir couru la montagne, il va manger la soupe et se coucher dans une grange de chevriers, comme nous en conserve le souvenir un rustique poème d'Aubanel, franc et savoureux:

— La femme vivement avec le tranchoir taille le beau pain brun, va quérir de l'eau fraîche avec son broc de cuivre; ensuite sur le seuil elle sort et appelle ses gens qui rentrent à la maison. Et la soupe est versée: pendant qu'elle s'imbibe, l'hôte amical vous fait boire un coup de sa piquette, puis, chacun à son tour, aïeul, mari, femmes et enfants, tirent une assiette et apaisent leur faim. Et vous mangez la soupe et êtes de la famille. Mais, le repas fini, déjà chacun sommeille: l'hôtesse avec une lampe vous va quérir un drap, un beau drap de toile blonde, tout rude et tout neuf. Du corps la lassitude est un baume pour l'âme. Ah! qu'il fait bon dormir, dans les bergeries, sur le feuillage, dormir sans rêve au milieu des troupeaux, n'être ensuite réveillé que par les grelots des chèvres, le matin, et aller avec les pâtres se coucher tout le jour et sentir le marrube!

Il faudrait pouvoir suivre Mistral dans toutes ses randonnées, en particulier dans sa ribote de Trinquetaille, avec les bateliers de Condrieu, où je vois poindre le Poème du Rhône. Il faudrait le suivre au château de Romanin, près de Saint-Rémy, où il a vu, dans le crépuscule, Stéphanette de Gantelme, reine des Cours d'Amour, appeler autour d'elle dames et demoiselles, troubadours, chevaliers, les illustres amants, les amoureuses belles, Bertrand d'Allamanon avec Azalaïs, Hugone de Sabran et Guy de Cavaillon, Guilhem des Baux et Béatrix de Monferrat, Jeanne des Porcellets, Pierre de Château-neuf, et Douce de Moustiers aussi douce qu'un lis, Pierre Vidal, Blancas le Grand, la fière Alis, Raimbaud de Vacqueyras près de Bertrand de Born, la comtesse de Die et Laure d'Avignon, Blanche fleur de Flassan et le Moine des *Iles d'Or*, Nostradamus, auxquels, dans le premier chant de Calendal, viendront se joindre les princesses des Baux, Huguette, Sibylle, Faussette et les gais troubadours, Perdigon, Cadenet, Raimbaud d'Orange, ou ce prince de nostalgie, Jaufre Rudel. Car Mistral retrouve la vie de son pays autant que ses paysages. Les Dames du temps jadis ne sont

pas à ses yeux de vaines entités, mais il sent réellement leur souffle dans l'air qui vient de Provence, *l'aire qu'eu sen venir di Proensa*, comme chantait déjà au XIIe siècle le troubadour Pierre Vidal:

*Quand iéu m'ensouvène
De Madamo Lauro
Me sèmblo que vène
Amouros de l'auro...*

Les Dames du temps jadis n'ont pas cessé d'exister. Ah! ce ne sont point pour lui des noms sonores ou charmants, les poètes qui les aimèrent et les célébrèrent, mais de vrais princes du chant sublime qui, dès le XIème siècle et jusqu'à la fin du XIIIème, furent de tels inventeurs de rythmes et d'images qu'ils semblent avoir donné leurs modèles, sept ou neuf siècles à l'avance, non seulement au romantisme, au symbolisme, mais aux poètes les plus modernes, à un Mallarmé, à un Paul Valéry, authentiques descendants du trobar clus médiéval où brille le nom d'Arnaut Daniel, si admiré par Dante. Voilà les premières et grandes sources de Mistral, avec lesquels il sent aussitôt la parenté de son sang. D'aucuns ont voulu qu'il ait pris ses rythmes chez Lamartine. Eh bien! non. Sans doute, nous retrouvons, chez l'un comme chez l'autre, la strophe et la stance malherbiennes. Mais chez le poète des Iles d'Or, je trouve d'abord le développement thématique, le sens du refrain, et surtout, j'y reviens, l'incomparable invention de rythmes et d'images des troubadours.

Le poète de Calendal n'avait qu'à ouvrir, et il ne s'en est point privé, les fastes épiques de la Provence, pour y rencontrer des aventures dignes de son héros. Je songe, en particulier, au roman de Blandin de Cornouailles et de Guilhet Ardit de Miramar, recueilli par Reynouard dans son *Lexique Roman* (tome I): les pauvres chevaliers qui ont raison des géants et accumulent prouesses sur prouesses m'annoncent le petit pêcheur d'anchois dont les actes héroïques finiront par conquérir, par délivrer, par éblouir Estérelle.

Si je parle des Iles d'Or, en même temps que de Calendal, c'est qu'en effet, quelques-uns des plus beaux poèmes lyriques de Mistral se sont composés en même temps que sa seconde grande épopée. Le puissant rêve de Romanin que nous évoquions est de 1860, l'année même où Mistral a dû commencer d'écrire le chant premier du poème. Stéphanette de Gantelme et la princesse des Baux ont des paroles analogues.

Et toutes deux annoncent également le sirventès de la Comtesse, qui est de 1866:

— Moi, je sais une comtesse qui est du sang impérial: en beauté comme en noblesse, ni au loin ni en haut, elle ne craint personne; et pourtant une tristesse voile de brume l'éclair de ses yeux.

De là, M. Pierre Lasserre, dans la grande étude qu'il a consacrée à Mistral, en 1918, a fort bien noté qu'Estérelle représente la Provence comme, aussi bien, l'idéal de l'amour féminin. Il y a plus, d'ailleurs, puisque la Provence est elle-même symbole de quelque chose de plus haut. Je crois que le grand poète nous a donné la clef de toute son œuvre dans *Lou Parangoun*, cette ode sublime qui ouvre les Olivades:

— Mais dans l'azur si clair qui m'enveloppe, haut que ne sais, à mes yeux respandit le parangon de ma Provence belle... Allons! pour moi, sur la mer de l'histoire, tu as été, Provence, un pur symbole, un vrai miroir de gloire et de victoire, qui, dans l'obscur des siècles transitoires, nous laisse voir une éclaircie du Beau.

Estérelle est vraiment déjà cette haute apparition, dans laquelle Mistral voit l'Archétype d'où découle toute splendeur et tout héroïsme. Elle est donc la poésie dont il nous dira qu'elle transfigure l'homme en dieu. Elle est, en effet, une manifestation de la divinité. Il y a, dans Mistral, un esprit platonicien que l'on ne saurait trop souligner.

Tous les héros de Mistral savent qu'ils sont engagés dans une aventure éternelle et que, plus ils auront eu les yeux fixés sur l'Etoile, mieux ils aborderont aux rives bienheureuses: Calendal et Vincent, Estérelle et Mireille, et l'Anglore, et le prince

d'Orange, et Nerte, ils savent tous, comme l'a dit leur poète, qu'ils sont conviés à boire à la coupe de l'immortalité les hautes jouissances qui se moquent du tombeau. Mais ils ne sont pas moins vivants, et très vivants sur terre. J'oserai même dire qu'ils le sont davantage, parce que leur courage et leur ardeur dépassent les limites de l'univers des choses visibles. L'erreur de Pierre Lasserre est de ne voir qu'une allégorie, où il y a d'abord un récit concret, particulier, un des plus merveilleux romans qui puissent être imaginés sur la frange du réel et du rêve. Tout est symbole chez Mistral, mais tout y est également de l'être. Il faut toujours chez lui revenir à cet accord des songes et des actes, dans lequel nous avons vu s'établir son génie.

Gounod, pour composer la musique de Mireille, a compris qu'il lui faut vivre dans l'atmosphère de la Provence, et s'est installé à Saint-Rémy. Des lettres du grand compositeur conservent son enchantement et un brinde, un toast du poète de Maillane, sonne encore, dans les Iles d'or, et vibre comme un pur cristal à la gloire du musicien limpide.

Mistral a cependant repris la strophe de *Mirèio*, cette strophe dont Lamartine a si bien vu la puissance, composée de sept vers inégaux dans leur régularité,... mâles comme le latin, femelles comme l'italien, transparents pour le français, comme des mots de famille qui se reconnaissent à travers quelques différences d'accent. Etudions-la de plus près. Il n'est pas possible de rendre en français la musique de cette strophe, parce que l'accentuation y joue autant que le nombre et la rime. Cependant, un très beau poète, mort encore jeune à la guerre 1914-1918, mais non sans avoir produit une œuvre trop oubliée, Lionel des Rieux, a repris la strophe mistralienne, dans le Chœur des Muses, en une pièce précisément dédiée à Frédéric Mistral et où il semble bien qu'il ait voulu dresser, très librement, une image antique du poète de Maillane:

Alors, debout contre une yeuse,
De son haleine harmonieuse
Le pasteur anima la flûte aux sept roseaux:
L'étoile suspendit sa course,
Le loup, l'oiseau nocturne, l'ourse
Laissèrent leur proie, et la source
Pour l'écouter retint ses murmurantes eaux.

Il vanta l'âme des ancêtres,
Les vieilles coutumes champêtres,
Le bras libre et vengeur des héros d'autrefois,
Et, pleurant ces heures lointaines,
Où, sous l'écorce des fontaines,
Des dieux respiraient par centaines,
Il cria leurs beaux noms au silence des bois.

Ces strophes et leurs compagnes donnent déjà une idée de l'harmonie, de la ductilité, des variations que Mistral sait tirer de la forme fixe qu'il a choisie, non moins rigoureuse et peut-être non moins difficile que le tercet dantesque. Le conseil si pressant, que M. Paul Valéry ne cesse de donner aux artistes, de se créer des difficultés qui leur assureront une matière aussi dure, aussi définitive que le marbre; ce juste sentiment qui lui fait préférer la prosodie classique au vers libre et les compositions bien réglées, comme le sonnet ou le chant royal, à une fantaisie cursive, ne peut s'accompagner, je pense, d'un meilleur modèle que l'œuvre mistralienne. Et même le poète provençal atteint à ce que Valéry semble bien considérer, en poésie, comme la suprême liberté dans l'ordre suprême: — L'emploi de strophes, mais de strophes qui s'enchaînent et puissent donner l'impression d'une suite de magiques transformations de la même substance émotive. On ne peut rêver meilleure définition de l'emploi qu'a fait Mistral de la forme si classique et si neuve qu'il s'est créée. Cela est d'autant plus remarquable que le provençal peut compter sur sa musicalité propre, ainsi que Mistral

en a fait la preuve dans Le Poème du Rhône, qui d'ailleurs n'est pas moins une géniale gageure, nous le verrons en son temps. Mais dans Calendal, il ne se permet pas même les rares intermèdes, en stances ou strophes différentes, qu'il s'est accordés dans Mireille (telles la Chanson de Magali, ou la prière de son héroïne aux Saintes). D'une seule coulée, à travers le moule de la même strophe, les douze chants vont se développer, non seulement sans monotonie mais comme une suite de magiques transformations; telle, encore une fois, la vague naît de la vague.

Dans cette strophe septénaire, Mistral va enclore non seulement toute la sagesse provençale, mais toute la sagesse humaine, et, j'ose le dire, toute la sagesse divine. Calendal possède les sept secrets, les sept dons, les sept vertus, qui s'épanouiront pour lui dans les huit béatitudes: n'oublions pas, en effet, que, dans la science des nombres, huit est chiffre parfait, parce qu'il ajoute l'unité au septénaire (7 + 1). L'octosyllabe triomphe précisément dans la strophe septénaire du poète provençal. Et Mistral ajoutait certainement aux nombres, nous le savons, la même importance de symboles que le fit l'Alighieri. Ce serait par trop réduire Mistral que de ne voir en lui que le poète d'un pays: il est un poète de l'humanité. Seulement, il parle d'autant plus à tous les hommes qu'il est plus attaché à sa propre terre, à ses propres morts. Et c'est ainsi que le poème de Calendal s'ouvre par la plus belle invocation peut-être qu'aucune épopée nous ait jamais présentée. Comme Virgile, au seuil de l'Enéide, Mistral commence, dans la première strophe, par rappeler l'œuvre qu'il a déjà produite, par exposer l'œuvre qu'il se propose: — Moi qui, d'une amoureuse jeune fille ai dit maintenant l'infortune, je chanterai, si Dieu veut, un enfant de Cassis, un simple pêcheur d'anchois qui, par la grâce et par la volonté, du pur amour conquiert les joies, l'empire, la splendeur.... En une note précieuse, le poète nous dit combien est lourd de sens le mot provençal de *joio*, qui signifie en même temps joie et prix: — On dit *courre li joio*, courir les prix. Les fleurs décernées aux jeux floraux de Toulouse étaient appelées joyas. De là le mot français joyau. Et aussitôt, avant même que s'achève la strophe première, d'un mouvement comme irrépessible, Mistral commence la souveraine invocation qui, par la splendeur et par l'ampleur, ne cède pas, répétons-le, même à la plus haute invocation qu'ait inspiré la poésie antique, je veux dire celle des Géorgiques:

*Ame de moun païs,
Tu que dardaies, manifèsto
E dins sa lengo e dins sa gèsto;
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,
Sarravon Toulouso e Bèu-caire,
Tu qu'empurères de tout caire
Contro li négri cavaucaire
Lis ome de Marsiho e li fiéu d'Avignoun...*

Ame de mon pays, Toi qui rayonnes, manifeste, et dans sa langue et dans ses actes: quand les barons picards, allemands, bourguignons, pressaient Toulouse et Beaucaire, toi qui enflamas de partout contre les noirs chevaucheurs, les hommes de Marseille et les fils d'Avignon.

Par la grandeur des souvenirs, toi qui nous sauves l'espérance; toi qui, dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau, malgré la mort et le fossoyeur, fais reverdir le sang des pères; toi qui, inspirant les doux troubadours, telle que le mistral, fais ensuite gronder la voix de Mirabeau; — Car les houles des siècles, et leurs tempêtes et leurs horreurs, en vain mêlent les peuples, effacent les frontières: la terre mère, la Nature, nourrit toujours sa portée du même lait; sa dure mamelle toujours à l'olivier donnera l'huile fine; Ame éternellement renaissante, âme joyeuse et fière et vive, qui hennis dans le bruit du Rhône et de son vent! Ame des bois pleins d'harmonie et des calanques pleines de soleil, de la patrie âme pieuse, je t'appelle! incarne-toi dans mes vers provençaux!

*Amo de longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo,
Qu'endihas dins lou brut dóu Rose e dóu Rousau!
Amo di sèuvo armouniouso
E di calanco souleiouso,
De la patriò amo piouso,
T'apelle! encarno-te dins mi vers prouvençau!*

Cette invocation s'adresse bien à l'âme de la Provence. On aurait grand tort d'y voir la moindre opposition à l'âme de la France. La guerre des Albigeois, que Mistral évoque avec un mouvement si admirable, il en peint une fresque encore plus magnifique, environ à la même époque, dans son ode *I troubaire catalan* (août 1861), mais il ajoute aussitôt:

*Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn:
Li Prouvençau, flamo unanimo,
Sian de la grando Franço e ni court ni coustié!...*

— Maintenant pourtant il est clair, maintenant pourtant nous savons que dans l'ordre de Dieu tout se fait pour un bien: les Provençaux, flamme unanime, nous sommes de la grande France, et ni peu ni à côté...

Et il en donne les raisons de gloire, de grandeur, mais surtout d'amour:

—... Ainsi arrive l'heure où chaque nation, contente de son lot et franche d'oppression, dressera ses épis comme un bel orge où peuvent les oiseaux, les papillons, les fleurs, mêler leurs chants et leurs couleurs, sans vitupère ni discorde.

Et nous verrons, vous dis-je, à la moindre cité redescendre, ô bonheur! la liberté antique et l'amour seul joindre les races...

Oui, si Mistral rappelle avec force les fastes héroïques du Midi, quand les villes de Béziers et de Carcassonne préférèrent être brisées, broyées, rasées, que d'abandonner leur liberté, obligeant Simon de Montfort à perdre vingt mille hommes devant leurs portes (chiffre énorme pour l'époque), ce n'est point, juste ciel! qu'il veuille séparer ce qui a été uni; mais il veut qu'à la contrainte soit substitué le libre consentement, à la barbarie la civilisation, à la stérile unification la variété féconde en l'unité. Son idéal est celui de la République de Marseille qui, nous dit-il, en plein âge féodal, montrait ces mots inscrits sur son seuil: *Tóuti lis ome soun de fraire*, Tous les hommes sont des frères. Quand Mistral parle de la race latine, il entend bien tous les hommes, capables de communier dans les pensées les plus pures, dans les sentiments les plus généreux. L'âme de la Provence vibre à l'unisson de l'humanité entière.

Il est probable qu'aujourd'hui, l'Odyssée, l'Enéide, n'excitent plus en nous les mêmes sentiments particuliers qu'elles pouvaient exciter dans l'âme d'un grec de Périclès ou d'un Latin d'Auguste. Mais nous sentons autant, et peut-être plus, tout ce que ces poèmes contiennent d'humain. Ce qui se produit dans le temps se reproduit dans l'espace: Calendal ne dira pas sans doute à un homme du Nord, tout ce qu'il dit à un Provençal ou à un Languedocien, mais il ne peut manquer de le toucher par ce qu'il y a d'essentiel au cœur des hommes.

A nous aussi, déesse, née de Zeus, raconte ces aventures en commençant où tu voudras. L'invocation homérique pourrait convenir à Calendal comme à l'Odyssée. Un récit épique ne commence jamais qu'au gré de l'inspiration. C'est au nœud de l'intrigue, en pleine action, en pleine crise que Mistral surprend ses héros. Et le premier secret de

Calendal, le premier ressort de ses mouvements est l'amour humain porté à son paroxysme, dans ce qu'il a de plus instinctif, de plus proche de la nature, et partant de plus universel.

Pour bien étudier cette épopée, il faudrait suivre la définition que donne Aristote de l'épopée: la reproduction d'une action une, illustre, complète, définie dans sa durée, qui, par la beauté du récit et des vers, avec admiration, avec délectation, nous porte à suivre des héros portés eux-mêmes aux premières vertus.

L'action de Calendal se situe à la veille de la Révolution Française, quand Pascalis est assesseur d'Aix pour la première année, c'est-à-dire en 1787. Ce sont les derniers beaux jours de la Nation Provençale, comme elle s'intitule encore dans les cahiers des Etats. Mais il n'y a d'abord devant nous que les deux héros qui vont faire l'unité du récit: un jeune homme, une jeune femme, qui, dans l'ardente splendeur d'un beau jour d'été, se trouvent seuls, au milieu des bruyères, sur une falaise d'où, entre les pins, ils voient la luisante mer. Et le jeune homme presse la jeune femme de son amour. Celle-ci, en pleurs, lui avoue enfin:

— Tu as mon amour; nul autre que toi ne m'est rien; et tu es celui que je désirais... Ah! Ce serait trop beau, de se posséder!

Mais pourquoi faut-il chopper à quelque obstacle, chaque fois qu'au bonheur nous courons les bras ouverts.

L'amoureux n'a pas entendu ces dernières paroles, dans l'ivresse de sa passion, et exhale l'un des plus fervents cantiques du désir:

— O grâce de Dieu! regonflement de joie! Vie débordante! Sur mon cœur tombe vite, amie, et sois heureuse!...

Où est la limite, à cette heure, qui nous sépare des délices, nous jeunes, amoureux, libres comme des oiseaux? Regarde: la Nature brûle autour de nous, et se roule dans les bras de l'Eté, et hume la dévorante haleine de son fiancé fauve. Les pitons clairs et bleus, les collines, pâles et molles de chaleur, tressaillent, et limpide comme verre, aux avides rayons du grand soleil jusques au fond elle se laisse voir, par le Var et le Rhône elle se laisse caresser... La terre et l'onde parlent, et de partout exultent la passion et le cri et l'urgence d'amour... Mais que ton effroi se rassure!

Je vais te conduire à l'autel: une vie, pour tant qu'elle dure, jamais ne comblera l'abîme de ma faim. La femme, cependant, s'est ressaisie; elle ordonne à son ami de partir, au nom de Dieu! Elle se retourne elle aussi vers la nature, mais c'est pour lui demander un asile:

— Arbres du mont Gibal, bois de pins, bois d'yeuses, myrtes et genévrier, antres, qui des passions cruelles tant de fois m'avez gardée contre le hâle, abritez-moi contre l'ivresse de leurs terribles feux, et sur la fièvre qui dévore mon sang jetez un peu de fraîcheur! Nous sommes loin du moment où, au chant final, elle reprendra la même invocation, dans le délire sacré de l'amour et de la mort:

— Arbres du mont Gibal, bois de pins, bois d'yeuses, myrtes et genévriers! et toi, soleil couchant! et toi, lande tranquille! et toi, mer superbe! A l'agonie, je vous prends, moi, pour témoins de mon éternel hyménée!... Oiseaux de la forêt, chantez le chant de noces! Oui, Calendal est loin de savoir qu'il entendra un jour ces paroles enivrantes. Il ne connaît, pour l'heure, lui aussi, que le dur amour, ce *durus amor* dont parle Virgile devant les ombres qu'il a perdues et qui errent par le bois de myrtes, Phèdre, Procris, et la triste Eryphile et l'infortunée Didon. Comme ces victimes de leur passion, Calendal aussi veut mourir et tourne contre soi le pistolet dont il est armé. Alors, la jeune femme se jette sur lui, mais pour lui confier qu'elle est mariée...

Je m'attarde à cette scène pathétique, dont je ne saurais d'ailleurs en quelques pages souligner tous les charmes d'intense poésie, parce qu'elle est vraiment, je le répète, le nœud du drame, et aussi, parce que, dès le seuil de l'ouvrage, elle montre à quel point il serait une erreur de considérer cette magnifique épopée comme une simple allégorie.

La jeune femme confie donc à Calendal qu'elle est la dernière princesse des Baux. Presque ruinée, orpheline, elle s'est laissée comme envoûter par un étrange cavalier qui vint lui demander asile, un soir de tempête, dans son lointain château des Aygluns. Mais le jour même de son mariage, elle a appris que ce noble authentique, le comte Séveran, s'était fait chef de bandits et ne devait sa fortune qu'au vol et au meurtre. C'est alors qu'elle s'est enfuie dans les rochers de Provence où elle vit de fruits et de racines, se cachant le plus possible, et où les rares paysans qui l'ont aperçue l'ont prise, selon une vieille légende, pour la fée Estérelle... Calendal, qui lui conservera ce beau nom et qui, depuis des mois ne vit que pour elle, jure de provoquer en combat loyal le comte Séveran et, malgré la terreur de son amie qui lui crie en vain combien il est fou de vouloir s'attaquer tout seul à une bande armée, il se précipite au danger...

Après quelques jours de marche, Calendal trouve le comte Séveran dans une clairière où, avec des rufians et des filles, celui-ci se repose d'une partie de chasse. Avec une belle hardiesse, Calendal s'installe au milieu d'eux et commence à raconter ses aventures. Il dit comment, simple pêcheur de Cassis, il a vu un jour, dans la montagne, une femme si belle et si secrète qu'elle paraît ne pas appartenir à notre monde et comment il a entrepris pour elle, prouesse sur prouesse...

Le comte Séveran a vite fait de reconnaître sa femme échappée, dans la mystérieuse inconnue. Mais il maîtrise sa colère pour savoir toute l'histoire. Calendal a bien prévu cela et fait durer d'autant plus son récit, attisant à chaque fois la jalousie de son terrible rival. Mais celle-ci ne connaît plus de bornes, quand Séveran voit apparaître la pureté, l'élévation d'un amour plus fort que la mort. Il pense qu'il ne lui suffira pas de tuer Calendal: il faut qu'il l'avilisse. Mais, au milieu de l'orgie, où il pense avoir l'âme du héros, celui-ci se dresse, renverse les tables, et se défend, avec une vaillance inouïe, jusqu'au moment où, frappé par derrière, il est garrotté, pendant que Séveran lui annonce diaboliquement qu'il va se saisir d'Estérelle dont, grâce à lui, il sait maintenant la retraite, et qu'il les fera périr ensemble... Une des filles, prise d'amour pour Calendal, le délivre: il s'enfuit et, grâce à un nautonnier, peut arriver auprès d'Estérelle avant les bandits... Les voici à l'assaut de la falaise...

Nous sommes aussi au dernier chant de Calendal. Mais un si rapide résumé trahirait fort le poème, si nous ne nous hâtions d'ajouter combien, à travers l'action, s'élève l'âme du héros. Il faut, de ce point de vue, reprendre et suivre tout le beau récit de Calendal.

Dans l'hymne de La Coupe, qui est de, l'année même où paraît l'épopée (1867), Mistral demande que le vase sacré nous verse à pleins bords sept espèces de dons: les enthousiasmes, l'énergie (ou mieux: l'en-avant) des forts, les espérances et les rêves de la jeunesse, le souvenir du passé et la foi dans l'an qui vient (celle-ci fondée sur celui-là), la connaissance du vrai et du beau, les hautes jouissances qui se rient de la tombe, enfin la poésie. Voilà bien sept dons qu'a reçus Calendal et qui se développent en lui sous l'influx de sept amours: amour de la femme, amour du travail ou de l'effort, amour de l'idéal, amour du passé qui doit reflourir, amour de la nature, amour de la poésie, amour de Dieu. Et sept vertus soutiennent le héros dans sa quête et sa conquête: d'abord cette flamme d'amour exaltée au sommet de lui-même, Charité qui le brûle et le transfigure; puis, la force, l'espérance, la foi, la justice, la prudence et la tempérance. Les sept secrets de Calendal ne sont pas autre chose que le Septénaire sacré de l'Esprit créateur: Piété, intelligence, science, force, crainte de Dieu, conseil, sagesse. Par là, il est un modèle humain de toute grandeur et mérite les huit Béatitudes:

Bienheureux les pauvres en esprit car le royaume des cieux est à eux.
Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre.
Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.
Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés.
Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.
Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu.
Bienheureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le royaume des cieux est à eux.

Lorsque le pêcheur de Cassis a découvert, au sommet de son royaume de rochers, la femme splendide qu'il aime, il pense d'abord que, pour la conquérir, il doit amasser une fortune et la jeter à ses pieds. Mais quand il a construit une Madrague, pêché douze cents thons, acheté les plus beaux bijoux, Estérelle les repousse avec un dédain qui fait songer aux reproches de Béatrice à Dante:

—... Qui pour son séjour, lui dit-elle, se contente d'un roc; pour s'endormir d'un lit de feuilles; pour son boire, de l'eau des pluies; et du fruit des broussailles pour son manger, de tout le reste n'a cure. Calendal comprend son erreur et jette à la mer ses trésors. Il acquiert l'esprit de pauvreté, il comprend qu'il est un trésor du cœur, où la rouille ni les voleurs ne s'attaquent: et tel est le trésor que veut Estérelle:

— Il était bien pauvre d'astuce, lui dit-elle, celui qui te fit croire que l'on peut conquérir l'amour d'une âme fière avec quelques oripeaux... Ah! où sont-ils les beaux Trouvères, maîtres d'amour! Fils dissipateurs, fils dégénérés d'illustres pères, il ne vous reste du grand foyer d'amour, pas un copeau! Alors, d'évoquer Jaufré Rudel et les autres princes du Gai Savoir qui risquèrent leur vie pour gagner leur amour...

Calendal redescend vers Cassis et dépense tout ce qui lui reste de la pêche des thons pour donner des fêtes à ses concitoyens. Sa vaillance le fait vainqueur dans la joute. Mais, excité par son rival, le peuple, sans gratitude, veut le jeter à la mer...

— Aujourd'hui, ce que je t'apporte, annonce-t-il à Estérelle, ce n'est pas de l'or... Je n'ai qu'une couronne où l'épine s'entoure d'un rameau de laurier. Il est tout prêt à renoncer. Alors, la bien-aimée:

— Ouvre à ton âme! crie-t-elle et, devant lui, elle évoque Guillaume d'Orange qui, défait par trente mille Sarrazins, trouve en la comtesse Guibour, une femme indomptable qui refuse de le reconnaître:

— Tu n'es pas Guillaume, le Comte au Court Nez... Guillaume, fi donc! n'a jamais fui devant le Sarrazin! Et Guillaume, repart, triomphe... Alors, Calendal comprend la leçon et s'élance à de nouvelles aventures.

Mais encore l'esprit de douceur et de miséricorde n'a pas assez pénétré son âme. Il va s'attaquer aux mélèzes qui ornent, vertigineusement, le sommet du Ventoux. Il monte à l'inaccessible rocher de Cire pour apporter un petit rayon de miel à Estérelle... Dilapidation folle d'un beau courage!

— Saintes des Baux! s'exclame la fée, que l'homme est brute d'aller cruel, gâter le vêtement qui, superbe, était jeté sur l'ossature des monts, et de ne pas voir que celui qui se biaise, pour ne pas écraser, dans son chemin, une fourmi, fait œuvre de vertu plus méritoire en haut!...

Il y a là, dans l'œuvre mistralienne, un sentiment grandiose de la beauté de la nature et de la paix qu'elle devrait verser au cœur de l'homme:

— Génération sacrilège, poursuit Estérelle, dans le vaste univers, ils croient tout à eux!... Vous avez la moisson des plaines, vous avez la châtaigne et l'olive du coteau. Mais des montagnes, les crêtes sourcilleuses appartiennent à Dieu! Que vous autres, insectes et vers, pour de honteux, d'infimes intérêts, hagards, vous vous hachiez sans trêve, on le comprend: c'est pour vous une charge que vivre; l'amour, l'horreur, tout vous égare; poitrine d'homme n'est point assez large pour tenir le grand air et le bonheur serein. Mais eux, les arbres des sommets, eux qui, sincères, calmes, droits, malgré les quatre vents portent hautes leurs têtes; eux sur qui pèsent les ans moins que l'oiseau de passage; eux qu'à l'inverse de vous autres, la vieillesse plantureuse rend plus forts et plus beaux; eux, solennels pipeaux que la bise, à plein larynx, fait chanter comme des orgues; eux, opulents et bons, qui versent la fraîcheur et l'ombre depuis des années innombrables; eux, chevelure sombre de la terre, et parrains des sources et des fontaines.

— Laissez les vivre! car à profusion sourd dans leurs troncs la sève, car ils sont les fils aimés, les nourrissons inséparables, la joie, la colossale gloire de la nourrice

universelle! Laissez-les vivre, et de ses ailes vous recouvrant aussi, va glousser d'allégresse, la grande couveuse!... Ah! la Nature, si vous écoutiez son langage, si vous la caressiez, au lieu de la combattre méchamment, de ses mamelles, deux flux de lait, souverainement doux, jailliraient sans tarir, et dans les brandes ruissellerait le miel pour votre nourriture... Il faut remonter au cœur des Cèdres du Liban, dans la Chute d'un ange, ou au Chêne de Lamartine pour trouver un sentiment si vaste et si religieux de la vie des arbres. Je ne crois pas qu'il y ait eu là influence, mais rencontre. On retrouvera le même sentiment dans l'invocation du Tête d'Or de Claudel. Ainsi les voix des poètes s'évoquent de siècle en siècle. De l'amour de la nature va jaillir pour Calendal l'amour des hommes. Cela est si rigoureusement vrai que la parabole de la forêt va être son premier argument pour mettre la paix entre les compagnons. Il va être doux et il possédera la terre. Il va être miséricordieux et il lui sera fait miséricorde. Pour expier la faute qu'il a commise en déboisant le Ventoux, en pillant les abeilles, Calendal part en pèlerinage à la Sainte-Baume. Et, soudain, voici que, dans ce paysage si calme, il entend le bruit d'une terrible bataille. Ce sont les compagnons qui se battent, les fils de Soubise, homme du Nord, contre les disciples de Maître Jacques, homme du Midi. Bien que Mistral ait étudié de très près le Compagnonnage et qu'il nous en présente, d'une manière singulièrement vivante, les traditions séculaires, il est bien évident qu'il a voulu symboliser, à travers ce combat homérique des Compagnons, toutes les luttes qui ensanglantent l'humanité.

Le premier tableau qui se présente à son héros est celui d'un adolescent dont un coup de marteau a crevé la tête:

— Il avait les cheveux, comme pour une fête, longs et tressés; mais de son front béant le sang qui coulait rouge souillait et chevelure et tresses...

— Ah! ma mère! dit-il dans son dernier soupir... Alors, Calendal n'hésite pas à s'exposer à l'assaut de tous les combattants; n'usant de son bâton que pour se défendre, sans blesser personne. Et quand son courage, son habileté se sont imposés à l'admiration unanime, après avoir écouté les antiques griefs, tour à tour exposés par la Vertu d'Avignon et par la Clef-des-Cœurs de Carcassonne, le petit pêcheur de Cassis, nommé juge, mage, rappelle aux compagnons que tous également se réclament du Temple de Salomon. Il célèbre leur rôle d'architectes, de constructeurs. Tout un tableau des monuments de la Provence revit en quelques strophes impériales, jusqu'à ce Pont du Rhône que construisit le petit berger Bénézet, armé de sa seule foi... Aux compagnons subjugués, Calendal dit la leçon de la forêt: — Gardons l'épargne des années, non leur écorce vermoulue, comme tu fais, toi, forêt chargée d'ans que je vois verdoyer de sève printanière.

Regardez-la! Comme elle est abondante, fraîche, racée, d'une belle venue... Regardez-la! sous les dômes de sa touffue et verte chevelure une horreur sacrée habite: avec un pieux frisson les feuilles cachent des mystères; les branches semblent des psaltérions; l'âme illumine la matière...

... Et vous autres... Mais, travailleurs, allons, embrassons-nous sans plus tarder! Il n'y a qu'un Dieu, nous sommes tous frères: voilà le grand Secret! Voilà le grand Devoir!

Dans l'ode aux poètes Catalans, (nous l'avons déjà noté), Mistral rappelle également que, sur l'hôtel de ville de Marseille, en plein âge féodal, brillait l'inscription: — Tous les hommes sont des frères. Et, dans Calendal, il a déjà inscrit la loi fraternelle dans le magnifique discours que la Vertu d'Avignon rapporte comme le testament de Salomon:

— Libres enfants de l'univers, qui du grand livre êtes les caractères, et qui édifiez, mieux que le castor, à l'homme des palais, à Dieu des monuments, par les collines et les plaines avant que n'essaiment vos bandes, ainsi qu'une volée de jeunes hirondelles, bâtisseuses de nids, de peur que l'aiglon ne vous emporte, je veux que nul ne sorte du Temple, sans qu'un lien le conforte, sans toucher dans sa main la main qui réunit.

Dans l'avenir que mes yeux voient germer, la terre féconde procrée, au lointain, affamés, assoiffés, mille peuples divers: ne regardez pas si ce sont des ennemis, des

mécréants ou des pirates... La cité libre est nécessaire... Bâissez au versant du Sud, bâtissez au versant du Nord.

Où les hommes se rassemblent, allez partout, s'ils vous appellent. Mais n'oubliez jamais un mot que je vais dire: que la langue change ou le terroir, il n'y a qu'un Dieu! tous vous êtes frères! Restez, fidèles, ses adorateurs, et de cœur et de bras demeurez Compagnons.

Mais, pour que l'Art ne se profane point, et qu'au travail nul en vain ne s'épuise, et qu'il n'y ait jamais plus de brebis que d'herbe, comme le talisman que l'on coud entre les plis de sa ceinture, de l'Architecture sublime gardez bien le Secret: je vous lègue ce Devoir...

Calendal, en rappelant le sens profond du secret perdu par l'humanité, du Devoir transgressé, nous livre aussi la pensée la plus essentielle de Mistral, qui est la variété dans l'unité, mieux: la variété pour l'unité. Ce n'est qu'en respectant toutes les variétés, la vie et les droits de toutes les variétés, que l'on peut arriver à l'harmonie et que les fougères croissent librement autour des chênes.

En racontant l'histoire du petit berger Bénézet, Calendal exalte l'esprit de foi:

— Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne: Lève-toi et te jette dans la mer, cela se ferait. Littéralement, c'est bien ainsi qu'agit Bénézet. Il a entendu l'Esprit, dans les pâturages de Vivarais, lui ordonnant de jeter un pont sur le Rhône dans la ville d'Avignon et de le lui dédier. Le petit pâtre, qui ne sait rien de l'architecture, part comme Jeanne d'Arc qui ne sait rien de la stratégie. Mais de tels êtres savent, que l'Esprit les enseignera. L'Evêque se moque de Bénézet et l'envoie au viguier.

Celui-ci lui montre une pierre à moudre que n'auraient pu bouger trente hommes, et lui dit de l'emporter pour ses fondements:

— Ma foi, répond Bénézet, pourquoi non! puisque Dieu le veut! Et, sans chanceler, après s'être signé lentement, il charge la lourde pierre comme un moellon sur son cou... L'histoire de Bénézet n'est pas un épisode unique dans l'œuvre mistralienne. Dans Mireille, la sorcière Taven raconte l'histoire du vieux berger de la Valmasque, perdu toute sa vie dans l'âpre montagne, auquel l'ermite de Saint-Eucher, pour l'éprouver, ordonne de suspendre son manteau à un rayon de soleil, et qui, plein de foi, l'y suspend en effet.

Parce qu'il a lui-même la foi, Calendal va monter encore plus haut et goûter à l'ivresse que pressent la plus haute poésie et que doit donner le vin nouveau dans le royaume des cieux. Une fois de plus, sa pensée remonte vers Estérelle:

*O bello caro d'or! Lugano
Que de Cassis, Bandou e Cano
Fas rire la mar bloundo, expandi li rousié,
Enrasina lis oliveto,
Canta dins l'èr lis alouveto
E ploura li figo blaveto,
Ounte siés? Que te vegue, o lume roucassié!*

O beau visage d'or! Clarté qui de Cassis, Bandol et Cannes, fais rire la mer blonde, épanouir les roses, qui de grappes de fleurs couvres les olivaias, qui fais chanter dans l'air les alouettes et pleurer les figues bleuâtres, où es-tu? Montre-toi, lumière des rochers!

Pour la première fois, il trouve une Estérelle qui l'appelle, une Estérelle qui a besoin de son réconfort:

— Oh! parle-moi! Dedans, dehors, la solitude me dévore... Parle-moi, parle-moi! Tout ce bonheur qui m'entourne m'étreint... Oui, parle-moi! le temps est à l'amour.

Mais la jeune femme est si éblouie par l'acte pacificateur de Calendal qu'elle se trouve soudain indigne de lui, qu'elle ne veut pas lui être une limite:

— Va, chemine vers l'astre qui t'éclaire, le mien ne brille point assez... Laisse l'amour aux malheureuses!... Gravis la montagne escarpée; et fais, quoique fleurie, la clématite qui au fond des ravins nous entrave... Sans voir ce qu'il vaut ni ce qu'il coûte, de ton prochain renversé sur le flanc, sois le chevalier, l'apôtre!... Dans ses enthousiasmes que ton amour plus large embrasse la patrie auguste, les causes belles, justes et grandes, la douloureuse humanité, pontificat de la nature, et la nature, miroir et création de Dieu... Moi, trop heureuse si, de cette éminence, au lointain je puis voir ta bannière flotter. Ainsi parle Estérelle, mais Calendal sait bien que c'est en elle que s'incarne tout cet idéal, que c'est par elle et pour elle qu'il pourra produire les nouveaux actes qu'elle lui demande, être le héros qu'elle désire. Hors d'elle, il ne voit que le gouffre de la Mort... Mais sa bien-aimée ne le laissera pas blasphémer.

Et le plus haut chant s'élève:

— La mort ne frappe inexorablement que sur les âmes noires et basses, mais, répondit mon Estérelle, pour les simples de cœur et les grands de vertu, la Mort est une main qui sauve, une main qui tire du fourreau, du fourreau étouffant, le radieux esprit.

Oh! l'esprit! une fois libre des ailes, dans l'universelle harmonie, glorieux, il prend place, lui, de la vérité voit l'éternelle force resplendir, lui, du principe qui gouverne, se baigne et nage dans l'irradiation, pénètre le profond mystère, étreint la divine beauté...

Voilà, dit-elle, la béatitude vers laquelle nous devons aspirer... Pour la lutte, voilà l'armure des forts! D'une existence renaissante, celui que l'espérance attrait, avec le front levé, s'élance sur les charbons ardents, et sourit à la Mort.

Le Sparkenbrooke du grand romancier anglais Charles Morgan ne trouvera pas d'accents plus enivrés pour célébrer le suprême mystère. On peut dire qu'il y a dans Mistral un auguste et lucide amour de la Mort qui se confond avec l'amour de la Poésie, avec l'amour de l'Idéal, voire avec l'amour de Dieu. Nous retrouvons, à la fin de Calendal, le même sentiment religieux qui anime la fin de Mireille.

... Et l'Amour et sa divine sœur,
La Mort qui l'égale en douceur.

Il faudrait mettre ces deux accords, les plus beaux d'Anatole France (dans sa merveilleuse inscription pour le Chemin de Paradis de M. Charles Maurras) au seuil de toute l'œuvre mistralienne, en leur donnant tout un sens, non seulement platonicien mais chrétien.

Du Phédon à l'Olive, à la plus solennelle Hymne de Ronsard, à la plus fervente Méditation de Lamartine, ce thème sublime court les sommets de l'inspiration humaine, mais il est, chez Mistral, un thème fondamental, que nous rencontrons encore plus d'une fois, et qui, dans le temps où il écrit Calendal, anime encore sa plainte pour la félibresse Antoinette de Beaucaire. A celle-ci Mistral déclare:

*Vierge as bèn fa de mourì jouino,
Car noun as vist la rouino
De ti pantai d'amour,
As bèn fa de segui la negro Segnouresso,
Avans que noste mounde, o tendre felibresso,
Treboulèsse ti cant de sa laidò rumour.*

Vierge tu as bien fait de mourir jeune, car tu n'as pas vu la ruine de tes rêves d'amour; tu as bien fait de suivre la noire Suzeraine, avant que notre monde, ô tendre félibresse, ne troublât tes chants de sa triste rumeur.

Aujourd'hui, dans la Vie illuminée, comme le poisson qui nage au fond des gouffres de la mer, tu t'engloutis heureuse...

Mais, dès ici-bas, Estérelle et Calendal sont assurés de ne pas voir la ruine de leurs rêves d'amour. Quand le héros s'est saisi du bandit Marco-Mau; quand Aix l'a nommé pour la Fête-Dieu Abbé de la Jeunesse; quand il a entendu des lèvres de sa bien-aimée l'aveu suprême:

— Calendal! Calendal! nul que toi ne m'est rien, et tu es celui que je désirais, bien que son mariage l'empêche de donner son corps, comme elle voudrait, lui, Calendal, entonne l'hymne de la joie suprême:

— Voilà, voilà le nœud! s'écrie-t-il, le nœud que nous trancherons, si Dieu le veut. Mais si je plie, que mon vainqueur ne monte pas sur son figuier, car la félicité où mon cœur nage est profonde, grande et sereine comme le ciel! Et l'impuissante Mort contre l'Amour brise ses cornes... Le corps de mon amie est beau comme le jour! mais une perle, honneur du Gange, peut d'aventure être mangée par un pourceau. Ce que j'adore, moi, à cette heure, c'est l'Ange qui incarne son séjour dans cette perle... De ma céleste amie, j'admire maintenant le bel intérieur... O merveilles et joies de l'âme, vous êtes le vrai paradis! O feux où se purifie l'amour, où il s'embrase!

O pénétrant mélange de deux en un!... La mort, tels que deux blocs de marbre, peut refroidir nos corps, les deux pensées, ensemble, à l'infini de Dieu, volent déjà inséparables. Oui, dans la vie illimitée, l'adorateur et l'adorable se sont communiqué tout ce qu'ils ont de charmes!

Il reste à Calendal une suprême épreuve à traverser. Une jalousie terrible envahit le cœur du comte Séveran devant cette déclaration d'immuable amour pur. C'est l'âme de Calendal qu'il doit tuer d'abord, car il ne lui servirait de rien de l'atteindre dans son corps. Le criminel époux de la princesse des Baux entraîne le héros dans une orgie que Mistral n'a pas hésité à peindre avec des couleurs brûlantes. Mais, au moment même où, à la fin d'une danse impudique, la courtisane Fortunette s'élance, dans le nu de toute sa beauté vers Calendal, celui-ci renverse les tables et crie son indignation de voir ainsi polluer le château d'Estérelle. Abattu traîtreusement, il est ligoté, jeté dans une basse fosse. Mais Fortunette le délivrera. Il arrivera près d'Estérelle avant le Comte Séveran. Et quand celui-ci aura fait de toute la forêt un bûcher pour brûler ces héros de l'amour pur, c'est lui qui s'écrasera sous un pin en flammes, tandis que les Cassidiens, alertés par la cloche de Cassis, viendront délivrer, acclamer, unir Estérelle et Calendal qui au milieu de l'incendie étincelant, jaillissement d'or, de saphir et de diamant, apparaissent triomphants, dans le soleil et dans la gloire, à la cime du mont et la main dans la main. La pureté du cœur a franchi tous les obstacles. Comme le virginal chevalier de la légende wagnérienne, auquel s'accrochent en vain les filles-fleurs, Calendal ne s'est pas laissé détourner de sa quête d'amour et d'idéal. Il a mérité d'entrer dans la Joie d'Estérelle. Toutes larmes consolées, toute justice accomplie, Calendal a trouvé les sept secrets qui ouvrent la porte du bonheur pour le temps, pour l'éternité. Par la grâce et par la volonté, du pur amour il a conquis les joies, l'empire, la splendeur. Le chanteur a chanté le chant qu'il avait annoncé.

Tel est ce poème qui va des profondeurs de la terre et de la mer aux abîmes des cieux. L'amour, qui fait éclore, splendide, une scintillation de vermeil sur les beaux poissons que pêche Calendal, l'a conduit aux sommets où il possède Estérelle, la Fée, la Dame, la suprême Beauté de ce monde. Cela est conforme à la poésie des troubadours (et, d'ailleurs, tout au long du récit, ne cessent d'apparaître les usages, les mœurs, la vie de la Provence), mais cela est aussi tout proche de cet éternel féminin que chante le Faust de Goethe.

Estérelle symbolise la Femme qui écrase la tête du serpent.

Un livre entier consacré à une telle épopée n'en épuiserait pas les trésors. On peut dire encore qu'elle est une glorification de l'Amour humain, d'où la pensée même de l'adultère est bannie comme indigne (et cela la distingue de la plupart des poésies amoureuses du Moyen Age, l'élève, par exemple, bien au-dessus de Tristan et Iseult)... Mistral écrivait en 1875, dans sa Préface aux Iles d'Or, son espoir de voir Calendal, œuvre d'imagination plus que Mireille, plaire pourtant à beaucoup de lecteurs. Pour ma part, je n'hésite pas à penser, avec M. Charles Maurras, que cette épopée a même droit à un rang supérieur: elle est un des très grands poèmes de l'humanité.

VI

Iles de la joie

A contempler, dans toute son ampleur, un vaste chef-d'œuvre, on risque de négliger les charmes de ses détails. Il faut dire que l'on pourrait tirer de Calendal maints fragments qui feraient l'honneur d'une anthologie. Voyez, par exemple, ce crépuscule (chant X):

... A l'Orient, comme une jeune fille qui doucement sort de ses couvertures et va prendre le frais à sa fenêtre, doucement la jeune lune là-bas se lève; les grillons chantent dans la glèbe; parmi les champs d'oignons où elle erre la nuit, l'obscur courtilière fredonne sa roulade; Parfois une caille attardée fait entendre son cri, là-haut, sur les versants; ou bien la voix en pleurs d'un perdreau égaré, au fond de quelque val, piaule de loin en loin; mais la soirée fraîchit, et les chauve-souris à vol précipité fendent le crépuscule.

Voyez cette veillée de pêcheurs, dont les charmes ne cèdent pas à la fameuse veillée des paysans, que Virgile a évoquée dans les Géorgiques (I, 290-296) et dont nous avons déjà vu Lamartine et Mistral aussi proches que s'ils en avaient été les hôtes.

Quand les rafales de l'équinoxe bouleversent l'onde salée, que les ais des nacelles, retirées sur la plage, se disjoignent, et qu'il ne reste qu'à s'enfermer chez soi, jusqu'à ce que le beau temps se relève, jeunes et vieux, autour du foyer scintillant:

— Nous tenions la veillée: ma mère, avec le fil que sa main file, rentrait les déchirures des voiles; et des rets, nous les enfants, dessus, dessous, tirant, poussant l'aiguille, nous raccommodions les mailles rompues, des rets qui par un clou pendaient au mur.

Au milieu de sa descendance et au coin de la cheminée, mon père cependant, campé au banc d'honneur, pieusement ouvrait les feuilles d'un livre antique:

— De la pluie, disait-il, la lecture distrait, lisons! Et ce disant il soufflait le signet (Chant IV.)

Toute l'histoire de la Provence, durant ces veillées, se lève à la lecture du père de Calendal, et amène, sur les lèvres du petit pêcheur, un véritable sirvente à la gloire de la langue d'oc: — Langue d'amour, s'il est des fats et des bâtards, ah! par saint Cyr! tu auras à tes côtés les mâles du terroir; et tant que le mistral farouche bramera dans les roches, ombrageux nous te défendrons à boulets rouges, car c'est toi la patrie et toi la liberté!

*Lengo d'amour, se i'a d'arlèri
E de bastard, ah! pèr Sant Cèri!
Auras dóu terradou li mascle à toun coustat;
E tant que lou Mistrau ferouge
Bramara dins li roco, aurouge
T'apararen à boulet rouge,
Car es tu la patriò e tu la liberta!*

Que d'autres fragments de Calendal, parfaitement fondus au poème, pourraient cependant constituer des pages lyriques. Je songe à l'évocation des princesses des Baux, par Estérelle (Chant I), à son récit de Guillaume d'Orange (Chant VI)... Mistral possède vraiment les sept cordes de la lyre.

Comment cesserait-il de chanter? Nous avons déjà vu que la grande œuvre de Calendal n'épuisait pas ce qu'il portait en lui de poésie. Thèmes d'amour ou thèmes de gloire, les beaux vers viennent sous sa plume à l'occasion de tous les événements. Il chante comme il respire. Et peut-être est-ce auprès de lui, comme auprès d'Aubanel, que

Stéphane Mallarmé a deviné combien de poésie peut s'enclorre dans le bracelet ou le bouquet de vers de circonstance.
Quand il a produit Calendal, Mistral va s'enfermer dans le travail bénédictin du Trésor du Félibrige:

Que rien ne t'arrête,
Auguste retraite!

Mais ce n'est point s'arrêter pour lui que de sentir vivre ces beaux mots qu'il étudie, dont il approfondit le sens, dont il suit le son qui se transforme et s'assouplit en maintes variations, au gré des dialectes, des préfixes, des suffixes, oiseaux chanteurs, oiseaux vivants qui viennent se poser sur ses lèvres, sous ses doigts, et qu'il charme ou enchante dans le réseau de lignes inégales dont il couvre les pages de sa limpide et large écriture. On peut suivre toute la vie de Mistral à travers ses poésies lyriques. Il ne les a réunies qu'en 1876, et je pense que c'est le cadeau de mariage qu'il voulut mettre dans la corbeille de sa fiancée, Mlle Marie-Laure-Aimée Rivière, de Dijon. Le trésor du Félibrige n'est pas encore achevé, mais, dans la préface de son recueil, le poète en parle comme d'une œuvre qui touche à son couronnement:

—... Poursuivi de plus en plus, écrit-il, par l'idée de remettre en lumière et conscience de sa gloire cette noble race qu'en plein 89, Mirabeau nomme encore la Nation Provençale, et comprenant sous ce nom tous les pays de langue d'oc, comme on faisait anciennement, je m'attachai pendant dix ans à dresser le Dictionnaire de l'idiome du Midi; lourde tâche, ami lecteur, que nous mènerons bientôt, s'il plait à Dieu, à bonne fin.

Dans le Midi, pendant ce temps-là, il s'était accompli une œuvre considérable... Un public sympathique et de plus en plus nombreux applaudissait à nos efforts. Les cités, toutes jalouses d'encourager le mouvement, donnaient tour à tour des fêtes au Félibrige; des prix étaient créés pour nos lauréats; des revues se fondaient pour l'étude de la langue; et les Pyrénées abruptes n'empêchaient plus Catalans et Provençaux de se rendre visite et de fraterniser.

En conséquence, les poésies composées par moi à divers intervalles dans ces occasions, avec les pièces détachées qui, depuis vingt ans, me sont venues pêle-mêle sous des fantaisies ou des émotions diverses, forment le contenu du livre que j'ai nommé Les Iles d'Or.

Ce titre, j'en conviens, peut sembler ambitieux; mais on me pardonnera lorsqu'on saura que c'est le nom de ce petit groupe d'îlots arides et rocheux que le soleil dore sous la plage d'Hyères. Et puis, à dire vrai, les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas les oasis, les îles d'or de l'existence?

Nous trouvons dans les *Isclo d'or* des poésies antérieures à Mireille.: la Belle d'Août, dont nous avons parlé, qui est de 1848; une ode malherbienne, de 1851, Le Mistral, d'une large inspiration, d'une vive coulée, mais qui est tout de même encore pour un Mistral, un exercice d'école. De la même époque date un conte, *Li tres counsèu*, qui, en revanche, est autrement allègre que la plupart des contes, si lourds, de La Fontaine, et aussi autrement moral. Écrit en décasyllabes fluides, il contient toute la bonhomie, toute la sagesse paysannes. Il faut s'arrêter à La fin du moissonneur, qui est de 1853, et qui a déjà la grandeur des épopées futures, avec un accent biblique, un rappel secret mais profond du Livre de Ruth:

*Ligarello, acampas, acampas lis espigo,
Prengues pas gardo à iéu!
Lou blad gounfle e madur s'espousso au vènt d'estiéu:
Leissas pas, ligarello, is aucéu, i fournigo
Lou blad que vèn de Diéu...*

Mais comment traduire? Ici, surtout, dans le domaine de la poésie lyrique, revenons-y, insistons-y, on sent l'insuffisance de toute traduction possible. En poésie, la séparation du son et du sens est une espèce de mort, et de mort effroyable, parce que le sens ne va pas se conserver dans sa pureté spirituelle, mais va se perdre en une prose plate ou lourde, au lieu de former le bel être vivant et chantant avec lequel il ne faisait qu'un. S'il était possible d'enlever aux chœurs d'Esther ou d'Athalie leur rythme, si plein, si pénétrant qu'aucune musique n'est parvenue à l'égaliser, il resterait sans doute de belles pensées, mais telles qu'on les peut trouver, sous des mots usés ou affadis, dans tous les livres de piété. Une voix française est heureusement incapable de séparer le son et le sens dans l'immortelle laisse de Bérénice:

Et pour jamais, adieu!...
Pour jamais! Ah! seigneur! songez-vous en vous-même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous,
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que, de tout le jour, je puisse voir Titus?

Je crains que ce chef-d'œuvre d'un chef-d'œuvre ne fasse, dans une langue étrangère, qu'une lettre de plus, pathétique certes, mais pareille à cent autres, d'amoureuse abandonnée... Le lecteur, encore étranger aux harmonies de la langue d'oc, pourra comprendre, par cet exemple, à quelle difficulté insurmontable se heurte le traducteur. Car le miracle de Mistral est tout analogue au miracle de Racine: à lui seul aussi appartiennent cette voix inimitable, ce dessin délicat de l'inflexion, ce mode transparent de discourir qui le font Mistral, pour employer les expressions si justes que M. Paul Valéry consacra au poète de Phèdre.

Il faut donc nous résigner à ne donner qu'un pâle reflet des augustes paroles que le vieux moissonneur, mortellement blessé par une faucille, adresse aux lieuses de gerbes, pensant aux épis de Dieu qu'il faut engranger, soustraire au vent, aux oiseaux, aux fourmis, bien que lui ait terminé sa tâche! Mais s'il est impossible de faire passer d'une langue dans l'autre le rythme vital du poème, il reste du moins le sens et les images que tout homme peut en recevoir. Ces éléments de l'œuvre sont toujours assez grands chez Mistral, même dans ses pièces lyriques, pour saisir même le lecteur le plus ignorant du provençal.

Quand le vieux moissonneur, tué d'un coup de faucille (dont son voisin, un robuste garçon, n'a pu retenir le terrible élan), pense et dit que le Maître, celui de là-haut, l'a vu comme un froment mûr, et fait lui aussi sa moisson, il nous présente, mais d'une manière encore plus concrète, le même sentiment et la même image que les grands vers de Péguy:

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés.

Quand il évoque la mort du vieux bélier contre lequel s'est rué un jeune mouton, quand il invoque monseigneur Saint-Jean d'été, patron des moissonneurs, pour lui-même, pour sa famille, pour son maigre plant d'oliviers, il y a là une simplicité, une grandeur, où il faut bien sentir le souffle de l'épopée chrétienne.

La variété des Iles d'Or qui vont du conte le plus simple à l'ode la plus magnifique, est la floraison, l'épanouissement de l'unité mistralienne. L'inépuisable richesse de l'art n'est point dispersion mais approfondissement. Tout se résout, chez le grand poète, à quelques thèmes qui ne cessent pas de lui être toujours nouveaux, et non seulement à lui-même mais à ceux qui l'écouteront. Ainsi en va-t-il, je crois, de tout génie. Et ces thèmes peuvent être les plus anciens de l'univers. Chaque nouveau génie leur apporte un accent qui est à lui seul.

Au milieu d'un concert, vous voilà soudain allégés, purifiés, emplis d'une joie transparente: vous ne savez pas quelle pièce on joue, mais vous ne doutez plus de son auteur, et vous dites:

— C'est du Mozart. Ou bien c'est une grâce religieuse qui tombe sur vous et vous emporte en une ronde angélique, en une danse du Paradis qui ne semble pas devoir finir, et dont vous ne voudriez pas qu'elle finît, et vous dites: — C'est du Bach. Ou encore, avec je ne sais quelle solennité puissante, monte la plainte la plus pathétique du monde ou s'élèvent les accents passionnés d'une allégresse héroïquement conquise: là, non plus, vous ne doutez pas, et vous dites: — C'est du Beethoven. Je pense que de même un grand poète se fait connaître. Et, pour Mistral, quelles que soient ses pièces, mélancoliques ou ardentes, que ce soit un récit, une chanson ou une ode, il y a deux traits qui nous assurent de sa présence: la grandeur, la simplicité. Il y a toujours je ne sais quelle fière allure, quelle noble aisance, quelle plénitude d'honneur et de sérénité, à quoi sa poésie se fait connaître, comme à sa démarche la déesse. Ses thèmes fondamentaux ne s'éloignent pas de ceux que l'on peut voir déjà dans la Bible ou dans l'Odyssée: la religion, la terre natale, l'amour humain, la mort... Mais il leur donne un tour personnel, provençal, chrétien que l'on retrouve toujours et qui pourtant ne se répète jamais!

Voyez l'héroïne de La Communion des Saints: elle est bien une sœur de Mireille, une sœur jumelle, puisqu'elle est née en 1858, dans le même printemps où achevait de s'épanouir dans toute sa splendeur la vierge que viennent prendre par la main les saintes Marie de la mer. Elle plonge également dans le passé de la Provence chrétienne... Et cependant elle est toute différente, elle n'est que prière, l'amour humain ne l'a pas effleurée, la mort n'a pas davantage touché son front. Et nous ne savons pas ce qu'elle deviendra. Elle n'est qu'un moment éternel, d'une indicible pureté, en une ode plane comme une hymne grégorienne, en sept strophes de huit vers octosyllabes, où rien n'est souligné mais où tout est baigné d'une lumière surnaturelle qui ne cesse de croître jusqu'à la stature du Christ, dessinée dans le vers terminal, au prolongement infini: un seul mot de plus, et c'était troubler à jamais le silence sacré qui s'impose à la fin de cette merveille.

Contemplons-la donc, la jeune fille innommée, descendant, les yeux baissés, l'escalier de Saint-Trophime, à l'heure crépusculaire où l'on éteint les cierges des vêpres. Les Saints de pierre du portail, comme elle passe, la bénissent, l'accompagnent de leurs yeux jusqu'à sa maison, sage ineffablement, et jeune, et belle, si fondue tout à l'heure dans la prière de l'orgue et des psaumes qu'elle croyait être en Paradis et que les Anges la portaient... En vérité, ce sont bien les saints du Paradis qui sont présents pour elle, sous le porche resplendissant où se dressent leurs images de pierre. Et quand, la nuit, le temps est doux, ils parlent d'elle dans l'espace... Écoutons ce dialogue mystique où saint Jean souhaite de la voir, blanche moniale, entrer dans le cloître, comme une blanche voile échappe à la mer orageuse dans un havre pacifique; où Saint Trophime répond qu'au milieu de l'orage le plus sombre, il y a besoin de lumière et, au milieu du monde, besoin d'exemples.

— Frères, leur dit saint Honorat, cette nuit, dès que luira la lune sur les lagunes, dans les prés, nous descendrons de nos colonnes, car c'est Toussaint: en notre honneur la sainte table sera mise... A la mi-nuit, Notre Seigneur aux Alyscamps dira la messe.

— Si vous me croyez, dit saint Luc, emmenons-y la jeune vierge, et portons-lui un manteau bleu et une robe couleur d'aube.

Comme ils ont dit, les quatre Saints, tels que la brise, s'en allèrent; et de la fillette, en passant, ils prirent l'âme et l'emmenèrent.

Mais le lendemain de bon matin, la belle fille s'est levée... A tous elle conte un festin, où en songe elle s'est trouvée, dit que dans l'air étaient les Anges, qu'aux Alyscamps table était mise, que saint Trophime était le clerc, et que le Christ disait la messe. J'espère que, dans la pâleur d'une traduction, qui ne saurait rendre ni le chant ni même les images concrètes du vocabulaire provençal, on peut toutefois sentir la grandeur et la

simplicité d'un hymne où vibre vraiment la Communion des Saints, où dans un récit tout particulier le corps mystique du Christ réunit les vivants et les morts, comme, dans un tableau de Picasso, il suffit d'une tache bleue et d'une tache blanche, aux reflets d'un verre posé sur le rebord d'une fenêtre, pour évoquer toute la mer.

Je regrette que Mistral n'ait pas conservé, dans la deuxième édition des *Iles d'Or*, un autre petit poème de la même époque, une Annonciation, écrite pour Anaïs Roumanille, la même enfant à qui Mallarmé devait dédier cet exquis chef-d'œuvre

Doucement et comme par jeu...

Cette Annonciation est aussi fraîche que les Annonciations les plus printanières de l'Angelico ou de Maurice Denis: en neuf strophes de huit heptasyllabes, elle déroule les images les plus humblement familières: une chambrette, une étroite fenêtre, une jeune fille qui prie, mais si purement belle qu'aucune autre ne peut l'égaliser. Nous sommes de plain pied avec le mystère, avec l'ange qui paraît sur le seuil, et cependant la chambrette, l'étroite fenêtre, la jeune fille sont transparentes sans une ombre à la splendeur de Dieu. Mistral est un des rares poètes, je ne vois, à vrai dire, auprès de lui, que Marie Noël et peut-être le Ghéon du *Miroir de Jésus*, qui aient su donner de l'Évangile une paraphrase poétique si pure et presque digne du texte divin.

Simplicité, grandeur, ces deux notes fondamentales de Mistral, elles se retrouvent jusque dans une légende populaire comme celle de la mante religieuse, du prègo-Dieu provençal, qui, à l'appel du poète demandant la route du bonheur, lui montre le ciel et prie. Mais combien plus, dans *Le Psaume de la Pénitence*, écrit en novembre 1870, dans cette confession. Dans cet appel douloureux et confiant au Pardon et à la Miséricorde, où le rythme provençal (8-4-4-8-4-4) épouse si étroitement la plainte:

...Segnour, au noum de tant de brave

Que soun parti

Sènso menti,

E valerous, doucile e grave

Soun pièi toumba

Dins li coumbat...

Ce même rythme, renouvelé vingt-trois fois, évoque vraiment les grandes eaux de la prière davidique.

Ici la religion rejoint d'ailleurs la terre. Mistral prie pour la Provence.

S'il regrette le mal d'antan, il rappelle aussi l'antique vertu renaissante:

— Nous sommes fils de Rome et de noble race. Voilà le sentiment de fierté qui anime les grands Sirventès que nous avons déjà rencontrés: Aux Poètes Catalans, La Coupe, La Comtesse, auxquels il faut joindre l'Ode à la Race Latine, la Brassado, l'Espouscado, le Lion d'Arles... Un même courant circule à travers tous ces poèmes et parcourt aussi bien les plus légères chansons, les brinde les plus fugitifs, les pièces de circonstance. Grandeur, simplicité, disons-nous des traits distinctifs de la poésie mistralienne: un autre s'impose qui achève de caractériser la coupe sacrée que nous tend le divin Maillanais: et nous l'appellerons la volonté de joie. Oui, comme Nietzsche a écrit la Volonté de Puissance, on pourrait inscrire sur l'Œuvre du Premier des Félibres quelque chose de beaucoup plus haut, de beaucoup plus pur, et qui est la Volonté de Joie, parce qu'elle est la Volonté d'Amour. Nietzsche a bien pressenti qu'en Provence devait se trouver le *Gay Sçavoir, lou Gai Saber*, mais son génie sombre et tourmenté s'est perdu lui-même avant d'avoir découvert lou trobar clus, le trésor caché, le secret où se forme une pareille science d'allégresse. Et l'Amour est vraiment la pierre philosophale qui transmue jusqu'à la douleur en une éternelle Joie. Dans un de ses éclairs, le Révélateur de Zarathoustra déclare: — Toute douleur dit: passe et finis; mais toute joie, veut

l'éternité, veut la profonde éternité. Mistral va beaucoup plus loin qui fait de la douleur dépassée une génératrice de joie:

*Aro pamens se vèi, aro pamens sabèn
Que dins l'ordre divin tout se fai pèr un bèn.*

Ces grands vers de l'Ode aux Catalans, qu'il ne faut pas se lasser de citer, rendent bien compte de l'optimisme mistralien qui ne nie aucun des maux de la vie, nous l'avons vu, mais les brûle tous de sa flamme. Oui, même les épouvantes et les massacres de la guerre contre les Albigeois apparaissent à Mistral comme aboutissant au bien, parce qu'ils ont fait l'union du Languedoc et de la France:

*E veiren, iéu vous dise, à la mendro ciéuta
Redescendre, o bonur! l'antico liberta
E l'amour soul jougne li raço...*

Car, l'amour seul permettra enfin la variété dans l'unité, la liberté dans l'ordre. Et, à travers toutes les vicissitudes, l'Histoire ne peut que préparer son triomphe. L'écrivain qui est peut-être allé le plus loin dans l'intelligence de Mistral, comme dans celle de Dante, M. Charles Maurras, commente avec exactitude la plus profonde pensée du mage de Maillane quand il écrit, dans La Sagesse de Mistral:

— Une bonté plus forte que l'idée de justice remue d'ailleurs aux entrailles de l'Univers: Mistral estime que le mal n'est que l'enveloppe et la coquille d'un mieux ultérieur. Lorsque le diable intrigue, il apporte sa pierre au bâtiment de Dieu. Les plus mélancoliques retours sur le passé finissent en cris d'espérance. Ce triomphe de l'Amour et de la Joie sur le Mal et sur la Mort, n'est-ce pas toute Mireille et tout Calendal? Et que le diable porte pierre, nous le verrons encore mieux éclater dans la légende merveilleuse de Nerto. La volonté de joie monte maintenant, comme le soleil sur la Provence, dans toutes les chansons et toutes les odes mistraliennes qui ne cesseront plus de répandre sa chaleur et sa lumière:

*Grand soulèu de la Prouvènço,
Gai coumpaire dóu mistrau,
Tu qu'escoules la Durènço
Coume un flot de vin de Crau,
Fai lusi toun blound calèu!
Lèu! Lèu! Lèu!
Fai te vèire, bèu soulèu!*

(Grand soleil de la Provence, gai compère du mistral, toi qui sables la Durance comme un flot de vin de Crau, fais briller ta blonde lampe! Couche l'ombre et les fléaux! Vite! vite! vite! Montre-toi, beau soleil!)

Oui, c'est bien comme un dieu que le reçoivent toujours Avignon, Arles et Marseille. Le culte antique de Mithra ne peut-il d'ailleurs recevoir un sens chrétien? Les mythes antiques ont fourni de merveilleux symboles les hymnes de la Liturgie, dont notre Jean Racine a si bien traduit les rythmes et les images:

O Christ, ô soleil de justice,
De nos cœurs endurcis romps l'assoupissement,
Dissipe l'ombre épaisse où les plonge le vice,
Et que ton divin jour y brille à tout moment.

A la fin de La Tentation de saint Antoine, Flaubert a justement bien noté que la face du Christ se montre à l'ermite dans le soleil: plus d'un théologien n'y a-t-il pas vu le séjour où se plaît le Corps Glorieux du Ressuscité? De toute manière, le soleil fait bien, pour nos yeux mortels, l'unité du monde terrestre. Il n'est créature, haute ou basse, qui ne se tourne vers lui:

— Pour te voir, lui dit Mistral, les peupliers montent toujours davantage, et le pauvre agaric sort au pied du chardon.

Bien plus, c'est le soleil qui fait le travail et les chansons et l'amour de la patrie... Mistral confirme, dès le seuil des Iles d'or, que Lamartine, en déclarant:

— Il y a une vertu dans le soleil, a bien vu la source de Mireille. C'est que le soleil est volonté de joie.

Mais il est un autre soleil naturel, et qui est déjà un soleil de l'esprit, qu'aucun nuage ne voile, auquel ne succède aucune nuit. Et c'est la Poésie, que célèbre si ardemment l'hymne de la Coupo santo. Que tout un peuple qui va des Alpes aux Pyrénées, des rives de la Méditerranée aux rives de la Loire, ait fait réellement de cet hymne son chant national, c'est là, je pense, un titre, un acte de noblesse indéniable. Car il n'est pas, dans tout le Midi, un paysan ou un ouvrier qui ne se lève aux accents de la Coupo Santo. Sept strophes, comme il y aura sept strophes dans l'Ode à la race latine, versent véritablement à tout un peuple la sagesse dont elles portent le chiffre et que vient accomplir et parfaire l'octave du refrain. Pas plus que dans La Divine Comédie ou L'Apocalypse même, il ne faut jamais perdre de vue, chez Mistral, la symbolique des nombres.

Comme dans Calendal, on peut retrouver dans la Coupe tout au moins une préfiguration profane du Septénaire Sacré. Les dons de force et de piété ou de ferveur, voilà bien ce que demande le refrain:

Coupo santo

E versanto

Vuejo à plen bord,

Vuejo abord,

Lis estrambord,

E l'enavans di fort!

(Coupe sainte et débordante, verse à pleins bords, verse à flots les enthousiasmes et l'en-avant des forts.)

C'est la crainte, une légitime crainte qui, loin d'affaiblir, doit susciter davantage l'énergie de vivre, de tenir, qu'évoque la deuxième strophe:

— D'un ancien peuple fier et libre, nous sommes peut-être la fin, et, si les Félibres tombent, tombera notre nation.

Aussitôt, précisément, vient le sursaut d'espoir d'être une race qui regerme. Et ce sont bien le Conseil et l'Intelligence, la tradition et l'innovation, qui sont ensuite réclamés de la Coupe: — Verse-nous les espérances et les rêves de la jeunesse, du passé le souvenir et la foi dans l'an qui vient.

Quant à la Science des choses visibles et invisibles, elle apparaît, non en des lois relatives, mais dans sa grandeur absolue:

— Verse-nous la connaissance du Vrai comme du Beau et les hautes jouissances qui se rient de la tombe.

Enfin, la Sagesse elle-même, la Sagesse humaine sans doute, mais sur les sommets au-delà desquels il n'y a plus que le plein ciel de la Sagesse divine, se réalise dans la Poésie: — Verse-nous la Poésie pour chanter tout ce qui vit, car c'est elle l'ambrosie qui transforme l'homme en dieu.

Le soleil de la Poésie transfigure déjà toutes choses, ou plutôt les change en elles-mêmes, retrouve leur pureté originelle. C'est à sa chaleur, c'est à sa lumière que s'épanouit la Volonté de Joie et d'Amour qui permet aux plus mélancoliques retours sur le passé de finir en cris d'espérance. Nul poème plus que La Comtesse n'illustre la remarque maurrassienne. Ce beau sirvente, sous l'épigraphe catalane de foi invincible que Mistral emprunte à Victor Balaguer, *Morta dichen qu'es, més jo la crech viva*: — On dit qu'elle est morte, mais moi, je la crois vivante, est véritablement un grand mythe humain, qui s'applique d'abord à la renaissance provençale c'est évident, mais la dépasse et invite les personnes aussi bien que les peuples à toutes les libérations salvatrices. La Comtesse, belle et noble, riche et puissante, qui avait des plaines bénies et de fraîches montagnes, le blé, le raisin et l'olive et la mer, et le soleil, cette princesse divine qu'une mauvaise Abbessse a enfermée dans le cloître et fait passer pour morte, mais qui peut être délivrée par les vaillants à la mémoire fidèle et à l'âme haute, par les amoureux de la gloire, c'est la Provence sans doute, mais c'est aussi l'humanité entière qui se souvient de sa noblesse primitive; c'est chaque âme qui veut s'échapper des réalités étroites et basses où elle étouffe; c'est tout ce qui est pureté, harmonie, grandeur, et que libèrent les saints, les héros et les génies...

*Reparèisse, o resplendour!
Foro, foro la tristesso!
Vivo, vivo la baudour!*

*Ah! se me sabien entendre!
Ah! se me voulien segui!*

(Reparais, ô splendeur! Hors d'ici, hors d'ici la tristesse! — Vive, vive l'allégresse! — Ah! si l'on savait m'entendre! Ah! si l'on voulait me suivre!)

Tout l'horizon du bonheur s'ouvre devant l'impériale prisonnière. L'appel du poète, de plus en plus haut, de plus en plus clair, est bien l'appel à la volonté de joie.

Ainsi, une fois de plus, l'erreur la plus grave que l'on puisse faire sur Mistral serait de le restreindre à la seule Provence. Il ne faut cesser de redire que son message a valeur humaine, et dans la mesure même où il est attaché à son pays. Quoi de plus vaste que l'Ode à la Race Latine, dite le 25 mai 1878 sur la place du Peyrou à Montpellier pour remercier les Catalans de la Coupe Sainte?

Dans Œdipe à Colone, un chœur s'élève en l'honneur de l'Attique. Il célèbre le plus beau séjour de la terre, et les chevaux bondissant dans la plaine, et les rossignols qui ne sont qu'un chant dans l'ombre vineuse du lierre, et le narcisse aux belles grappes, et le crocus doré. Il exalte l'olivier au pâle feuillage, protégé par Zeus, cher à l'Athénée aux yeux d'azur. Il bénit Poséidon d'avoir donné à cette contrée le frein qui dompte les coursiers, les rames habiles qui domptent la mer. Les fleurs, les fruits et les animaux de la terre athénienne sont présentés aux dieux et aux muses qui veillent sur elle, à Dionysos, à Déméter, à Perséphone... Cette hymne, qui semble particulière à un petit coin du monde, n'a point cessé de paraître à toutes les générations, par sa grandeur et sa simplicité sublimes, un des chefs-d'œuvre de l'esprit et du cœur humains. Et, cependant, bien qu'elle marque une piété certaine, elle s'attache presque uniquement à des traits physiques.

Je ne me lasse pas, depuis un quart de siècle, depuis que, sur les bancs de la classe de première je déchiffrais les accents enivrants de Sophocle et qu'au même moment je découvrais les Iles d'or, je ne me lasse pas de comparer l'Ode à la Race Latine au chœur d'Œdipe à Colone. Et, chaque fois, il m'est impossible, malgré mon admiration pour le grand tragique grec, de ne point donner la palme au lyrique provençal.

Quel coup d'aile dès l'invocation initiale!

*Aubouro-te, raço latino,
Souto la capo du soulèu:
Lou rasin brun boui dins la tino,
Lou vin de Diéu gisclara lèu.
Emé toun péu que se desnouso
A l'auro santo dóu Tabor,
Tu siés la raço lumenouso
Que viéu de joio e d'estrambord...*

(Dresse-toi, race latine, sous la chape du soleil: le raisin brun bout dans la cuve, le vin de Dieu jaillira bientôt. Avec ta chevelure qui se dénoue au vent sacré du Thabor, tu es la race lumineuse qui vit de joie et d'enthousiasme.)

Nous voilà aussitôt portés dans le plus haut climat spirituel. Race apostolique, race qui annonce le Verbe, patrie de l'art divin, tels sont les titres de noblesse qu'énumère d'abord le chant de Mistral. La procession des Panathénées est sortie d'un sol pareil:

*Di formo puro de ti femo
Li Panteoun se soun poupla...*

Ce n'est qu'ensuite, après sa vocation divine, après sa splendeur humaine. que le poète évoquera les beautés physiques de son pays: la limpide mer, la mer sereine où blanchissent les vaisseaux, cette mer toujours sonore d'une allégresse innombrable, que Dieu épandit de sa clarté comme la ceinture resplendissante qui doit lier les peuples bruns; l'olivier, l'arbre de paix qui croit sur les coteaux ensoleillés; la vigne généreuse dont s'enorgueillissent les campagnes...
Et, de nouveau, ce grand coup d'ailes:

*Raço latino, en remembranço
De toun destin sèmpre courous
Aubouro-te vers l'esperanço,
Afrairo-te souto la Crous!*

(Race latine, en mémoire de ton destin toujours glorieux, dresse-toi vers l'espérance, fraternise sous la Croix.)

La race latine embrasse le genre humain. Et, à égalité de génie, voilà ce qui élève le poète chrétien au-dessus de l'inspiration antique même la plus belle. Une lumière universelle s'établit jusque dans la couleur du lieu et dans la nuance de l'heure. Mistral ne va pas moins chantant la Provence, la terre à laquelle il est fidèle, et en même temps l'idéal auquel on doit tout sacrifier. Ce symbolisme apparaît dans l'alerte chanson du Renégat: Jean de Gonfaron, pris par des Corsaires, a perdu patience et a écouté la fille du sultan qui lui vantait la félicité de Mahomet:
— Boire l'allégresse avec une amie, pour un amour humain il a perdu la liberté de son âme... Mais voici qu'un soir, comme il attend le signal de la belle, il entend le chant provençal d'un équipage sur un bâtiment prêt à lever l'ancre:

*Béure l'alegresso
Em' uno mestresso
Es de Mahoumet la felicita
Mai sus la mountagno
Manja de castagno
Vau mai que l'amour sènso liberta.*

(Boire l'allégresse avec une amie est de Mahomet la félicité: mais sur la montagne, manger des châtaignes vaut mieux que l'amour sans la liberté.)

Alors, Jean de Gonfaron se repent. Comme l'eau jaillit à un coup de rames, un flot de larmes crève son cœur dur; l'expatrié pense à sa patrie. Il revoit les châtaigniers de Gonfaron, dans les montagnes de la Haute Provence, à l'ombre desquels il promenait un cœur pur et tranquille... Il rejoint l'équipage; il s'enfuit hors du mal, hors du reniement, hors des amours coupables:

*Car nosto Prouvènço es talamen bello,
Que se le rapello
Tau que noun lou crèi,
Nous amoureuxis e nous descounsolo
Levant de cassolo
Li fiho de rèi.*

(Car notre Provence est tellement belle que s'en ressouvient tel qui ne le croit; elle nous emplit d'amour et de larmes, et supplanté même les filles de roi.)

Les vives légendes d'amour ne manquent d'ailleurs pas dans les Iles d'or. Outre La Belle d'Août, cette magnifique ballade que nous avons rencontrée au seuil de l'œuvre mistralienne, il y a l'histoire amusante de la reine Ponsirade qui demande à l'empereur de Rome de conduire jusqu'en Arles la fontaine de Vaucluse, s'il veut avoir sa main, et qui, lorsqu'il a fait construire le plus merveilleux des aqueducs, lui répond:

— Merci, grand empereur, c'est trop de bonté! Mais vous pouvez jeter bas votre pont: un petit porteur d'eau, que j'aime à la folie, m'apporte l'eau au lit. Adieu, cavalier!

Il y a l'histoire tragique de Mourette, la fille du porte-clefs de Monseigneur Grimoard, qui, enfermée par son père en haut d'une tour, eut de son amoureux un seul baiser, parce que le lierre où il avait grimpé se brisa sous lui, au moment même qu'il buvait le cœur de sa bien-aimée... Mistral célèbre aussi les noces de ses amis, et, au sommet, celles d'Aubanel, en de mystérieux quatrains aux rimes redoublées, qui portent jusqu'aux étoiles et pour l'éternité, l'éclosion d'une seule âme, bonheur divin, dans les caresses des corps et des pensées... Mais, pour lui-même, ses chants nostalgiques s'adressent toujours à une princesse lointaine:

*S'es enanado alin, ma douço amigo,
E iéu, desespera
Fau que ploura...*

Il donne une réplique aux plaintes et aux sonnets de Pétrarque, par lui traduits avec amour. Il se situe pleinement dans la tradition des troubadours, des *trovatori* qui, tel Jaufre Rudel, exaltent une Dame élue dans une cité d'outre-mer. Encore, à travers l'espace, la voile du seigneur de Blaye ou celle de Tristan peut-elle se gonfler d'espoir. C'est à travers le temps, au fond de l'inabordable passé, que Mistral dédie son cœur à la reine Jeanne:

— Lisant le Moine, celui des Iles d'or, voilà le songe que fait souvent mon cœur... Et mon âme idolâtre, vers Jeanne ou Cléopâtre, faute d'autre aliment, erre amoureuxment.

Ainsi Mistral fait sa place au Rêve pur. Ce n'est point qu'il dédaigne les réalités du monde présent.

Et, dans le même poème, il loue les jeunes filles que largement nous donne le divin Bienfaiteur et sans qui la joie prendrait fin. Mais il garde toujours le sentiment aigu que

la terre ne peut nous combler. Et c'est ainsi qu'il célébrera la mort d'Antoinette de Beaucaire comme son entrée dans le torrent de la Vie illuminée, illimitée, à la Source primordiale du Beau et du Vrai. C'est ainsi que, dans sa sublime prière à Notre-Dame de Montserrat (que l'on s'étonne de ne pas retrouver dans la deuxième édition des Iles d'or), il ne craindra pas de dire:

— A la cime de ma vie, à la fin de ma jeunesse, ennuyé de cet éclair que le monde peut jeter, au moment où m'accompagnent Provençaux et Catalans, je suis venu dans ta chapelle m'agenouiller sur les dalles, et dans mon pauvre cœur d'homme s'est amassée une crainte, et une averse de larmes me gonflait en même temps.

Car en face de ta gloire et devant ta pureté, je reconnais que ma vie n'est rien que trouble et que mon œuvre, hélas! n'est qu'un peu de fumée.

C'est pourquoi, Reine catalane, qui foules de là-haut nos brouillards, dans l'espace qu'il me reste à parcourir, conduis-moi comme la mère conduit son petit enfant.

Il est beau que l'œuvre de Mistral apparaisse à ses yeux un peu de fumée, comme son œuvre apparaissait à saint Thomas d'Aquin, un feu de paille. Mais, pour nous, dans ses Iles d'or qu'ils peuvent livrer encore au lecteur bien d'autres richesses, comme dans l'espace qu'il nous reste aussi à parcourir avec leur poète, il est juste que nous saluions l'un des plus durables monuments de la Poésie et de la Pensée humaines.

Un grand poète provençal de langue française, Emmanuel Signoret, a pu écrire au seuil de La Souffrance des Eaux:

J'épouse ta souffrance, ô mer inconsolable,
Les larmes de la terre ont composé tes eaux.

Au milieu de cet océan de peines, qu'il ne se dissimule pas, bénissons Mistral de nous faire aborder aux îles de la consolation et de la joie.

*** *** ***

VII

Honneur des hommes, saint langage

En 1878, Mistral a terminé enfin *Lou Tresor dóu Félibrige*.

A vrai dire, ce travail l'a occupé plus de dix ans. C'est le dimanche 21 mai 1854, au castel de Font-Ségugne, jour mémorable entre tous de la fondation du Félibrige, qu'il s'est engagé solennellement à produire ce grand œuvre :

— Nous sommes les sept félibres de la Loi, dit l'un des commensaux de Mistral, Paul Giéra... Mais la Loi, qui la fait ?

— Moi, répond Mistral, et je vous jure que, devrais-je y mettre vingt ans de ma vie, je veux, pour faire voir que notre langue est une langue, rédiger les articles de loi qui la régissent.

Le poète peut achever Mireille, écrire Calendal, donner la première édition des *Iles d'or* : il ne négligera pas l'effort obstiné, continu, de la tâche essentielle qu'il s'est assignée. Aussi bien, un linguiste tel que Michel Bréal pouvait-il écrire, dès l'apparition d'un pareil monument :

— Dans l'avenir, quand on lira d'une part Calendal et Mireille, et de l'autre *Le Trésor du Félibrige* et les annotations historiques et philologiques de Calendal, on se demandera s'il n'y a pas plusieurs Mistral comme il y a eu plusieurs Homère.

C'est bien, en effet, un trésor que Mistral a découvert. Sans doute, il existait avant lui des dictionnaires de la langue romane. Mais aucun ne donne comme le sien le sentiment, j'allais dire la sensation, d'une langue vivante, et la connaissance de sa vie. Non seulement les noms communs, mais les noms propres, de lieux, de familles, tous les mots sont reliés à leurs origines, éclatantes ou obscures, manifestent leurs variations et leurs variantes, à travers l'espace comme à travers le temps. Parentés, voisinages, mariages, les liens les plus humains apparaissent entre ces beaux êtres mystérieux, nés de l'esprit et de la voix, si semblables à l'homme qui les a faits à son image, dans la fondamentale unité du corps et de l'âme. Je ne crois point qu'il existe un pareil hommage aux mots d'aucune autre langue. C'est qu'il fallait, pour l'établir, non seulement un philologue, ou un grammairien, ou un érudit, mais aussi, mais surtout, un poète. Le poète seul connaît bien l'importance du son, sans lequel le sens ne saurait apparaître, sans lequel le langage ne serait pas. Mistral découvre les sources les plus secrètes, les nappes souterraines qui alimentent la fontaine de la Parole. Et, en même temps, il la fait jaillir devant nous. Il replace le mot dans le proverbe ou dans le vers qui lui donnera son sens le plus succulent... Il n'y a pas seulement correspondance des mots à l'homme qui les profère, il y a également correspondance des mots à l'objet qu'ils désignent et dont ils sont ou doivent être les suppléants, les doublets, les analogues. Adam, au Paradis, donne aux animaux les noms qui leur conviennent. Les mots ne sont pas une algèbre conventionnelle, des signes qui pourraient se substituer les uns aux autres ; ils ont leur fonction originale et imprescriptible. Les mots expriment un pays, une terre... Et de cela un Mistral ne nous donne pas moins la sensation, la connaissance. A la lettre L, du *Trésor du Félibrige*, on peut dire ce que Paul Valéry a écrit des oracles de sa Pythie :

Honneur des hommes, Saint Langage,
Discours prophétique et paré,
Belles chaînes en qui s'engage
Le dieu dans la chair égaré,
Illumination, largesse !

Voici parler une Sagesse
Et sonner cette auguste Voix
Qui se connaît quand elle sonne
N'être plus la voix de personne
Tant que des ondes et des bois!

Oui, c'est bien cela qui fait du Trésor du Félibrige un vrai poème, ou mieux, quelque chose qui est au-delà du poème, qui est la source même de tous les poèmes. Que de fois, à la Bibliothèque Nationale, ai-je pris ces deux grands tomes sacrés, enchaîné par les vocables qui se suivent, s'appellent, se répondent! Et je me trouvai transporté par leur magie sur les collines brûlées, par les chemins ensoleillés de mon Languedoc natal, à travers les oliviers et les vignes, face à la mer tandis que toutes proches, et pourtant différentes, d'autres sonorités de même sens m'apportaient l'air fraternel du Béarn et de la Bigorre, de la Provence ou des Cévennes... Vieux mots qui remontent parfois plus loin que l'antique Septimanie, qui vont chercher les effigies dont ils sont frappés dans le vieux fonds celte, dans un trésor encore plus enfoui que le bronze romain et l'or des empereurs, les voici, restitués à l'éclat du soleil, au milieu du blé qui lève. Oui, c'est bien jusqu'à la roche que la charrue du poète a creusé la terre et l'on comprend qu'il ait inscrit, sur son grand œuvre, un sublime sonnet qui se dresse avec la fierté d'une stèle triomphale:

*Sant Jan, vèngue meissoun, abro si fiò de joio,
Amount, sus l'aigo-vers, lou pastre pensatiéu
En l'ounour dóu païs, enausso uno mount-joio
E marco li pasquié moute a passa l'estiéu.
Emai iéu, en laurant e quichant moun anchoio,
Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu,
E, Diéu de moun pres-fa m'aguèn douna la voio,
Dins la rego, à geinouï, vuei rènde gràci à Diéu.
En terro, fin qu'au sistre, a cava moun araire;
E lou brounze rouman e l'or dis emperaire
Treluson au soulèu dintre lou blad que sort...
O pople dóu Miejour, escouto moun arengo:
Se vos acounquista l'empèri de ta lengo:
Pèr t'anesca de nòu, pescò en aquéu tresor.*

Saint Jean, vienne moisson, allume ses feux de joie; là-haut, sur le versant, le pâtre pensif, en l'honneur du pays dresse un montjoie et marque les pâturages où il a passé l'été.

Moi aussi en labourant, et pilant mon anchois, pour le nom de Provence j'ai fait ce que j'ai pu; et, Dieu de mon prix fait m'ayant donné le souffle, dans le sillon, à genoux, aujourd'hui, je rends grâce à Dieu. En terre, jusqu'au roc, a creusé ma charrue.

Et le bronze romain et l'or des empereurs éclatent au soleil entre le blé qui lève.

O peuple du Midi, écoute mon appel. Si tu veux conquérir l'empire de ta langue, pour t'équiper de neuf, puise dans ce trésor.

Il se peut que les progrès de la philologie, de la sémantique, si considérables en notre siècle, accroissent encore ce trésor. Il ne se peut pas qu'il ne demeure dans sa grandiose simplicité. Mistral a dépassé le dessein qu'il s'était fixé à Fontségugne. Il a plus fait que de promulguer une loi; il a propagé une vie.

Dès lors, le grand poète a pris toute sa stature. Je ne décrirai pas les manifestations locales de son activité, bien qu'elles ne laissent pas d'offrir un grand sens humain, telles qu'elles sont inscrites dans *l'Armana Prouvençau* ou dans *Lou Cartabèu de Santo-*

Estello. Ce serait faire l'histoire du Félibrige. C'est un autre sujet. Mais il faut bien voir que toutes les fêtes où Mistral parut, les encouragements qu'il donna au moindre rimeur de langue d'oc, les traditions les plus humbles qu'il maintint, correspondent à sa volonté de rendre aux hommes leur totale dignité réelle. Maurice Barrès, dans l'admirable chapitre de l'Appel au soldat, où Saint-Phlin et Sturel parcourent la vallée de la Moselle, a saisi, dans toute sa profondeur, cette action mistralienne qui fait un tout compact:

— Mistral, dit Saint-Phlin à son ami, a restauré la langue de son pays, et par là, en même temps qu'il retrouvait une expression au contour des rochers, à la physionomie des plantes et des animaux, à la transparence de l'air, à la beauté des nuages et par cette même voie aux mœurs locales, il restituait à son univers natal un sens naturel...

Quand je veux parler avec un homme, disait Mistral, je ne prends pas un paysan instruit, c'est un bête qui ne comprend rien. J'apprends des illettrés: ils savent le nom des oiseaux et des plantes, leurs mœurs, et leur emploi, les traditions; ils ont des mots vivants auxquels ils peuvent rattacher des idées, des impressions de chez eux... Souvent, quand j'étais jeune, on m'affirmait qu'à Paris seulement je pourrais m'épanouir (et quelquefois aussi je m'attristais à me représenter les plaisirs de la grande ville), mais je reconnais maintenant que ma langue et ma Provence ont été mon bonheur, mon talent, parce qu'elles étaient les conditions naturelles de mes sentiments.

Cette conversation de Saint-Phlin, ou de Barrès, avec le poète de Maillane, est un texte capital, pour qui veut comprendre le sens humain du Félibrige. Comme Lamartine, avant la comtesse de Noailles, ou Francis Jammes, Barrès a vu en Mistral un homme d'une grande beauté mais, encore plus, encore mieux, un être complet. Voilà ce qu'il admire, dans la fraîche et accueillante maison, au milieu du paysage brûlé de soleil, entre les cyprès et les platanes.... Je m'abandonnais, écrit-il, au plaisir de le comprendre comme un être complet. Ce ne sont pas des théories qu'il faut demander à Mistral; il fortifie parce qu'il ne perd jamais le contact de la réalité. Il l'aime de s'intéresser à chaque homme, à chaque chose, autour de lui, en plein concret, de faire ses travaux, non avec des éléments inconnus de Chine ou de Sirius, mais avec la moindre pierre de son terroir.

...Ces œuvres d'espèces diverses semblent d'abord modestes, mais leur vérité même les propage et les amplifie, tandis qu'au service d'une conception artificielle, l'homme le mieux doué s'épuise en efforts inutiles. Et pensant à Goethe dans Weimar, je prononçai son nom...

Rapprochement inattendu, mais bien juste, si l'on considère que ces deux grands hommes ont pensé qu'en exaltant leur fonds national, ils enrichissaient du même coup le trésor commun de l'humanité.

L'action ne distraît d'ailleurs pas Mistral de la poésie. Cet être complet a tout harmonisé en lui. La langue qu'il vient d'exalter dans le Trésor du Félibrige, il va la faire sonner encore dans un conte mélodieux qu'il écrit en octosyllabes à rime plate. Il le présente comme un délassement, et c'est un nouveau chef-d'œuvre. Sans doute, il n'égale ni Calendal ni Mireille, encore moins le futur Poème du Rhône. Mais il y a là une évocation saisissante du moyen âge provençal. Et, en même temps, la belle histoire de Nerto est le roman de l'optimisme chrétien.

La sainte Thérèse d'Avila s'est demandé un jour pourquoi les hommes craignaient tellement le diable, quand ils pouvaient dire:

— Dieu et faire trembler leur ennemi. La légende que raconte Mistral peut illustrer ce mot de la grande mystique espagnole comme elle illustre le vieux proverbe de son pays qu'il a mis en épigraphe:

— Le diable porte pierre. Il semble bien, d'abord, que celui-ci ait beau jeu. Le père de Nerte, Pons, seigneur de Château-Renard, joueur effréné autant que brave soldat, un soir qu'il avait perdu un peu plus que tous ses biens, a vu, comme Faust, le diable paraître devant lui. Mais ce n'est pas son âme que le tentateur lui a demandé contre les richesses de ce monde, il a exigé une âme moins facile à acquérir par les moyens ordinaires: l'âme toute innocente de Nerte, treize ans après, quand celle-ci arriverait à

l'âge de l'amour. Et voici que le vieux seigneur, bourrelé de remords, voit approcher la date fatidique, en même temps que sa propre fin. Alors, il avoue tout à sa fille, en une scène atroce. Il la supplie d'aller faire rompre par le pape le pacte infernal et lui confie qu'un chemin souterrain fait communiquer leur château avec le palais d'Avignon. Car le Souverain Pontife est, à cette époque, assiégé dans l'antique cité (où Mistral, d'ailleurs, n'a jamais désespéré de le voir revenir)... Affolée d'angoisse, la jeune fille, guidée dans le souterrain par sa levrette, se précipite vers Avignon... Mais elle commence par rencontrer le neveu du pape, messire Rodrigue de Lune beau jeune homme, galant et libertin à souhait, qui s'éprend d'elle et d'elle se fait aimer.

Au moment où leurs lèvres vont se joindre, ils se trouvent devant un crucifix. Et Nerte se rappelle soudain les leçons qu'elle a lues, sans bien les comprendre, dans le *Breviari d'Amor* du moine Matfre Ermengaud, le grand troubadour religieux de Béziers. Elle dit à Rodrigue la hauteur spirituelle où doit se porter l'amour et combien il doit suivre une loi divine. Ils sont arrivés à l'appartement du pape. Mais elle n'a pas le temps de lui confier son angoisse. Le feu grégeois a incendié Avignon. Elle peut simplement lui apprendre l'existence du souterrain, où il s'engage à sa suite avec toute sa cour, après avoir donné à la ville et au monde, au-dessus des flammes, la bénédiction universelle. Le pape, Benoît XIII, est, en vérité, un anti-pape. Mais, en cette époque troublée, on peut lui accorder, comme à son entourage le bénéfice de la bonne foi. Peut-être même Mistral n'a-t-il jamais cru tout à fait que les papes d'Avignon n'avaient pas de bonnes excuses... D'ailleurs, cela ne change rien à l'histoire de Nerte. Et Pie X a béni ce beau conte et son auteur.

Arrivée à Château-Renard, la belle adolescente s'est précipitée aux pieds du blanc vieillard. Celui-ci lui affirme que la seule voie de salut est qu'elle entre dans un monastère. Le mariage du roi des Provençaux doit avoir lieu le lendemain, en Arles; qu'aussitôt après la cérémonie, elle parte donc s'enfermer dans l'abbaye de Saint-Césaire!

Quelle joie a dû prendre Mistral à décrire le beau cortège pontifical et royal sur la route provençale! C'est une tapisserie magnifique, dorée par le soleil de juin, traversée d'ailes et de feuillages. Rodrigue a rejoint Nerte et ils chevauchent ensemble. Que gentiment elle le sermonne, lui montrant les calandres qui s'élèvent dans le ciel!

La tapisserie se déroule. Voici la bénédiction nuptiale donnée par le pape, tandis que résonnent *li Sèt Gau*, les Sept Joies, les sept cloches bien sonnantes qui, attachées à une roue, sonnent toute la gamme, carillon d'allégresse. Voici, l'après-midi, les grands jeux des Arènes, le combat du lion et des taureaux...

Mais à peine le roi du désert en a-t-il saigné deux, de ses crocs et de ses griffes, le troisième lui déchire le flanc de sa corne. Le fauve, rugissant de douleur, se précipite sur les spectateurs. Et sans Rodrigue, qui fonce sur lui, la dague au poing, et l'étend mort, Nerte et la jeune reine périssaient... Voilà donc un nouveau lien entre les amoureux: la jeune fille de Château-Renard ne doit-elle pas sa vie à celui qui l'a sauvée? Mais non! Nerte doit entrer au couvent:

— Pour toi je prierai, Rodrigue!

Le Pape préside à la vêtue de l'enfant sacrifiée... Mais, à minuit, son neveu, à la tête d'une bande qu'il a soudoyée, envahit l'abbaye, s'empare de la petite moniale et l'emporte avec lui jusqu'aux Alyscamps. Les nonnes restées se ressaisissent et sonnent la cloche de l'Abbaye. Pour défendre sa troupe, Rodrigue laisse Nerte évanouie sur un tombeau... Quand il revient, elle s'est enfuie.

A l'aube, elle se trouve dans la forêt. La petite cloche d'une chapelle la guide vers un ermite: Dieu soit céans! La Vierge Marie te donne paix et allégresse! Tout le calme de la religion, du matin et des arbres se reflète dans le virginal dialogue du vieux solitaire et de la princesse errante. Il lui offre de partager son ermitage et lui confie le secret de son existence: chaque jour, à l'Angelus de Midi, l'Archange Gabriel à qui est dédiée la chapelle, sous le signe de l'Annonciation, descend causer avec lui et lui apporter sa nourriture. L'ermite la fait entrer dans le petit sanctuaire, tandis que lui va monter

jusqu'au haut de la colline, au-devant de son céleste visiteur... L'angoisse de Nerte a fondu. Elle a offert sa vie pour le salut de son père. Mais il semble que Dieu lui réserve de longs jours en tranquille solitude. Soudain, l'ermite ouvre la porte et lui affirme qu'elle doit partir. Le messenger de Dieu a reproché sa présomption au solitaire: le salut de Nerte appartient à Dieu seul.

La voici donc de nouveau, dans la forêt, se dirigeant vers le hameau de la Laurade où l'ermite lui a enseigné qu'elle pourrait trouver refuge, près de Notre-Dame du Château. Mais déjà la nuit tombe. Elle ne se reconnaît plus dans les sentiers, dans la ronde des arbres, dans le dédale des taillis. Elle aperçoit enfin un beau château illuminé, elle y court...

Elle ne sait pas que Rodrigue a fait lui aussi un pacte avec le Diable, quand il ne l'a plus trouvée dans les Alysamps. C'est que Rodrigue, si naturellement noble et généreux, s'est nourri de sciences maudites, lisant tous les livres de magie noire qu'il a trouvés dans les Archives, au Palais des Papes. Le Diable a répondu à son appel et lui a promis Nerte, suscitant pour lui un palais merveilleux, non loin de la Laurade. Sept grandes salles consacrées aux sept péchés capitaux sont violemment éclairées par tous les feux de l'orgueil et de la luxure... On se prend à songer au fameux poème de Verlaine:

Dans un palais, soie et or, dans Ecbatane...

Mais on songe encore plus à la nuit de Valpurgis, évoquée par Goethe... Et voilà le château vers lequel Nerte se précipite.

Dans le soir, à cette heure où l'amant pleure d'amour, Rodrigue voit venir sa bien-aimée, près du marais où s'étale le nénuphar. Et un chant d'ivresse s'exalte sur ses lèvres, tandis qu'il la presse dans ses bras: — C'est maintenant, lui dit-il, que nous sommes dans le Paradis.

Mais, elle, tout étourdie qu'elle soit par une si soudaine rencontre, a encore ce cri:

— Rodrigue, je suis consacrée! N'importe! il l'entraîne dans le palais et lui apprend sa provenance. Le cercle démoniaque s'est rétréci

— *Malur à iéu! Nerto vous amo.*

Oui, voilà bien le malheur prédit qui se précise. Puisque Nerte aime Rodrigue, elle va donc se perdre avec lui, à moins qu'avec elle il ne se sauve. Nerte aime Rodrigue... Elle fera ce qu'il voudra... Mais a-t-il oublié qu'il n'y a pas d'amour dans l'enfer? Qu'il s'élève donc vers les cimes où l'amour dure sans fin, où les cœurs évanouis se vont unir au sein de Dieu: du même élan, elle sera délivrée, car, dans le ciel ou dans l'abîme, elle est de Rodrigue inséparable... A l'appel de la jeune fille, le chevalier n'oppose plus qu'une plainte éperdue: ne sait-elle pas que ce sont ses péchés qui sont représentés dans les sept salles du Palais? Elle le sait; elle sait aussi qu'il ne faut qu'un élan de repentir, un regard vers le ciel...

Minuit. Le Diable apparaît et vient chercher son prix, son coup double: ces deux âmes conjuguées. Rodrigue lui demande au moins de laisser Nerte. Et il répond:

— Non!

Alors, d'un geste brusque, le chevalier lui présente la croix de son épée:

— Au nom du Père, au nom du Fils, et du Saint-Esprit, arrière! Le palais s'écroule. Et, sur son emplacement, on ne voit plus qu'une nonne de pierre, à genoux...

Le drame s'achève dans l'au-delà.

De trois jours, l'ermite n'a plus vu saint Gabriel. Il a vécu dans la pénitence et dans l'angoisse. Mais voici qu'au quatrième Angelus de Midi, l'Archange vient à tire d'aile et lui raconte ce qui s'est accompli:

— Elle a fait son entrée dans le Paradis, avec le chevalier brillant qui, d'une main tenant la croix, s'est racheté dans un pur baptême de repentir et d'héroïsme. Joie dans le Ciel. Grande fête de trois jours pour le retour de l'enfant prodigue et pour les noces

spirituelles de Nerte et de Rodrigue, l'amour mystique qui s'est lié au sein de Dieu tout bellement comme eau et vin... Voilà pourquoi l'ange n'a point paru de trois jours, et aussi pour que l'ermite soit rappelé à l'humilité: en ayant la présomption de garder Nerte, quel triomphe eût-il empêché!...

Le félibre de Maillane, invoquant en témoignage de son récit la chapelle de Saint Gabriel et la nonne de pierre, offre son poème à l'Archange. Le conte de Nerte, en effet, n'est point pour lui un simple jeu, comme il eût été pour un Anatole France. Mistral entend bien qu'il nous présente une légende, mais il veut que nous gardions d'elle tout le sens surnaturel. Il croit au diable. Avant André Gide, il a bien noté que celui-ci préfère que nous le nions, tranquilles et rieurs:

— Croire conduit à la victoire; douter nous endort. La bonhomie du prologue de Nerte ne doit pas nous cacher tout ce qu'il recèle de haute sagesse. N'oublions pas que nous sommes en ces tristes années 80, dont a parlé Claudel, et qui, avec Taine, avec Renan, voyaient le triomphe d'une science prétendant tout expliquer par un matérialisme, un mécanisme absolus. Mistral s'attend à ce qu'on lui objecte cette science. Mais, sans nier les progrès que l'on peut faire dans la connaissance ou l'emploi des choses, Mistral refuse que tout s'y réduise. Il n'oublie pas que le Prince de ce monde, Satan, est le chef des savants et qu'il en sait beaucoup plus que le plus grand Physicien. Tout réduire à la science est encore un des tours où il se cache, où il se fait nier:

— Moi vers plus haute libération, affirme le poète, je hausserai mon espérance... Car la vérité d'ici-bas est que tout n'est que vanité. Qu'est ce monde? Une gageure entre le Christ de la promesse et le démon révolté qui a fait le mal et le péché... S'il est fin, le monstre, il n'est pas le maître, et pour qui veut lutter il est toujours moyen de le chasser... Le soleil dissipe la pluie, et sur le pont soleille et pleut, et court le Diable au précipice... Rayonne, Soleil! Nous sommes avec Dieu! Voilà cet optimisme chrétien qui, aux pires heures, peut relever notre espérance, et qui avant d'inspirer Mistral, anima l'Alighieri. Pour ces altissimes poètes, le monde invisible existe, dans la mesure même où la moindre chose du monde visible n'échappe à leur regard d'aigle. Même dans un simple conte, Mistral vérifie le mot de Boccace dans ses commentaires de la Divine Comédie: — Toute haute poésie est théologie. Le sens littéral de ce poème où nous ne cessons de compatir aux souffrances de Nerte et où nous ne pouvons nous empêcher de nous intéresser à Rodrigue et à leur amour ne nous dissimule pas son sens allégorique, la lutte du bien et du mal, la furieuse mêlée de ce monde où il pleut et soleille ensemble. Et son sens anagogique: le triomphe absolu de l'Amour éternel, qui unit à jamais en lui, Rodrigue et Nerte dans la Joie du Paradis, éclaire son sens moral, qu'il faut toujours lutter et garder confiance, non en soi mais en Dieu.

Nerte paraît en 1884. Sept ans après, en 1890, voici La reine Jeanne qui, de nouveau, exalte la papauté d'Avignon.

Je rêve que ce magnifique drame soit un jour représenté avec tout le faste qu'il comporte. C'est un drame lyrique, sans doute. Et Mistral a lui-même reconnu qu'il n'avait pas eu l'idée de l'écrire pour la scène. Mais il y a une telle splendeur d'évocation que, traduite plastiquement, la beauté des costumes et du décor se joignant à la musique des vers, dans le cadre des Arènes d'Arles, de Nîmes ou de Béziers, ou, mieux encore, sans décor, devant le mur sacré d'Orange, une telle œuvre pourrait être pour la Provence, et même pour tout homme, ce qu'est pour l'Allemagne, et même pour tout homme, la Tétralogie wagnérienne à Bayreuth. Nous ne savons pas donner à notre génie les manifestations extérieures qu'invoquerait le soleil de la Méditerranée.

La Reine Jeanne est un acte d'amour. Dès 1868, Mistral l'avait chantée dans les Iles d'or. Et, une fois de plus, c'est non seulement l'un de ses rêves, mais un rêve de son pays, de sa nation, que réalise le poète. Autour du nom de la reine Jeanne, la Provence, en effet, a cristallisé tout ce qu'il y a de plus beau et de meilleur. Le crime dont on l'accusa, d'avoir assassiné son mari, a été rejeté avec horreur par ce peuple d'amoureux. Et déjà, dans sa chanson de jeunesse, Mistral se faisait son champion

*Quand dis averso,
Di courtisan marrit
La man perverso
Is estrangié soun marrit,
De part diverso
Coutro elo mounte 'n crid
Aut coume uno erso...
Mai iéu, dins mi cansoun,
Emé rimo e resoun
Auriéu la trahisoun
Talamen esclargido
Que la Rèino aléugido
M'aurié douna 'n chivau,
Pèr courre amount avau.*

Comment traduire cette strophe fringante, si fière, si gracieuse? Le troubadour se dresse contre les courtisans criminels qui, non contents d'avoir tué leur prince, laissent accuser la reine: le chant triomphe de la trahison:

— Et la Reine allégée m'eut donné un cheval pour courir à mon gré par monts et par vallées. La Reine Jeanne, c'était Vénus jaillissant de la Méditerranée; c'était Hélène pour la beauté de qui se lèvent les armées... Après vingt-et-un ans, la chanson de Mistral est devenue la fresque dramatique et lyrique dont il nous faut suivre tout au moins les grandes lignes. Je ne la crois pas indigne des plus hautes œuvres du poète. Et je voudrais montrer, sous son très riche sens littéral, son sens allégorique, son sens moral, son sens anagogique, car elle comporte vraiment elle aussi les quatre sens que Dante exigeait de tout grand poème.

Jeanne Ière de Naples est une figure hautement curieuse du XIV^{ème} siècle. Elle naît en 1324. Dès l'âge de neuf ans, son aïeul la fiance au petit prince André de Hongrie qui n'a que sept ans. Ces fiançailles politiques aboutissent à un mariage sans amour, en 1342. Le royal époux a seize ans et sa femme, dix-huit. L'année d'après, elle devient reine de Naples, de Provence, de Jérusalem. Mais l'abîme se creuse entre ces conjoints involontaires. Elle a grandi dans l'atmosphère de civilisation raffinée qui unit le Moyen Age à la Renaissance. Elle aime les poètes, les cours d'amour, les belles réunions dans les jardins d'Italie, où luisent pareillement la lumière du jour et la lumière de l'esprit, où les contes de Boccace alternent avec les sonnets de Pétrarque. L'un et l'autre, d'ailleurs, ont rendu hommage à sa courtoisie et à sa vertu. La licence des propos n'entraînait pas celle des actes. Et Sainte Catherine de Sienne elle-même témoignera d'une grande estime pour la reine qu'elle appelle dans ses lettres: — Venerabile Madre in Gesu Cristo. André de Hongrie, cependant, ne cesse d'entourer Jeanne d'une jalousie doublement féroce, parce qu'en même temps que du mari, elle est celle du prince. Il a été dressé à la chasse et à la guerre, loin de toute société, entre des moines et des soldats. Il est aussi farouche qu'Hippolyte, mais, s'il a les ardeurs du héros de Racine, il est loin d'en avoir la tendresse. Il a horreur de cette cour allègre dont parle le vieux chroniqueur italien César Cantu, où tournois et jeux floraux se succèdent...

Voilà le moment, 1344, où Mistral situe son drame. Jeanne a vingt ans. Un astrologue lui a bien déjà fait cette étrange prédiction: *Maritabitur cum ALIO*. Mais qu'est-ce à dire qu'elle se mariera avec un autre ou avec l'autre? Elle ignore que l'ablatif latin ALIO porte les initiales des quatre maris qui se succéderont dans sa couche: André de Hongrie, Louis de Tarente, Jacques d'Aragon, Othon de Brunswick... Elle a vingt ans, elle est belle, blonde comme une vénitienne, elle est reine. Son seul souhait est de régner par l'amour et par la joie.

Le premier acte a lieu dans un jardin du palais de Naples. Une cour d'amour s'y tient. Le troubadour provençal Aufan de Sisteron célèbre son pays. C'est vraiment une ouverture magnifique où tous les violons et tous les tambourins de la langue d'oc sonnent la gloire de la Provence, et de tout ce qu'elle porte: lumière et fontaines, splendeur et honneur, allégresse et tendresse: — Car la joie et l'amour sont les fils du soleil. Et la poésie.

Déjà le vieux Vauquelin de la Fresnaye le disait au XVIème siècle:

...Et ce qui fit priser Pétrarque le Mignon
Est la grâce des vers qu'il prit en Avignon.

Voilà ce que Mistral exalte. Voilà ce après quoi soupire sa reine Jeanne: — J'aimerais mieux dit-elle, perdre la royauté que le gay-sçavoir. Mais voici André: le Hongrois lui reproche cette fête innocente qui, à ses yeux, est criminelle: une reine doit songer seulement à gouverner. C'est à lui, à l'homme que revient d'ailleurs le pouvoir: et il affirme qu'il saura bien se le faire donner par le Pape d'Avignon, Clément VI, et remplacer par ses Hongrois les ministres provençaux et italiens de sa femme. Il régnera, fût-ce contre les peuples, par la hache et par le billot. Jeanne lui répond qu'elle ne veut que donner la paix et la prospérité à ses peuples pour recevoir leur bénédiction: — Quand vous semez la joie, c'est de la joie qui lève

Quand semenas la joio, es la joio que sort.

Mais André, semeur de tempête, refuse de comprendre. Et avec son terrible précepteur, frère Robert, il décide d'établir tout de suite sa domination. Il objecte bien qu'il craint que Jeanne s'éloigne encore plus de lui, car enfin elle lui a été jusque-là une épouse complaisante. Mais le mauvais moine lui affirme qu'il la possédera davantage, lorsqu'il l'aura durement soumise. Telle est l'opposition de la volonté de puissance et de la volonté d'amour, tel est bien le sens allégorique dernier du drame mistralien, d'où naît cette leçon morale que les vieux Provençaux exprimaient naïvement, disant reine Jeanne.

L'acte II, dans la salle d'honneur du Castel-Nuovo de Naples, voit se précipiter l'action: André a réuni ses barons et leur a distribué les charges de l'Etat. Mais les Provençaux et les Italiens sont bien décidés à résister aux usurpateurs. Louis de Tarente, son cousin, demeure auprès de Jeanne. Et celle-ci exhale sa plainte d'avoir été mariée sans amour. Elle voudrait fuir avec Tarente aux Iles d'or, entendant la cantilène monotone des marins et le bruit cadencé, le bruit des longues rames... Grande soif d'évasion d'un monde contraire. Elle se ressaisit soudain dans le sentiment du devoir qu'elle doit toujours à André. Tarente la quitte sur son ordre: *invita invitum dimisit...* Mais voici que se glisse près d'elle sa nourrice, la Catanaise, qui essaie de l'irriter contre son mari. Pareille à l'Énone de Phèdre, à la Nourrice de l'Hérodiade mallarméenne, la Catanaise, chassée avec horreur par Jeanne, va devenir la fomentatrice du crime et du malheur. Et c'est l'acte III: à l'insu de la reine, dans le château d'Aversa où le prince André a organisé pour le lendemain une grande chasse, elle a perpétré son complot. Les Italiens, les Provençaux et les Hongrois sont censés réconciliés par l'entremise de Clément VI qui partage également le pouvoir entre Jeanne et son mari: un banquet les réunit où s'élève la chanson de Mélusine. Mais le feu couve et l'opposition est trop foncière pour que d'inévitables heurts ne se produisent. La Catanaise a essayé de rallier Louis de Tarente, qui l'a repoussée de toute sa noble loyauté. Avec ses deux filles, un traître hongrois et quelques sbires, elle attend qu'André se soit retiré dans sa chambre et le fait étrangler. Jeanne sort, affolée, de son appartement contigu. Mais il est trop tard. Et les Hongrois feront peser sur elle le plus lourd des soupçons.

A l'acte IV, le père d'André, le roi de Hongrie a lancé son armée contre les principautés de Jeanne. Et elle, ayant fait appel au Pape, va en Avignon plaider sa cause. Tout cet acte se passe en mer et n'est, presque entièrement, qu'un intermède lyrique. Mais il ne

faut pas oublier qu'il s'intègre, en réalité, au vrai sujet de la Reine Jeanne qui, en son sens anagogique, est le définitif triomphe de l'Esprit, de l'Amour, de la Joie, représentés par la mer, le soleil, la terre et la civilisation provençales. Les adieux de Jeanne au peuple de Naples, son entretien avec Galéas de Mantoue qui ne lui demande que l'honneur de pouvoir porter et défendre ses couleurs, la louange de la mer qui s'élève au milieu du chant des rameurs, le salut de Jacques d'Aragon, les prédictions de l'Astrologue, l'Amiral qui nomme et célèbre les gloires maritimes de la Provence, l'arrivée à Marseille dans l'enthousiasme de la liberté, dans l'exaltation de la beauté, font un poème de la plus ample harmonie et nous conduisent en ce Palais d'Avignon où pleine justice va être accordée à la Reine Jeanne par le plus haut magistrat spirituel. L'acte V se déroule dans la grande salle consistoriale. Un pèlerin arrive qui accuse Jeanne et qui n'est autre que le mauvais moine frère Robert. Mais Galéas est là, qui provoque tout chevalier ennemi de la reine: ainsi défait-il deux Hongrois. Avec quel amour, Mistral n'a-t-il pas dû concevoir l'entrée de Jeanne, accompagnée de Pétrarque: la beauté, le Génie... Au-dessus d'eux, il n'y a que la Sainteté, le Christ représenté par son vicaire, le Pape Clément VI. Et le voici. Le grand pénitencier Bertrand de Baux expose la cause. Un tumulte se produit. Jeanne le domine par ses fières et pures paroles. Elle ne cache pas sa souffrance auprès d'André de Hongrie:

— Jamais un élan double, jamais un éclair!. Elle dit quel fut son rêve meurtri:

— Etre aimée et régner par l'amour. Après tant de douleurs supportées, faut-il qu'elle soit encore accusée d'un crime?... Une plainte s'élève, sur tant de malheurs.

Mistral retrouve le chœur antique. Et aussitôt le Pape prononce la sentence qui proclame l'innocence de Jeanne.

On peut regretter que l'action ne finisse pas là-dessus et que le poète ajoute des invectives lancées par frère Robert qui tombe sous l'épée de Galéas. Il n'est pas douteux que ce drame historique s'apparente plus à Shakespeare qu'à Racine. Mais il est d'abord et surtout mistralien. Jeanne est la sœur d'Estérelle. Comme la race latine, elle aspire à vivre de joie et d'enthousiasme. Et l'on pourrait mettre en épigraphe au poème le cri par lequel se termine le sirvente de la comtesse:

Reparèisse, o resplendour!

Foro, foro la tristesso!

Vivo, vivo la baudour!

En écrivant la Reine Jeanne, Mistral a senti renaître en lui le désir de visiter l'Italie. Sa femme et lui avaient toujours fait le projet d'aller se recueillir sur la terre sacrée, sur la terre trois fois nourricière de l'Eglise, de Virgile, de Dante: Rome, Naples et Florence le titre qu'inscrivait Stendhal, quelque soixante dix ans plus tôt, sur l'un de ses livres les plus vivants, Mistral aurait pu le donner lui aussi, et d'une manière encore plus exacte, aux lettres que, de ces trois villes, il va durant le printemps de 1891, adresser à son ami Folco de Baroncelli, directeur de *L'Àidli*, où elles seront tout de suite publiées. Car, enfin, le beau projet ancien se réalise. Le poète et Madame Mistral iront même jusqu'à Venise, d'où celle-ci, à son tour, écrira quelques lettres, pleines de grâce et de vie qui suffiraient à prouver, si on ne le savait tellement de par ailleurs combien elle aura été la digne compagne du Génie.

Quelle heureuse pensée a donc eu la fille du félibre anglais, Bonaparte-Wyse, de demander à Mistral l'autorisation de publier ces lettres et de les faire traduire par Charles Maurras! Parues alors en revue, elles n'ont été réunies en volume qu'en 1930, sous le titre *Escourregudo pèr l'Itàli*, Excursion en Italie, par Frédéric et Marie Mistral, aux Editions du Cadran, dans la luxueuse Bibliothèque de la Comtesse. Il en faut souhaiter une édition courante. Parmi tant de voyages et Italie où brillent les noms du Président de Brosses, de Stendhal, de Barrès, de Maurras ou de Proust, il n'en est pas de plus direct, de plus vivant et qui sonne plus juste.

Dans la lettre qu'il adressait à sa magnifique éditrice, pour l'autoriser à publier ces pages, Mistral pouvait bien les excuser d'être sans appareil critique:

— Ces impressions écrites à la hâte pour un public populaire n'ont pas la prétention d'un travail sérieux et on les trouvera naïves. Oui, le poète ne les a composées, en effet, comme il fit Mireille, que pour les bergers et les gens de la campagne. Mais voilà, précisément, ce qui nous comble. Nous n'avons pas besoin que Mistral retrouve l'histoire de la Renaissance à travers les rues de Rome ou de Florence, ni même qu'il reconstruise par l'imagination la Naples du XIV^{ème} siècle, que pourtant il connaît si bien: nous ne voulons que ses impressions les plus directes et comme ingénues, un chant d'amour qui eût ravi Stendhal. Mais, comme tout se tient en Mistral, s'il ne défend pas son texte, il entreprend de conquérir sa correspondante au journal où il parut, à *L'Aiòli*. Ne demandant rien pour lui, il supplie la princesse Bonaparte: Mme Ralazi de Rute, de trouver un Mécène pour faire vivre la vaillante publication provençale, absolument inoffensive, dit-il, pour l'unité française Certes! Et, en même temps, il opte, entre deux traducteurs possibles, pour Charles Maurras, parce que, précise-t-il provençal d'origine, il saisirait mieux les nuances de ma langue. On peut dire, je crois, sans blasphème, que la traduction de Maurras est, en effet, si bonne, qu'elle est meilleure que ne l'eût été une traduction de Mistral lui-même. Nous l'avons dit, mais il faut le redire: au génie de l'altissime poète de Maillane il faut nécessairement une expression provençale. Maurras, s'exprimant habituellement en français, bien que possédant à fond la langue d'oc, arrive avec une aisance toute naturelle, à reproduire exactement le charme tout ensemble familier et noble des lettres originales.

La première impression soutenue que Mistral reçoit est celle de ne point subir un dépaysement, mais d'entrer de plain-pied dans le pays de Virgile. Ce n'est point l'ivresse de Barrès, reprenant avec enthousiasme l'invocation du poète latin:

— *Salve, magna parens...*

Mais c'est la joie calme de retrouver les choses familières: les oliviers, les pins, les orangers de la Provence. Devant Saint-Pierre de Rome, Mistral admire l'équilibre puissant de l'architecture:

— Il faut avouer pourtant, ajoute-t-il, qu'il y a telle chapelle bronzée de soleil et tout embaumée de thym des Alpilles qui inspirerait peut-être un sentiment plus religieux. Mais l'intérieur de la Basilique lui donne l'impression la plus absolue du divin qu'aucune œuvre d'art lui ait jamais fait ressentir.

Parti de Graveson, le 14 avril 1891, il est à Gênes le 18. A Vintimille, pour échapper aux formalités de la Douane, il a pensé heureusement à son diplôme d'officier de la Couronne d'Italie qui a mis aussitôt les fonctionnaires au garde à vous. Les vignes grimpent toujours aux peupliers, comme au temps du poète de Mantoue. Et il emporte de Pise la mélancolie profonde que donne, par exemple, la lecture de la Divine Comédie. Mais il compare les Marennes à la Crau, à la Camargue. Voici Magliana: n'est-ce point le même vocable que Maillane? Et partout se montre l'asphodèle, la *pouracho* languedocienne...

Décidément, la masse du Palais des Papes d'Avignon lui paraît plus imposante que la façade de Saint Pierre. Mais Rome le charme par ses fontaines et, comme Stendhal, par le splendide belvédère du Janicule. Ils sont reçus, lui et sa femme, par Carducci qui leur lit son dernier poème: Jaufrè Rudel le troubadour. A la parenté des paysages, se joignent la parenté de la langue, la parenté de l'inspiration. Et, à Venise, le charmant poète Canini louera Mme Mistral de se consacrer tout entière au culte passionné de son mari. Que cet éclair nous montre la profonde union d'un couple qui a gardé pudiquement son secret, mais dont nous pouvons être sûrs qu'il a réalisé le vœu de bonheur lancé quinze ans plus tôt par Aubanel, célébrant en ses amis le mariage du Génie et de la Beauté!

Ils arrivent à Naples pour les fêtes de Saint-Janvier. Mistral n'y voit pas de différences avec la Saint-Eloi provençale. Sous un pareil climat, c'est une même ardeur. Un guide sauvage les conduit dans l'ancre de la Sibylle et les oblige à le suivre dans la nuit jusqu'au passage de Virgile. Il leur donne en souvenir la médaille de Caron: et le poète pense l'avoir bien gagnée! Mais quoi! Nous connaissons déjà un ancre tout semblable: et c'est l'ancre de Tavan dans *Mirèio*. Les jeunes filles de Baïes leur sourient, comme feraient les jeunes filles d'Arles.

Une visite à Pompéi montre aux voyageurs combien le besoin du beau artistique a pu être satisfait pour une ville de 25 ou 30.000 habitants. Ces ruines grandioses ou charmantes, loin de faire lever dans l'âme mistralienne une pensée de désolation, l'incitent à construire dans un rêve orphique la cité moderne qui répondrait au même besoin. Et, quand ils quittent Naples, voici la suprême impression: celle d'une terre d'allégresse qui, autant que la Provence, a été longuement enchantée, ensorcelée, enfée dans la joie par la reine Jeanne.

Puis, voici Florence où Mistral ne se lasse pas d'admirer le Persée de Benvenuto Cellini et où il est tout heureux de retrouver encore un trait d'union avec la Provence, en y découvrant la chapelle des Baroncelli.

La voyageur ne boude à aucun plaisir ni du passé ni du présent. Ce n'est pas lui qui se plaindra comme un autre que l'herbe ne pousse plus autour des ruines de Rome:

— Du moment, dit-il, que les Italiens voulaient en faire leur capitale, il fallait pourtant s'y loger. Je ne vois pas le grand dommage qu'il peut y avoir à bâtir des palais neufs et des monuments où pâturaient les vaches. Qui veut en voir, des prés, n'a ensuite qu'à sortir des faubourgs!

Un égal amour de la vie anime les lettres de Venise où Mme Mistral a pris la plume de son mari. Nous sommes aussi loin des plaintes désolées de Barrès que des revendications orageuses de Jean Guéhenno. Un peuple gai, lent et flâneur; une ville où ne passe jamais un cheval et qu'il est aussi agréable de parcourir à pied, traversant ses ponts, que de côtoyer par ses canaux; la splendeur orientale de Saint-Marc reflétée dans les verreries des boutiques; et les pigeons familiers; les soirs, les nuits à Venise, le songe d'une nuit d'été; la blonde beauté des vénitienes qui semblent descendre d'un cadre du Titien; le mouvement de la poissonnerie: tout se retrouve, à sa place exacte, dans cette vue de Venise, jusqu'aux sombres plaisirs d'un cœur mélancolique, celui de la patricienne Maria Licer, poète et musicienne solitaire, qui a entrepris de traduire Nerte, et que le poète et sa femme vont visiter un soir dans sa retraite studieuse...

Mistral et Mme Mistral furent, hélas! arrachés aux charmes de Venise par une petite dépêche qui les attendait à leur hôtel et leur annonçait la mort de Roumanille.

On m'excusera de m'être attardé à ce beau voyage, l'un des rares que Mistral ait accompli hors des pays d'oc. Non seulement il peut faire sentir la co-naturalité qu'il y a entre le génie latin et le génie provençal. Mais il honore le poète qui n'a jamais secoué de ses pieds la poussière de sa patrie, non plus qu'il n'a jamais abandonné le pur, le beau, le saint langage de ses pères.

*** *** ***

VIII

Le fleuve enchanté

Dans une lettre de Valvins, datée du 11 août 1897, Stéphane Mallarmé célèbre le magnifique courant du Poème du Rhône et assure Mistral de son culte pour une telle œuvre:

— ...Toi seul, lui dit-il, t'inspirant d'un des trois ou quatre thèmes absolus, un fleuve qui coule selon un livre vivant, chantant et débordant, si humain, grave et jeune, éternel, pouvais y égaler ton inspiration.

C'est le Rhône bien-aimé dont le 31 décembre 1865, de Tournon, le poète d'Hérodiade, vantait déjà, au même correspondant, l'heureuse influence:

— Qu'un jour il me mène encore à Avignon ajoutait-il et je n'y serai pas longtemps sans aller à Maillane vous remercier de la sympathie inconnue qui nous mêle, ce bon fleuve et moi. En effet, je ne fais plus un poème sans qu'il y coule une rêverie aquatique. Mistral et le Rhône, n'en doutons pas, sont à l'origine de l'attirance que ne devaient pas finir d'exercer sur Mallarmé les grandes eaux fluviales, l'amenant du Rhône à la Seine et de Tournon à Valvins.

J'imagine volontiers qu'il lut ici le Poème du Rhône, dans un de ces après-midi ensoleillés, dignes de son faune, qu'a chantés M. Paul Valéry:

Si tu veux dénouer la forêt qui t'aère
Heureuse, tu te fonds aux feuilles, si tu es
Dans la fluide yole, à jamais littéraire
Traînant quelques soleils ardemment situés...
...Mais toujours près de toi que le silence livre
Aux cris multipliés de tout le brut azur,
L'ombre de quelque page éparse d'aucun livre
Tremble..

Oui, dans le pénultième été de Mallarmé à Valvins, je pense que l'ombre du livre absolu où Mistral a fait couler le Rhône, a tremblé sur l'eau verte et jumelle de la Seine. Comme on ne saurait parler de Mireille sans évoquer l'amitié de Lamartine et de Mistral, il faut nécessairement, au seuil du Poème du Rhône, évoquer l'amitié de Mistral et de Mallarmé. Sans doute celui-ci fut-il moins lié avec celui-là qu'avec Théodore Aubanel: le grand lyrique de La Grenade entr'ouverte aura été, avec Lefébure et Villiers de l'Isle-Adam, le plus cher et le plus bienfaisant des correspondants pour le poète le plus raffiné de la Littérature française. Mais, à Mistral, Mallarmé a témoigné, dès les premiers jours de leur rencontre, une admiration définitive. Dans sa lettre du 31 décembre 1865, il lui déclare:

— Vous ayant connu, et sachant que vous habitez un des diamants de la Voie Lactée, j'inventerais des ailes insensées pour vous y rejoindre; quarante lieues nous séparent et je ne trouve pas le moyen de vous presser là main...

Un an plus tôt, il l'appelait:

— Vous qui êtes l'âme épanouie en poèmes.

Et le même billet se terminait:

— Je vous aime.

Entre Mistral et Mallarmé les rencontres sont presque aussi rares qu'entre Lamartine et Mistral. Mais l'amitié n'est pas moins fidèle et attentive.

Le dimanche 4 septembre 1870, Mallarmé envoie à son ami un message assez poignant et qui nous montre l'illustre Rêveur trop saisi par la réalité brutale:

— Il y a dans l'atmosphère d'aujourd'hui une dose inconnue de malheur et d'insanité. Mais, se reprenant après la proclamation de la République:

— La journée si amèrement commencée ne pouvait finir d'une manière plus grandiose. Seulement, dit-il à Mistral, c'était à vous de monter au balcon de l'Hôtel de Ville d'Avignon, pour y proclamer la République à la Provence... Les choses se passent toujours de travers. Le 1er novembre 1873, séduit même par l'idée félibréenne, il lui demande s'il ne pourrait pas fonder un compagnonnage de tous les poètes...

Le Poème du Rhône semble, cependant, avoir établi la communion la plus profonde entre deux génies si différents. Dès 1895, M. Austin de Croze menait, dans le supplément littéraire du Figaro, une enquête sur le vers libre et les poètes, à l'occasion de l'œuvre annoncée par Mistral comme devant libérer son propre instrument. Le 3 août, il publiait la réponse de Stéphane Mallarmé, authentiquée par cet exquis art poétique, pièce de circonstance et pièce éternelle:

Toute l'âme résumée...

Écoutons la réponse du pur artiste à M. Austin de Croze. Et, à sa suite, comme il les évoque, essayons d'y retrouver la musicale souplesse de la voix chaude, le coloris du geste large, l'harmonie de la pensée sereine.

— Mistral? nous dit M. Mallarmé, Mistral est le plus noble poète, le plus populaire, le plus vrai de notre époque; ce qu'il fera sera sûrement grand et beau, noble et bon. C'est un merveilleux coquillage où se répercute et bruit le bruit des flots, les naturelles harmonies. Cette conque superbe nous redira, en échos de libre Beauté, les murmures, les rumeurs et les clameurs et la vie du Rhône.

En grand poète, en véritable voyant, capable de concevoir non seulement son œuvre propre, mais celle de ses pairs Mallarmé a donc pressenti exactement ce que serait le Poème du Rhône. Sa lettre à Mistral prouve bien qu'il n'a pas été déçu. Bien plus, ce qu'il dit ensuite du vers libre, je suis sûr que le Maître de Maillane aurait pu le prononcer également, en l'appliquant à la poésie provençale.

— Pour moi, ajoute l'auteur de la Prose pour des Esseintes, l'un des poèmes les plus impeccablement soumis aux règles traditionnelles de notre prosodie, pour moi le vers classique que j'appellerais le vers officiel, est la grande nef de cette basilique la Poésie française; le vers libre, lui, édifie les bas-côtés, pleins d'attirances, de mystères, de somptuosités rares. Le vers officiel doit demeurer, car il est né de l'âme populaire, il jaillit du sol d'autrefois, il sait s'épanouir en sublimes efflorescences. Mais le vers libre est une belle conquête, il a surgi en révolte de l'Idée contre la banalité du convenu, seulement, pour être, qu'il ne s'érige pas en église dissidente, en chapelle solitaire et rivale!... Sachons écouter les grandes orgues du vers officiel où des doigts virtuoses firent exulter des cantates de gloire, frémir des caresses d'amour, vibrer des plaintes de vie; puis, n'oublions pas que l'Art est infini...

A vrai dire le Poème du Rhône combine merveilleusement le vers libre et le vers classique. De Mallarmé à M. Charles Maurras, tous les meilleurs juges ont été unanimes à le considérer comme le chef-d'œuvre de l'art mistralien. Usant avec une liberté magistrale de toutes les ressources d'une langue des plus musicales, il nous fait plonger, comme jamais davantage, en plein mystère poétique. Essayons d'approfondir cette union intime, cette unité de l'inspiration et de la technique. Comme Mallarmé, comme Poë, Frédéric Mistral pense qu'un art volontaire et un travail réfléchi doivent être mis au service de tout ce qui est donné.

Cet art rejoint ici, d'ailleurs, à force de science et d'amour, la poésie la plus spontanée, celle de nos Chansons de gestes.

M. Paul Claudel me disait un jour que le vers décasyllabique est le plus naturel à la poésie française. Et voilà le vers que choisit Mistral pour le Poème du Rhône, le vers même de la Chanson de Roland. Francis Jammes, quelque trente ans plus tard, ne devait-il pas l'employer, à son tour, pour ses derniers poèmes, la limpide légende

d'Alouette, les strophes cristallines de Sources? Je renverrai donc bien volontiers le lecteur ignorant du provençal à ces œuvres extrêmes de la littérature française, pour se faire quelque idée du décasyllabe mistralien dans Le Poème du Rhône.

Au surplus, Jammes n'ignorait-il point Mistral:

— Je n'ai jamais vu d'homme, a-t-il écrit, dont la majesté révélât à ce point notre origine céleste. Si l'Antique recherchait, dans la beauté de ses dieux, les vestiges de la grâce physique dont fut doté notre premier père, que dire d'un Frédéric Mistral, en qui cette grâce se doublait de celle de l'âme. A côté de Mallarmé, il ne me déplaît point de rencontrer Jammes, au seuil du Poème du Rhône. Celui-ci est un partenaire de son inspiration si celui-là est le témoin de son art. A l'une de ses sources, Dufaur, le poète d'Orthez, a bien déclaré:

En toi j'ai vu se mirer longuement
L'idylle antique et le couple roman
D'Homère aveugle à Mistral paysan.

La parenté de Jammes et de Mistral va très loin. Un parallèle entre ces deux chantres de la terre qui n'ont jamais voulu quitter leurs horizons natals ne serait point un artifice. Tous deux ont également salué en Lamartine leur maître et leur père. Au moment où j'ouvre la suprême épopée de Mistral, je rejoins ainsi, dans le cœur de Jammes, le chantre de Jocelyn. Ne doutons pas que celui-là eut aimé, autant que les paysans de Mireille, les mariniers du Poème du Rhône:

*O tèms di vièi, d'antico bounoumìo,
Que lis oustau avien ges de sarraio.*

(O temps des vieux d'antique bonhomie, où les maisons n'avaient point de serrure!...)

C'est la même antique bonhomie que Jammes a célébrée dans sa magnifique Lettre à Lamartine: celle-ci fait écho environ quelque trois quarts de siècle plus tard, à la sublime élégie de Mistral:

Lamartine, patron de l'existence pleine,
Rends-nous l'honneur, rends-nous les fileuses de laine...

Mistral et Jammes ont maintenu, à travers la littérature la plus frelatée, l'honneur des campagnes et des montagnes, des foyers, de la poésie éternelle qui se mêle aux eaux des sources et des gaves comme aux eaux du fleuve. Qu'ils aient trouvé un rythme analogue n'est pas fait pour nous surprendre, quand ce rythme s'élève comme nécessaire. Une fois de plus, il n'y a pas là imitation, mais co-naturalité.

Cependant, il y a une essentielle différence. Tandis que Jammes décuple la rime ou l'assonance, voici que du Poème du Rhône, non seulement la rime, mais l'assonance est absente. Chaque décasyllabe finit sur une désinence féminine, je veux dire sur une syllabe atténuée en o, en e ou en i qui ne se compte pas plus que l'e muet français, mais donne au vers une souplesse, une douceur, une musicalité qui touche parfois au rythme neuvain, parfois à l'endécasyllabe. J'ai toujours pensé, a écrit Mallarmé (dans une lettre à M. Camille Mauclair) que l'e muet était un moyen fondamental du vers et même j'en tirais cette conclusion, en faveur du vers régulier, que cette syllabe, à volonté omise ou perçue, autorisait l'apparence du nombre fixe lequel frappé uniformément et réel devient insupportable autrement que dans les grandes occasions. Faut-il citer, une fois de plus, l'exemple classique de la douceur que l'e muet donne à Racine?

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

Écoutons encore ce vers mélodieux de M. Paul Valéry où l'e d'amie doit sonner si délicatement:

Nulle des nymphes, nulle amie ne m'attire.

Quelle immense variété de timbres cela ne doit-il pas donner à une langue où, non pas une voyelle, mais trois se plient à de telles inflexions!

D'autres éléments vont d'ailleurs concourir à donner au Poème du Rhône cette neuve harmonie qui fait de lui un chef-d'œuvre sans pair. Le génie de la langue porte au génie du poète des ressources ignorées de la prosodie française. Et l'accentuation des mots provençaux, les sinuosités du rythme vont imprégner le poème d'une telle qualité musicale qu'elle fait songer, en poésie, au renouveau du drame lyrique frémissant et jaillissant à travers le chant debussyen de Pelléas et Mélisande. Quand nous disons que l'œuvre de Mistral est classique, l'erreur la plus grave serait d'entendre qu'elle est académique. Le poète de Maillane, qui ne veut pas plus que La Fontaine quitter la nature d'un pas, ne répugne à aucune invention rythmique, pourvu qu'elle sonne juste. Cet ami de Mallarmé vit celui-ci rejoint par un Henri de Régnier, par un Gustave Kahn, par un Viélé-Griffin. Je ne sais s'il a lu les recueils du symbolisme; je sais que sa forte personnalité ne pouvait qu'absorber ce qu'il y avait de sain et d'aimable dans l'air de son temps. Il a inventé la forme la plus fluide et la mieux dirigée tout ensemble pour y couler une légende symbolique, voire wagnérienne, mais pleinement autochtone, bien que le charme de la Hollande vienne s'unir au charme du Rhône, comme le prince d'Orange à l'Anglore. Récitatif presque chanté, mélodie presque parlée, ces lignes inégales épousent le mouvement des eaux et le mouvement des âmes.

Les ressources syllabiques du décasyllabe sont presque inépuisables. L'exemple de Mistral prouve magistralement à quel point un grand poète, sûr de sa langue et de son rythme, peut varier des coupes que les Parnassiens réduisaient arbitrairement et monotoneusement à 4-6, 5-5, ou 6-4 (à la rigueur) sans que, dans une même pièce, la césure puisse changer de place, et, bien entendu, sans se permettre aucun enjambement. Dès les premiers vers du Poème du Rhône, on trouve sans doute ces coupes, mais aussi 5-4-1, 2-4-4, 3-4-3, 4-4-2, 7-3, etc., des enjambements harmonieux et significatifs, maniés avec autant de souplesse que de sûreté:

- (6-4) *Van parti de Lioun — à la primo aubo*
- (4-6) *Li veiturin — que regnon sus lou Rose.*
- (7-3) *Es uno raço d'ome — caloussudo,*
- (5-4-1) *Galoio e bravo, — li Coundriéulen. — Sèmpre*
- (2-8) *Planta — sus li radèu e li sapino,*
- (4-6) *L'uscle dóu jour — e lou rebat de l'aigo*
- (3-4-3) *Ié dauron — lou carage — coume un brounze.*

Puis-je prier que l'on soit particulièrement attentif à l'enjambement des 4^{ème} et 5^{ème} vers, à la coupe de celui-ci?

Toujours plantés (j'aime mieux conserver le mot provençal, en priant qu'on le débarrasse du sens vulgaire qu'il a pris en français, lui donnant au contraire son sens le plus fort, son sens végétal, que de le remplacer par le mot debout, insuffisant), sur les radeaux et les sapines. Ce *planta*, isolé par le rejet, d'une solidité à toute épreuve, est admirablement souligné par la fluidité des huit syllabes qui le suivent et doivent se prononcer d'une seule émission de voix, aussi rapides que les bateaux descendant le fleuve: *sus li radèu e li sapino*. Il n'y a pas harmonie imitative, mais, bien mieux, harmonie suggestive, transposition de la réalité des choses à la valeur propre des mots, des sons intelligibles.

On pourrait continuer à scander ainsi chaque vers. Jamais le rythme ne manque, si divers, si souple qu'il se fasse. Et je me hâte de dire que je crois, d'ailleurs, pareille réussite impossible en français, par suite du manque d'accent de la langue de oui. Entrons du moins dans la traduction du poème, en sachant quelles merveilles elle ne peut transporter, si elle nous communique la merveilleuse histoire.

Ce départ des mariniers, vrais seigneurs du Rhône, aux premières lueurs de l'aube, se détachant des quais de Lyon, avec tout un train de péniches, non seulement fait une admirable fresque, mais est le prologue nécessaire d'un poème dont le Rhône, soit en lui-même, soit sous les espèces du Drac, dieu du fleuve, soit enfin dans l'incarnation naïve que fait de celui-ci la petite amoureuse du Prince d'Orange, est véritablement le héros principal, on est près de dire le seul héros. Pour un Mistral, en effet, le Rhône, provençal commence à Lyon; ce n'est pas qu'il n'eût été enchanté du Rhône, suisse, d'un Ramuz. Mais pour les hommes qui viennent du côté de la mer, autant que pour les mariniers de Condrieu, Lyon est la grande ville frontière au delà de laquelle mugissent des eaux inconnues qu'il serait périlleux de remonter, comme, pour un Ancien, au delà des colonnes d'Hercule, s'étendait l'océan mystérieux.

L'uscle dóu jour e lou rebat de l'aigo...

Ce grand vers classique, ce vers de solennité, le seul au milieu de la diffuse mélodie de ses voisins, donne bien l'atmosphère où va se dérouler tout le poème. Et Mistral l'a traduit lui-même, aussi bien que possible, par un alexandrin français:

Le hâle du soleil et le reflet de l'eau...

Ce n'est pas seulement le visage des Condrillots qu'ils dorent comme un bronze, mais tous les paysages, villes ou campagnes, de la Provence rhodanienne. Et, tout au long du poème, nous n'échapperons pas davantage à leur influx. Le Rhône, c'est aussi le rouan, le taureau en pleine force immolé au dieu Mithra seul invincible, c'est-à-dire au soleil lui-même. Le fleuve et l'astre sont intimement unis, et cela donne au Poème du Rhône une grandeur cosmique, étroitement liée aux fastes particuliers de la Provence.

L'attente, l'annonce du soleil n'ouvrent donc pas arbitrairement le chant premier. Elles préparent déjà l'évocation de l'autel de Mithra par l'héroïne, qui est elle-même, d'ailleurs, la fleur de cygne, la fleur de Rhône, *Flour de ciéuno, flour de Rose* et l'invocation au soleil du prince d'Orange qui s'élèveront au dernier chant.

Ainsi Mistral renouvelle les grands mythes du Paganisme. A Dieu ne plaise qu'il y sacrifie! Un grand courant chrétien ne circule pas moins dans le Poème du Rhône que dans ses autres œuvres. Quand, il a peint les mariniers, les Condrillots, aussi robustes que des chênes, vaillants à l'ouvrage, braves à table, prompts à jurer, plus rapides à servir; quand il a narré les antiques vertus de leurs foyers et la simplicité rustique de leurs fêtes; quand il a dressé sur le fleuve les sept bonnes barques du Patron Apian, le poète nous montre enfin celui-ci, tourné vers la chapelle, vers la croix des mariniers, peinte en rouge, avec la lance et l'éponge, l'hostie et le calice, tous les instruments de la Passion, entre la bonne Mère et Saint-Jean, dans les lueurs de l'aube:

—... Patron Apian, avec un grand signe de croix, à haute voix, que tous entendent le chapeau à la main, entame alors la prière du matin: O notre père qui es au ciel, que ton nom se sanctifie! dit-il. Les hommes se sont tus, agenouillés ou inclinant la tête. C'est la grandeur de Mistral d'incorporer ainsi, à la courbe de ses vers et à la vie des mariniers, sans y changer un seul mot, la divine prière de l'Evangile. Il a senti que l'art, lui aussi ne pouvait qu'être à genoux devant la nudité sublime de l'Oraison Dominicale, sans y rien retrancher, sans y rien ajouter.

Ha! mes enfants sur l'eau grouillante, nous, que sommes-nous? Vous le voyez, nous sommes le jouet du brouillard, des rocs qu'on a dessous, et des grèves où l'on va quelquefois échouer... Eh! qui donc peut savoir les hasards imprévus? Qui veut apprendre à prier, qu'il navigue! C'est sur la prière que le Caburle et le train de barques

du Patron Apian prennent leur départ et que s'achève le chant I du Poème. Le Rhône où-les hommes ont trempé le doigt pour se signer n'est-il pas également ce grand bénitier que, chaque année, en belle procession, c'est la coutume, on va bénir sous le Pont Saint-Esprit? C'est plus qu'un fleuve enchanté, c'est un fleuve sacré. Que de beautés dont nous ne nous arrachons qu'à regret! On voudrait s'arrêter à maints détails comme à ce fragment où, grâce au rythme de Mistral, les mouvements de la farandole, du Rhône et des vers se suivent et se mirent:

*Ero lou règno, aqui, di farandoulo,
La naciounalo danso roudanenco
E dóu reiaume ancian di Boussounido
Que, de Coundriéu à-n-Arle, i jour de voto,
Di viravóut dóu Rose imitarello
Ersejo e fai la serp au long di dougo.*

Mistral a touché, a connu le temps des mariniers qu'il nous peint:

— O temps des vieux, temps gai, temps de simplicité, où sur le Rhône tourbillonnait la vie, où nous venions, enfant, voir sur l'eau longue, voir passer fiers, les mains au gouvernail, les Condriots! Le Rhône, grâce à eux, fut une ruche énorme, pleine de bruit et d'œuvre. Tout cela aujourd'hui est mort, muet et vaste, et de ce mouvement, hélas! tout ce qui reste, c'est la trace rongée, c'est le sillon que le câble a creusé contre les pierres. Oui, un frottis, c'est tout ce qui subsiste d'une navigation qui eut pour cri: Empire! Mais des chars de triomphe le passage ne laisse point visibles sur les voies romaines plus de vestiges ni plus d'excavation.

La navigation qui eut pour cri:

— Empire! ou Royaume! selon qu'elle désignait la rive gauche ou la rive droite du fleuve, subsiste, à jamais vivante, au courant magnifique du poème mistralien.

Nous voyons le Caburle, la barque majeure, avec sa cabine en poupe, l'éperon de son étrave en proue taillante, qui ouvre le Rhône aux péniches de sa suite: la penelle ou barque civadière, portant la pâture des chevaux; le bateau de carate, bâti comme les autres en varangues de rouvre; une sisselande toute plate; deux savoyardes pour transporter les houilles et une sapine pour charger les châtaignes, sans compter, amarrés sur les flancs de la flottille, deux coursiers ou chaloupes, destinés aux quatre-vingts beaux chevaux haleurs qui, pour remonter le convoi, faisaient sous leurs sabots trembler le bord du fleuve.

Nous aussi, nous sommes embarqués. Auprès de Patron Apian et de ses compagnons, nous allons voir le paysage et l'histoire se dérouler ensemble, chaque terre offrant ses produits, chaque peuple ses travaux, et la peinture de la batellerie se mêler à l'une des plus belles légendes d'amour et de mort qu'ait inventées le génie humain.

Dès le début du chant second, à Vernaison, le prince d'Orange, Guilhem, le fils aîné, dit-on, du roi de Hollande, saute sur la grand barque. Il lui a pris désir de voyager au pays de ses aïeux. Mais un grand poète élève jusqu'au mythe une aventure particulière: ce fils des eaux nordiques est venu chercher la fleur des eaux ensoleillées. Comme Jaufré Rudel s'embarquait à Blaye pour voguer vers la princesse de Tripoli, le prince d'Orange espère trouver l'Anadyomène qui ne cesse de naître des flots. Poursuite éternelle de la femme, de l'amour, du bonheur, du rêve, de l'idéal...

De son royaume ombreux, paludéen où le Rhin se noie dans les brumes, lui, quelque jour, s'il revient en santé, ceindra la couronne d'iris. Mais il s'en faut, pour l'heure, qu'il lui tarde de prendre en charge le gouvernail des hommes... Il s'est mis en tête une folie d'amour... Trouver en voyage l'éclosion de la Naiade antique et la fleur d'eau épanouie sur l'onde, la Nymphé belle et pure et claire et vague que l'esprit conçoit et désire, que le pinceau retrace, que le poète dans ses visions éternellement évoque, la Nymphé séductrice, voluptueuse, qui, autour du nageur, au cours de l'eau, laisse flotter sa chevelure et se confond et fond avec la vague. Et de canal en canal, par la Saône, il

descendit de son pays de Flandre, comme descendent du nord brumeux les cygnes aux clairs du Vaccarès, quand vient l'automne.

Or, voici que les mariniers lui apprennent que la fleur qu'il porte comme insigne, la fleur de cygne le Zwanenblœm de Hollande, fleur de mystère, de beauté, de grâce, de rêve, cachée dans les eaux, est aussi la fleur de Rhône, *la fleur de Rose* provençale, le jonc fleuri que l'Anglore aime à cueillir. L'Anglore?

Une adolescente qui cherche les paillettes d'or dans les sables de l'Ardèche, pour les vendre à la foire de Beaucaire, la fille d'un pauvre pilote, et les mariniers semblent tous ensorcelés par elle. Ils la voient, ils la contemplent à tous leurs voyages, depuis que, fillette, elle se traînait nue, au soleil, au bord du fleuve, comme un petit lézard gris: et c'est pour cela qu'ils l'ont appelée l'Anglore, du nom provençal de l'agile et souple saurien qui aime la chaleur et la lumière. Elle n'apparaîtra qu'au milieu du poème, et les chants V et VII l'évoqueront longuement, dans ses souvenirs, dans ses rêves, avant qu'au chant VII elle rencontre le prince d'Orange et que leur destinée se précipite...

Le train de bateaux du patron Apian descend lentement le Rhône. Et tout en devisant avec les mariniers, tout en les aidant même dans leurs travaux, Guilhem rêve au fil des souvenirs qui se lèvent des rives longées, les uns, d'hier, évoqués par le maître de la navigation, les autres venus du plus profond passé, des lointaines heures médiévales où se forme la maison d'Orange: ceux-là, le jeune prince en porte l'histoire dans le sang. Il se rappelle le grand Boson, comte de Vienne, qui, au cri de Vive Provence! fut proclamé roi d'Arles:

— Salut, empire du soleil que borde comme un ourlet d'argent le Rhône éblouissant! empire d'allègement et d'allégresse, empire merveilleux de la Provence qui avec ton nom seul portes joie au monde!

Mais, lui, Guilhem, il ne souhaite plus la gloire des conquérants, tandis que bergers et bergères poursuivent parmi le thym, leurs tendresses toujours renaissantes: que sont devenus les anciens maîtres du Rhône, les Charlemagne et les Bonaparte, les Annibal et les César? Les pâtres franchissent les Alpes, chaque année, dans l'amour et dans la liberté, quand ces capitaines ont pris tant de peine et se sont attiré tant de haine pour les passer une seule fois et en être oubliés!... Guilhem songe avec plus de douceur aux héroïnes des anciennes cours d'amour. C'est une chose très belle que les mêmes souvenirs, aussi bien que les mêmes thèmes, ne cessent de revenir dans l'œuvre épique ou lyrique de Mistral, sous des formes toujours nouvelles, sans que le lecteur jamais se lasse: une pareille puissance de variété dans l'unité, voilà sans aucun doute la signature du génie. Comme dans Calendal, comme dans les Iles d'or, comme, demain, dans les Olivades, se lèvent ici Béatrix de Romans, aux doux accents, et la comtesse de Die, qui chanta si tendres lais d'amour, en langue provençale, avec l'ancêtre de Guilhem, Rambaud d'Orange. A elles se joint, au passage de Saint-Vallier, la comtesse d'Etoile au clair visage, Diane de Poitiers. Mais si Diane est morte, ce qu'elle représentait n'a point péri. Qu'importe que la bien-aimée soit grande duchesse de Valentinois ou orpailleuse d'Ardèche!

... Diane est morte, en arrière elle fait dans le mouvant tableau de ce qui passe autour des nefs allant comme des alcyons; et aujourd'hui, c'est l'Anglore, la petite dont les pieds nus foulent l'arène molle, la petite Anglore toute neuve, c'est, elle, la vie, l'apparition qui nous attend, l'enchantement de ceux-là qui s'en vont au fil de l'onde.

Ainsi se forme et se précise la naissance de l'Anglore dans le cœur du prince d'Orange. Et, quand, après le banquet, offert à son équipage par le Patron Apian, nommé cette année-là roi de la marine, Guilhem lève son verre:

— Brinde à l'Anglore! s'écrie-t-il sans savoir davantage, avec ce moût des vignes escarpées, mon premier brinde est pour la fleur du Rhône! Et mon second pour le Rhône lui-même qui reflète en ses eaux la fleur mystérieuse! Et mon troisième est pour le soleil clair qui nous convie à vivre dans la joie.

Le soleil, le fleuve, la femme, voilà bien les trois grands thèmes qui ne cessent de courir et de se répondre, à travers les fluides laisses du poème mistralien.

Vive l'Anglore!, tel est encore le cri du prince d'Orange, tandis qu'à la fin de la première journée le Caburle va faire escale vers Valence, au chant joyeux des mariniers:

*Li fiho de Valènço
Sabon pas fai l'amour,
Li de Prouvènço
Lou fan la niue, lou jour.*

La deuxième journée de la descente du Rhône, qui commence au chant IV, embarque précisément à Valence de nouvelles héroïnes qui vont précéder encore la petite orpailleuse d'Ardèche, mais n'effaceront pas son rêve et son enchantement par leur présence chantante et enchantante: ce sont trois Vénitiennes qui vont égrenant leurs airs et leurs rires au son du tambour de basque, du violon et de la mandore. La descente du Rhône continue et le patron Apian raconte comment il a vu passer, le long du fleuve, le Pape et l'Empereur, tour à tour prisonniers. Il y a là une des évocations les plus puissantes et les plus vraies qui aient jamais été faites de Napoléon... Mais la vie aussi continue et les Vénitiennes chantent la chanson du prince de Hollande, une de ces merveilles où l'art mistralien rejoint le folklore avec une aisance et un naturel qui eussent charmé Gérard de Nerval lui-même. Les paysages et les légendes défilent au fil de l'eau... Et, tout à coup, au Malatra, confluent de l'Ardèche, la voilà!

L'Anglore n'est plus le petit lézard qui se traînait sur le sable. Mais la belle jeune fille en fleur a gardé la grâce fluide qui lui mérite son surnom. Dorée par le soleil, vive et changeante, elle glisse du réel au rêve et du rêve au réel, plus insaisissable que l'eau du fleuve ou que le rayon du soleil. Le R. P. Poucel l'a jugée complètement folle. Sans aucun doute, si l'on veut tirer du récit mistralien une leçon morale, la catastrophe dans laquelle elle se précipite avec le prince d'Orange condamne la passion qui prétend trouver sur la terre un absolu de songe:

*L'Amour es un diéu vierge,
Ne viéu que de pantai...*

Mais peut-être convient-il simplement de se laisser aller au fil de la belle légende mystérieuse.

L'enfance de l'Anglore a été bercée par le conte du Drac. Le Drac est le génie du Rhône. Il attire à lui les fillettes imprudentes qui, aux rayons du soleil ou à la clarté de la lune, se laissent aller à contempler sous les eaux glauques sa blancheur de cygne. Fascinée par ses yeux pers et par sa voix musicale, une jeune lavandière, dit-on, fut emportée par lui au fond du gouffre durant sept années... Pénétrée de ces récits, l'Anglore, une nuit d'été, descend vers le fleuve. C'est une chaude nuit d'été, une nuit lourde où les parfums et les effluves semblent se condenser dans l'atmosphère électrique pour ne faire de toutes les choses qu'un seul corps voluptueux.

L'Anglore est sortie de son étroite hutte, vêtue seulement de sa chemisette:

— La lune dans son plein la regardait, svelte et gracieuse, descendre vers la rive, et les pieds nus, dans le profond silence de la nature immense et endormie... A terre la petite laisse d'un coup tomber sa chemisette et, dans le Rhône, ardente et tressaillie, lentement elle entre, penchée, croisant les mains sur le frémissement de ses deux seins de vierge. Au premier frisson, hésitante, elle s'arrêta un moment, avec un long soupir, et tourna les yeux, assez émue, à l'entour d'elle, dans les profondeurs obscures, où elle croyait toujours qu'entre les arbres quelqu'un l'épiait, dévêtue. Puis, hardiment, dans le courant de l'eau moelleuse elle descendait encore un peu, lustrée par les rayons de la lune qui baisaient sa nuque fine, sa jeune chair ambrée, ses bras potelés, ses reins bien râblés et les jeunes pousses de ses petits seins harmonieux et fermes, blottis comme deux tourterelles dans l'éparpillement de ses cheveux. Le moindre bruit... lui tournait le cœur

comme une jonchée. On la voit, la jeune fille nue, ainsi enveloppée lentement par le fleuve qui, la pénétrant, va bientôt lui révéler la plus profonde caresse.... Elle ne pensa plus qu'au bonheur de son être, mélangé, confondu avec le grand Rhône.

Une moiteur, une fraîcheur tiède l'enveloppait d'un charme humoral. A fleur de peau, à fleur de chair, les jeux de l'eau la couvrent de baisers et de caresses, lui murmurent de suaves paroles qui lui donnent des spasmes de plaisir. Et c'est alors qu'au fond du fleuve, elle voit un beau jeune homme qui lui sourit, étendu sur la mousse d'un lit couleur d'émeraude:

— Roulé comme un dieu, blanc comme ivoire, il ondulait avec l'onde et sa main effilée tenait une fleur de jonc qu'il présentait à l'adolescente nue. Elle écoute les mots d'amour et de mystère, elle plonge les yeux dans les yeux qui la fascinent, haletante de désir...

De l'amour qui éclot, ô béatitude! O paradis de l'âme confiante! A un moment où le branle du fleuve la soulevait et palpait toute, à la renverse, avec ses cheveux flottants, les yeux clos par crainte de se voir les deux tétins qui sur l'eau pointaient, elle s'en va sentir, prompt comme un éclair, autour des hanches, une approche, un délice, qui, frais et caressant, a fusé contre elle. Quand elle se dresse, elle voit fuir une ombre blanche qui disparaît vite, mais elle trouve à son giron une ombelle rose de jonc fleuri...

Un pareil poème de volupté ne pouvait jaillir, comme l'Anadyomène, qu'à la lumière de la Méditerranée. L'Anglore ne vivra plus que de son rêve et souvent reviendra au fleuve pour y rencontrer, durant les nuits chaudes, le Drac voluptueux. Mais quand elle se signe avant d'entrer dans l'eau, plus de beau génie!... C'est le rêve de l'Anglore qui va se cristalliser sur le prince d'Orange. Cas de Bovarysme à sa suprême puissance? Harmonie préétablie de deux êtres qui aiment également le Rhône? Mistral laisse flotter un mystère que nous ne serons pas assez ennemis de notre plaisir pour vouloir dissiper. En vain les Vénitiennes entraînent-elles Guilhem dans Avignon, dont l'apparition inspire à Mistral un cantique de ferveur. Durant toute la foire de Beaucaire, il ne quittera plus la petite rêveuse qui aime en lui le Rhône. Et quand les barques du patron Apian, au retour, iront se briser contre les arches du Pont Saint-Esprit, ensemble, étroitement enlacés, ils disparaîtront dans les eaux du fleuve.

Ainsi s'accomplit l'oracle de la fontaine de Tourne, où sur le roc est représenté le taureau, le Rouan qu'égorge un dur jeune homme, tandis que se glisse entre ses pieds un grand serpent. Le Rouan, c'est l'antique batellerie du Rhône que précipite à la catastrophe un bateau à vapeur, le progrès d'une civilisation sans âme, à l'heure que disparaît le génie du fleuve, ce grand serpent qui est le Drac. Les noces impies de l'Anglore et du Prince d'Orange n'auront pas lieu sur l'autel de Mithra, comme il se l'était promis. Et toute la troupe de Maître Apian remonte à pied vers Condrieu...

Ainsi s'achève ce poème, unique, je crois, dans toutes les littératures; poème érotique, ésotérique, fluvial, solaire; poème où revit tout un peuple, avec ses souvenirs et ses traditions, et dont les jeunes héros baignent dans la plus antique légende, poème musical, imagé, vivant, qui nous fascine, encore et toujours, comme le Drac fait l'Anglore.

*** *** ***

IX

Fruits de la sagesse

Un double septénaire va s'écouler avant que Mistral nous donne un nouveau recueil de poésie. Est-ce que la vie active, la vie sociale du Félibrige aurait nui en lui à la vie contemplative, à la vie personnelle du poète? Bien au contraire. L'harmonie, en quelque sorte préétablie entre le rêve de Mistral et la réalité où il s'incarne, exalte celui-ci jusqu'au ciel au moment même qu'il triomphe sur la terre.

Ce grand homme qui s'occupe et se préoccupe des moindres feuilles locales écrites en langue d'oc, qui répond au moindre jeune homme qui veut défendre ou illustrer le provençal, le languedocien, le gascon, le catalan, le limousin, trouve en toutes les grandes fêtes du mouvement qu'il a suscité de nouvelles inspirations et de nouveaux chants. Mais, en même temps, il s'élève à une conception éternelle de la poésie qui embrasse et rapproche tous les temps et tous les espaces, ou plutôt les domine, intemporelle et immuable.

Avant le suprême recueil où nous allons entrer, il a voulu d'ailleurs faire jaillir dans sa langue la source la plus antique et la plus sacrée de toute poésie, en traduisant le livre de la Genèse: et c'est bien, en effet, une traduction au sens le plus fort du terme (*transducere*): monumental aqueduc par lequel il transporte, il conduit le flot chantant du verbe inspiré, avec toute sa fraîcheur et ses vertus originales, à travers les mots provençaux.

— La grande ressemblance, a-t-il écrit, de la vie biblique et de sa langue pastorale avec celle des pâtres et gardians de Provence, il y a longtemps qu'elle nous avait donné idée et goût de traduire en provençal le livre de la Genèse. Le parler simple de la Sainte Ecriture, reproduit dans le langage de nos paysans, montre, mieux que rien autre, la parenté directe du latin populaire avec le parler familier de la Provincia Romana, encore vivace à travers les champs.

Et, en effet, le provençal de Mistral suit le latin de Saint Jérôme avec une transparence et une fluidité devant laquelle toute traduction française ne pourra jamais que pâlir. Mais, bien plus, bien mieux, il faut même avouer que le provençal nous fait toucher le réel, le concret des scènes bibliques, encore plus que le texte de la Vulgate. On y est. On entend parler Adam comme un jardinier de la campagne aixoise. Mistral, d'ailleurs, souligne, dans la préface, la pénétration du provençal par les tours hébraïques. Il rappelle les chants et récits provençaux qui, durant tout le Moyen Age et au-delà, se disaient sous le nom d'Obro, dans les juiveries de Provence et de Languedoc, pour enseigner et célébrer, entre Juifs, les origines d'Israël, et qui se répandaient, dûment corrigés ou mis au point, jusque dans les familles chrétiennes. La traduction de la Genèse a été une œuvre de long amour attentif. Durant cinquante ans, Mistral en a publié un chant dans l'Almanach Provençal. Et c'est ainsi que, commencée en 1860, l'œuvre complète a vu le jour en 1910. Cela s'est fait tout seul, disait le poète. Il n'y fallait que l'intelligence de la vie, le génie de l'ordre et la foi dans l'an qui vient, ajoute excellemment M. Charles Maurras, en rapportant ce trait d'une longue patience, géniale ou paysanne, géniale et paysanne tout ensemble.

Quand, en 1910, Mistral publie La Genèse, le voilà octogénaire. Mais le calme vieillard ne considère pas sa tâche comme terminée. Deux ans après, il nous donne les Olivades, ce recueil suprême où il a condensé toute la sagesse et toute la poésie de son œuvre et de son existence.

Le temps qui se refroidit et la mer qui écume, tout me dit que l'hiver est arrivé pour moi et qu'il faut, vite, vite, recueillir mes olives et en offrir l'huile vierge à l'autel du bon Dieu.

Ainsi chante le quatrain liminaire. La récolte et la mouture des olives sont bien, en effet, les derniers travaux agricoles de l'année. L'huile, lumière des lampes, vigueur des athlètes, jaillit comme le don suprême des jours et comme une promesse d'immortalité.

Le suprême livre de Mistral est bien tout cela. Maurice Barrès a déclaré ne rien tant aimer que les grandes œuvres mystérieuses des génies à leur apogée: la Pentecôte de Grèco, la Vie de Rancé de Chateautriand, les derniers poèmes de Hugo. Les Olivades appartiennent au même domaine, sur les confins de l'invisible. Le patriarche de Maillane s'est-il souvenu d'un jeune poète du XVI^{ème} siècle qui donna, lui, à son premier recueil, le doux nom de l'Olive? Parce qu'il était platonicien, Joachim du Bellay avait trouvé, dès son entrée dans la vie, le secret qui unit la terre aux étoiles:

Si notre vie est moins qu'une journée
En l'éternel, si l'an qui fait le tour
Chasse nos jours sans espoir de retour.
Si périssable est toute chose née,

Que songes-tu, mon âme emprisonnée?
Pourquoi te plaît l'obscur de notre jour,
Si pour voler en un plus clair séjour
Tu as au dos l'aile bien empennée?

Là est le bien que tout esprit désire,
Là le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore.

Là, ô mon âme, au plus haut ciel guidée,
Tu y pourras reconnaître l'Idée
De la beauté qu'en ce monde j'adore.

Le premier poème des Olivades ne proclame pas autre chose. Comme son Olive à Joachim du Bellay, comme sa Délie à Maurice Scève, comme sa Myrtho ou sa Dafné à Gérard de Nerval, sa Provence aura été à Mistral un parangon d'éternité. Lou Parangoun, tel est le titre même de ce chef-d'œuvre où le divin Maillanais a peut-être mis le plus de poésie pure. Le poète imagine que, au belvédère d'un château provençal, il a sauvé sa foi de l'orage qui monte. Ce n'est qu'un rêve, mais un rêve embrumé d'or, un miel que jamais il n'achève, une beauté qu'amoureusement il a dérobée à l'abîme. De ce château qui domine la mer, le poète voit flotter morts, agonies, ambitions, illusions, négations, le pourrissoir de ce monde...

*Mai dins l'azur tant clar que m'encapello,
Aut que-noun-sai, à mis iue resplendis
Lou parangoun de ma Prouvènço bello
Emé soun piés qu'au soulèu reboumbello
E dins sa man la coupo de Giptis.*

(Mais dans l'azur si clair qui m'enveloppe comme une chapelle, à une altitude incalculable, devant mes yeux resplendit, le parangon de ma Provence belle avec sa poitrine qui palpète au soleil, et dans sa main la coupe de Giptis.)

Alors, aux visions funèbres succèdent les splendides souvenirs, dames et gloires d'autrefois, couronnées de myrte et d'olivier, royaume de poésie, cour d'amour,

*E Melisando à Tripouli d'Asiò
De si troubaire escouto la rumour.*

(Et Mélisande à Tripoli d'Asie, de ses chanteurs écoute la rumeur.)

Tout cela est-il passé à jamais? Non! Sainte Estelle, au sommet de l'Empyrée, a fait miracle un beau matin de Mai. La vaste Crau voit éclore Mireille. Et, dans le ciel, ô Provence, en idée, tu as refléuri, plus en fleur que jamais.

Oui, pour moi, sur la mer de l'Histoire, tu auras été, Provence, un pur symbole, un miroir de gloire et de victoire, qui, dans l'ombre des siècles passagers, nous laisse voir un éclair du Beau.

Cet éclair du Beau, voilà donc ce qui vaut la peine de vivre, malgré tous les maux, malgré toutes les laideurs, voilà ce qui subsiste, voilà l'humaine fleur de l'éternelle Idée.

Cet éclair du Beau, c'est encore *la Trevanço*, la Hantise, l'Ombre en qui revivent toutes les princesses du temps jadis, toutes les choses belles autrefois aimées, et qui mérite cette réponse du poète:

*E la vido vidanto
De-bado est abrandanto:
A respèt dóu fablèu
N'es qu'un rèire soulèu.*

(Et notre vie réelle, si ardente qu'elle se fasse parfois, n'est à l'égard du mythe qu'un reflet du soleil.)

Cet éclair du Beau, c'est aussi la Magali du Coucher de Lunes:

*Mai, ô Magali,
Es tu, Magali,
Gaio Magali
Que nous fai sèmpre trefouli.*

(Mai, ô Magali, c'est toi Magali, allègre Magali qui nous fait toujours tressaillir.)

C'est l'Eve toujours renaissante, l'éternel féminin de Goethe, sans qui rien n'est beau, ni la perle qui se compose au fond des gouffres pour briller à l'oreille d'Aphrodite, ni l'or, ni la rose, ni la soie couleur d'arc-en-ciel, l'Eve qui est la raison d'être de toutes les merveilles de la création, mais qui n'a qu'à paraître dans sa nudité pour tout éclipser et suffire à l'amour, pure, telle que, fatale, l'a pétrie la main de Dieu.

*Qu'es la morço
Que nous forço
De bela vers ta cremour,
Se lou mèstre
Dóu celèstre
Noun t'a facho pèr l'amour?
Oumenage
Au reinage,
Tout ço que i'a d'esclatant
Qu'à tu rigue
Et s'oufrigue!
Mai siés bello jamai tant*

*Coume en glòri
Quand fas flòri,
Sènso faudo ni faudiéu,
Lindo! talo
Que fatalo,
Te pastè la man de Diéu.*

Ainsi la Provence et la Femme sont également un éclair du Beau. Mistral retrouve la grande poésie amoureuse des troubadours qui devait inspirer Dante et Pétrarque, Thibaut de Champagne et Vauquelin de la Fresnaye avant de revenir en Avignon.

*Quand iéu m'ensouvène
De Madamo Lauro
Me sèmblo que vène
Amourous de l'auro.*

Ce n'est pas seulement une belle rime que l'air, l'auro fournit à Lauro, Laure: c'est que réellement l'air de Provence est de la même essence que Laure. Déjà au XIII^{ème} siècle, le vieux troubadour de Toulouse, Péire Vidal pouvait dire:

*Ab l'alen tir ves me l'aire
Qu'iéu sen venir de Proensa...*

(Du souffle je tire vers moi l'air que je sens venir de Provence, car on ne sait si doux refuge que du Rhône jusqu'à Vence.)

Ces vers que Mistral a mis en épigraphe au Parangon expriment bien la qualité féminine de la Provence.

Fille jolie porte sa dot au front, ce proverbe, Mistral l'inscrit sur un sonnet qu'il consacre encore à son pays.

— Si tu savais, lui dit-il, exalter tout ce qui te rend belle, le ruban de tes cheveux, la fleur de ta chapelle et le doux parler qui t'a mise au premier rang, Provence, toi aussi, sans argent, sans armée, rien que par ta beauté, rien que pour être aimée, tu serais à jamais la reine du soleil.

La beauté, voilà donc ce que Mistral n'a jamais cessé de considérer comme l'idéal humain de son œuvre et de sa vie. On en trouve encore, dans les Olivades, maints autres témoignages, tel sonnet où il compare une reine du Félibrige à Vénus et à Laure, telles stances, aussi pures que l'Ode à une colonne grecque de Keats, où il célèbre une petite main de marbre blanc, trouvée dans le Rhône. Et surtout l'admirable chant qu'il a écrit pour la fête des jeunes filles qui ont su conserver le costume d'Arles.

Cette *Fèsto virginenco* nous ramène aux poèmes de circonstance dont Mistral a su faire des chefs-d'œuvre.

Le grand poète provençal a retrouvé l'antique union de la poésie et de la musique. On oublie trop que les grands poètes de la Renaissance, de Maurice Scève à Ronsard, chantaient leurs vers en s'accompagnant du luth. Et c'était là une tradition qu'ils avaient reçue des troubadours.

Mais le chantre des Olivades, remonte plus haut, à la tradition des hymnes publiques, dont le *Carmen saeculare* d'Horace nous conserve le prototype. Ainsi furent chantées également, vers l'an 40 avant notre ère, les Bucoliques de Virgile. Et Tacite, en un texte impérial nous a conservé le souvenir de l'enthousiasme qui souleva leur auditoire:

— *Populus... auditis in theatro versibus Vergilii surrexit et forte praesentem spectatamque Vergilium veneratus est sic quasi Augustum...* Le peuple, après avoir entendu au théâtre les vers de Virgile, se dressa et vénéra Virgile, par hasard présent et spectateur, à l'égal d'Auguste. Combien de fois Mistral n'a-t-il pas connu semblable triomphe! Mais je pense qu'il ne lui fut jamais plus doux que dans cette solennité virginale, qui se déroula une dernière fois à ses yeux le 22 juin 1913, neuf mois avant son départ de ce monde.

A son chant sublime, il ajouta une strophe de prose enflammée:

— Vous autres, belles adolescentes, vous êtes la vie nouvelle, vous êtes la lueur de la vie, vous êtes la jeunesse, vous êtes l'avenir, et vous êtes la poésie qui parle provençal et qui donne à tous l'allégresse: Mireille.

Ainsi leur confiait-il l'héritage de son œuvre, ou plutôt elles étaient elles-mêmes cet héritage, maintenant à jamais dans le monde la source même et l'inspiration de son premier cantique:

— O souveraines d'un peuple renaissant, vous êtes les prieures de la Fête de Dieu.

Selon l'heureuse expression de Charles Maurras, ces nouvelles Panathénées sont aussi une fête vraiment religieuse. Pour bien comprendre la Provence, il ne faut pas la distinguer de la Grèce. Tu peux, dit Mistral en un autre poème du même recueil, tu peux t'en aller vers la Grèce, là-bas, où le Pinde se dresse limpide, où le ciel est toujours transparent à la lumière comme un bloc de cristal: Mais ses côtes si avenantes, ses roches couleur d'or et d'azur, dans tes Alpilles, belle ruche d'abeilles, tu peux les revoir en un ciel aussi pur.

Le sens de la beauté se double ainsi chez lui du sens de la sagesse. Pourquoi aller chercher au loin ce que l'on trouve à sa porte? De là, sous une forme populaire, les hautes leçons d'acceptation, de patience, mais aussi d'espoir et d'enthousiasme que nous prodiguent les Olivades:

— La vie n'est qu'un passage: il vaut mieux, tel que le sage, la prendre comme elle vient que d'insulter le vent.

Il vaut mieux, à Cadolive, rire en mangeant des olives, que de se chagriner à Paris en mangeant des perdrix...

Pour toi, si ensuite la vie te paraît trop insensée, éblouis tes yeux aux astres de la nuit. Dans les astres, il y a le grenier de toutes les belles moissons; et tout ce que tu as rêvé, là tu le peux trouver.

Ainsi se développe le Bref de Sagesse qui rejoint davantage l'ascèse chrétienne de l'Imitation, dépassant Epicure ou Épictète par quelque chose tout ensemble de plus humain et de plus divin.

L'idéal de Mistral est sans doute le Kalokagathon de l'Attique, cette intraduisible union du beau et du bien dont l'antiquité grecque se nourrit, mais, illuminée chez lui par la Révélation chrétienne. Ainsi, dans les Iles d'Or, invoquait-il la race latine, cette race toute spirituelle:

— Avec ta chevelure qui se dénoue au souffle saint du Thabor, tu es la race lumineuse qui vit de joie et d'enthousiasme.

Mais, parce qu'il sait précisément que toutes les nourritures terrestres ne pourraient apaiser la faim et la soif des hommes et qu'il leur faut monter jusqu'au grenier des astres, jusqu'aux épis immortels, jusqu'à Dieu, il ne conçoit pas qu'ils n'arrivent à se contenter, pour leur passage ici-bas, des biens, des humbles biens qui ont été mis à portée de leurs mains et dans lesquels, s'ils étaient attentifs, ils sauraient bien voir un reflet des astres et un vestige de Dieu. Voilà ce qu'avaient compris nos ancêtres de chrétienté; voilà pourquoi Mistral octogénaire ne trouvait rien de mieux que de reprendre à leur honneur sa petite chanson immense: Ces aïeux si sages, que nous n'avons pas connus, ont vécu et ont tenu tant qu'ils ont pu, et nous leur devons tout: le terroir, le vin de cep, le froment rousseau, l'huile dorée, toutes nos énergies vivaces,

tout ce qui nous rend libres, la joie et la plaisance, la grâce, fille gaie, leur chant allègre et pur...

A Jeanne et Guillaumette, nos grand-mères, c'est ainsi qu'ils ont plu... Heureux celui qui peut vivre, libre, là où il est né! S'il pleut un jour ou l'autre sur nous, sur eux il a plu...

Il ne pleut pas toujours. Il faut savoir attendre. Voyons venir, comme dit une autre de ses petites pièces parfaites que nous a léguées la vieillesse de Mistral:

— Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Les amandiers de la Calanque vont se garnir de leurs fleurs blanches pour le plaisir du vagabond qui sur la route va trimant.

Aussitôt qu'embaument les violettes, le papillon les évente de ses petites ailes; et la fillette a son amoureux, aussitôt que le sein lui pommelle.

Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain. Rappelons-nous que la patience est le fondement de la sagesse.

Et malgré tout nous sommes florissants quand de patience nous nous armons.

L'homme qui se retourne loyalement vers les années passées reconnaîtra combien cela est juste. Il n'y a pas que le génie qui soit une longue patience: le bonheur aussi. Et que l'on ne dise pas que cette vertu est courte, car elle réclame souvent beaucoup de courage. Au surplus, la sagesse de Mistral n'est pas seulement un art de vivre; elle est aussi, j'allais écrire: elle est surtout un art de mourir. Le sage de Maillane pense bien, lui aussi, qu'il ne faut point pour vivre perdre les raisons de vivre. S'il faut mourir pour la patrie grecque, s'écrie-t-il, rameau de Dieu! on ne meurt jamais qu'une fois. La patrie grecque, c'est tout ce qui peut exiger le sacrifice de la vie. Et, dans les six stances de cet admirable Hymne grec qui, par son élan et par sa splendeur, répond, dans les Olivades, à l'ode à la Race latine des Îles d'or, Mistral a su réunir les hautes idées immortelles qui se sont incarnées, jadis, dans l'Hellade. Sainteté de Minerve, grandeur de Prométhée, mystère de la Pythie, grâce d'Aphrodite, beauté du Parthénon, courage de Marathon, le poète nomme ou évoque ces vertus et ces charmes sans lesquels le monde humain se fanait. Et la mer violette, les pampres, les oliviers entourent, comme d'une guirlande de gloire, ces grands mythes, ces radieuses images. Mais le poète n'oublie pas, même là, que l'âme chrétienne peut faire quelque chose de plus beau que le Parthénon lui-même. Comment nous étonnerions-nous que les Olivades se terminent presque sur une ode triomphale à l'Immaculée Conception, le poète n'ayant plus ensuite qu'à dresser son propre tombeau?

De Rutebeuf à Péguy, la poésie française a élevé autant d'hymnes à Notre-Dame que notre sol lui a dédié de cathédrales et de chapelles. Villon, Corneille, Francis Jammes, entre cent autres, ont dressé à la Vierge des monuments aussi impérissables que Notre-Dame de Paris ou Notre-Dame de Chartres. Et cependant le cantique de Mistral me paraît monter encore plus haut; je ne lui vois d'égal, dans la littérature universelle, que les derniers chants du Paradis dantesque ou le sommet en plein ciel du Faust goethéen.

On peut dire que toute la vie et toute l'œuvre de Mistral sont sous le signe de la Vierge. Il naît le 8 septembre 1830, en la fête de la Nativité de Notre-Dame; il meurt, le 25 mars 1914, en la fête de l'Annonciation. Il date Mireille du beau jour de la Chandeleur de 1859. Et il donne à son héroïne, comme il l'a proclamé dans une lettre à Adolphe Brisson, le nom même de la Mère de Dieu:

— Je suis persuadé que Mirèio (Mireille) est le même nom que Marie, dérivant de l'hébreu Myriam et provençalisé par les Juifs de la Provence, très anciens dans le pays.

Et c'est à cause de cela que l'Eglise maternelle a autorisé, pour le baptême, le nom de Mireille. Mais il y a plus. Tout le Félibrige est placé sous l'invocation de sainte Estelle.

Or, sainte Estelle, sainte Etoile, est figurée par l'Etoile aux sept rayons, qui est le symbole de la Sagesse, mais aussi le symbole de la Vierge. Mistral, suivant en cela l'enseignement traditionnel de l'Eglise, se complaisait dans ces mystérieuses correspondances. Je ne sais s'il a jamais lu l'Isis de Gérard de Nerval. Je suis absolument sûr qu'il eût aimé les magnifiques pages où le grand poète ésotérique se plaît à voir dans le culte de l'ancienne Egypte une anticipation, une préfiguration du culte marial... La chose attendue dans les esprits se réalisa dans l'ordre des faits. Cette mère divine, ce

Sauveur qu'une sorte de mirage prophétique avait annoncé çà et là, d'un bout à l'autre du monde, apparurent enfin comme le grand jour qui succède aux vagues clartés de l'aurore.

A quelle splendeur s'exhausse l'hymne mistralienne, je crois qu'ici la traduction même le peut montrer:

— Ta gloire croît de siècle en siècle, car ton sein vierge est le ciboire, où mon Rédempteur s'est incarné pour moi! Tu es la merveille humaine, car dans son sang et dans sa fille Adam peut vénérer la mère de son Dieu; et près de Dieu tu es l'avocate qui défend l'homme et qui l'abrite, contre le courroux du ciel et ses foudres vengeresses.

De ta couronne virginale, hier enfin unanime, l'Eglise a voulu dévoiler le diamant le plus beau, et le grand prêtre du Très Haut, celui qui tient l'anneau de Pierre, a fait sur nos ténèbres resplendir le flambeau, te proclamant Immaculée comme la neige amoncelée qui se fond en rivière aux rayons du jour nouveau: — Neige du Liban, neige éternelle où l'Idée divine s'était dit avant le temps de jeter son rayon, neige candide et diamantée, neige blanche qui au contact de l'étincelle illumina d'amour la terre et le ciel bleu neige plus brillante que les lis, à qui l'ange, nous dit l'Evangile, de la part du Seigneur apporta le salut.

Mais si la traduction peut évoquer l'amoncellement d'images solennelles, donner une idée du mouvement et du ton sacrés qui élèvent cette grande ode jusqu'à la majesté du cantique, il faut bien désespérer de rendre en français la somptuosité du rythme inventé par Mistral et la richesse des rimes qu'il a trouvées. Cette strophe qu'il a construite, très volontairement, n'en doutons pas, sur le chiffre sacré de la plénitude qui est neuf (3x3), lui donnant donc neuf vers mais dépassant en ampleur le dizain malherbien par les trois alexandrins à rimes masculines qui scandent les octosyllabes à rimes féminines disposés deux par deux, ne faiblit pas un seul instant, mais recommence douze fois sa vague dans une inépuisable majesté:

*De siècle en siècle crèis ta glòri
Car toun vierjun es lou cibòri
Ounte moun Redemtour s'es encarna pèr iéu:
Tu siés l'umano meravìho,*

*Car dins soun sang e dins sa fiho
Adam pòu venera la maire de soun Diéu!
E près de Diéu, siés l'avoucato
Que sousto l'ome e que l'acato
Contro l'iro d'amount e si tron venjatiéu.*

*... Nèu dóu Liban, nèu eternalo,
Ounte l'idèio divinalo
S'èro dicho toustèms de traire soun belu...*

Oui, ce magnifique novénaire ne peut se traduire, non plus que les tercets de la Divine Comédie ou les strophes angéliques de Faust.

Mais la grandeur n'empêche pas la tendresse:

— O belle Vierge immaculée qui, emmantelée dans les astres, veille sur le monde et nos vaines agitations..., prie le poète, aussi confiant qu'un tout petit enfant ou que l'Alighieri. Qu'il évoque la Reine de France, à qui chaque puy, chaque cime élève une chapelle, qu'encensent toutes les fleurs de Provence ou de Bretagne, dont tous les oiseaux chantent les Sept Allégresses, la berceuse apprise à Bethléem et chantée d'abord par elle-même à son Fils enveloppé de lumière; qu'il célèbre la Femme

trionphante devant laquelle s'inclinent également la reine sur son trône et le pâtre au désert; qu'il appelle toutes les populaires paroleries à saluer la Vierge parlant doucement en langue d'oc aux bergers des Alpes ou des Pyrénées, Mistral n'oublie jamais que la religion chrétienne est la religion de l'humble amour, qui apprend aux petits les secrets surnaturels de toute chose, cachés aux superbes:

— ... En bas, la science est défleurie; en haut, au sein de Dieu, la science reste en fleurs.

On ne s'explique pas comment la strophe, la onzième, qui contient cette sublime parole, ne figure pas dans les Olivades. Mais qu'elle est donc toujours actuelle la suprême prière du poème!

Sainte Marie, fais-nous lumière! Que notre race ne s'embrume pas dans la lourde ivresse, dans la fumée et l'orgueil de la matière! Vite, déchire de ta splendeur la nuit obscure que sur le monde entier le mal répand aujourd'hui: avec ton Fils qui sur ta robe saigne encore, Mère, éblouis tous les malfaiteurs qui sèment l'ivraie.

Ce grand poème, qui est peut-être, du point de vue de l'art comme de l'inspiration, le sommet du lyrisme mistralien, est daté de la fête de l'Immaculée Conception, du 8 décembre 1880. Il fut écrit pour un recueil de poésies en toutes langues sur l'Immaculée qu'un prêtre de Saint-Sulpice, M. Sire, avait rêvé d'offrir à la Bibliothèque Vaticane. Ce prêtre humaniste ne put réaliser son vaste projet. Du moins lui reste-t-il l'honneur d'avoir suscité un chef-d'œuvre, qui, entre tous les fruits de la sagesse, recueillis par Mistral octogénaire, brille de l'éclat le plus pur de la Sagesse divine.

Ayant donné cette récolte, le poète pense qu'il n'a plus qu'à mourir, et c'est ainsi, qu'ultime poème des Olivades, il va dresser son Tombeau. De la première strophe de Mireille à la dernière stance de son suprême recueil, il aura donc bâti la plus rare des merveilles: une œuvre et une vie qui ne font qu'un tout harmonieux. Et le tombeau, où l'une et l'autre s'achèvent, n'est pas un monument d'orgueil, comme celui d'un prince renaissant, mais un humble sépulcre, pareil à ces dalles sacrées où les gisants du moyen âge, mains et pieds joints, continuent de prier pour l'éternité:

Non nobis, Domine, non nobis

Sed nomini tuo

Et Provinciae nostrae

Da gloriam.

Ce n'est point pour lui que le poète demande la gloire, mais pour le Nom Divin et pour sa Provence, pour tout ce qu'il a incarné en elle d'amour et de beauté.

Devant mes yeux je vois l'enclos et la capuche blanche, où, comme les escargots, je me cacherai à l'ombre douce: Suprême effort de notre orgueil pour nous sauver du temps qui dévore, il n'empêche qu'hier ou aujourd'hui bien vite en long oubli se change. Et quand les gens demanderont à Jean des Figues ou Jean des Guêtres:

— Qu'est ce dôme? ils répondront:

— C'est la tombe du Poète. C'en était un qui fit des chansons pour une belle Provençale que l'on appelait Mireille: elles sont comme en Camargue les moucherons, Dispersées un peu partout... Mais lui restait dans Maillane et les anciens du terroir l'on vu hanter nos sentiers.

Et puis un jour on dira:

— C'était un que l'on avait fait roi de Provence... Mais de son nom les grillons bruns chantent tout seuls la survivance! Enfin, à bout d'explication, on dira:

— C'est le tombeau d'un mage, car d'une étoile à sept rayons le monument porte l'image.

Comme la Chanson des Aïeux nous force à plonger dans le plus profond passé, le Tombeau de Mistral nous emporte au plus lointain avenir. Qu'importent les erreurs que

l'on fera sur lui, si ce tombeau parle de la beauté, de l'amour, de la Provence, et encore et surtout et à jamais de la Sagesse humaine, divine, que symbolise l'Etoile des Mages! Pour lui, comme pour les bons ouvriers qui l'ont précédé dans l'au-delà, seule importe l'œuvre accomplie.

Et c'est bien ce qu'il disait déjà dans son Hymne pour le Cinquantenaire du Félibrige: — Sont morts les beaux diseurs, mais les voix ont sonné; sont morts les bâtisseurs, mais le temple est bâti. Aujourd'hui peut souffler le vent contraire: au front de la Tour Magne, le saint signal est fait.

Le saint signal est même chose que le rayonnement de la Sainte Etoile: toute grandeur, toute beauté vraiment humaine ou divine qui vaut que l'on vive ou meure pour elle. Et voilà pourquoi le message de Mistral, poète, mage, ne doit être étranger à aucun homme.

Ce n'est pas seulement la jeunesse de Provence qui possède le *trobar clus*, le mystérieux trésor caché, la formule sans prix que déchiffre l'initié: c'est toute jeunesse capable de se dévouer, de se sacrifier s'il le faut à une cause qui la dépasse, prête à donner sa vie pour sauver son âme:

Vous autres, les gens jeunes, qui savez le secret, faites que ne se ruine le monument écrit. Et, en dépit de la vague qui la sape, apportez votre pierre pour élever la tour.

La jeunesse qui, à la Santo-Estello d'Aix, en 1913, dételle les chevaux de la voiture de Mistral pour l'emporter elle-même sur une voie triomphale, savait le secret, voulait apporter sa pierre au monument...

Fin de 1913, début de 1914, Mistral va de triomphe en triomphe. Déjà, en 1905, le prix Nobel avait justement couronné son œuvre constructrice; mais, lui, le poète, avait généreusement consacré ces cent mille francs à construire encore, à fonder ce Museon Arlaten qui sauve jusqu'au plus humble objet de la vie provençale, sanctifié par beaucoup d'amour. En 1909, pour le cinquantenaire de Mireille, il avait accepté avec un sourire la statue d'Arles, parce qu'il pensait qu'au-delà de lui-même elle exaltait le Félibrige, mais il avait refusé avec courtoisie le siège que lui offraient à l'Académie Française Paul Bourget et François Coppée, parce qu'il n'y voyait qu'un honneur tout personnel. Le 2 juin 1913, il eut la haute joie de recevoir le Cardinal de Cabrières, sous le porche de Saint-Trophime d'où sa jeunesse avait vu descendre la sage et belle jeune fille de La Communion des Saints: la pourpre d'un prince de l'Eglise enveloppait son œuvre et ajoutait l'éclat du Soleil à la splendeur dorée de l'Etoile. Le 22 juin, c'était la fête virginale d'Arles que nous avons évoquée. Aux vendanges, à Saint-Rémy, l'Etat français, en la personne d'un ministre, M. Léon Bérard, venait s'associer au cinquantenaire de la Mireille de Gounod, avant que le Président de la République lui-même, Raymond Poincaré, s'arrêtât officiellement, le 14 octobre, dans la glorieuse maison de Maillane et dans le jardin illustre de l'entomologiste Fabre.

Mistral pouvait se redire les stances exquisés qu'il avait écrites par jeu quelques années auparavant:

— Cela fait joie de vendanger le beau raisin qui pend aux souches: autant de grains qu'il y a, autant de baisers pour les bouches.

J'ai vendangé dans ma jeunesse, il vaut mieux vendange qu'académie: maintenant que la vieillesse vient, je bois le vin de ma vendange.

Mais non! Il pensait encore à graver dans la pierre de beaux vers provençaux, telle cette dédicace pour une chapelle rustique du Saint d'Assise:

*Sant Francés vous apello,
Cigalo, venès lèu
Canta sus sa capello
Lou cantico au soulèu.*

Dans les premiers jours de mars 1914, Mistral compose une inscription pour la cloche donnée à l'église paroissiale de Maillane par un de ses concitoyens, M. Daian. Il plaisante celui-ci :

— Tu as quatre-vingt-deux ans; j'en ai quatre-vingt-quatre: mais, si, le jour de la bénédiction de la cloche tu te sens faible, tu pourras encore t'appuyer sur moi; Il se sent toujours vert, comme l'olivier provençal.

Hélas! Le premier refroidissement devait avoir raison de lui. Le mercredi 25 mars, il a été obligé de s'aliter. Il ne se plaint pas. Il ne plaint que sa femme et sa servante, celle que toute la Provence connaît comme la Marie du Poète.

Il s'excuse presque :

— Pauvres femmes, que de peine je vous donne! Puis :

— Marie, qu'est-ce que c'est, aujourd'hui?

— Mercredi, maître.

— Alors, il sera mercredi tout le jour... Oui, il sera mercredi tout un jour éternel. La respiration se ralentit. Et le poète peut tout juste prononcer dans un souffle, dans un dernier souffle :

— Li Santo!...

Oui, les Saintes, les Marie de Judée, suprême vision de Mireille, suprême vision de Mistral...

Le Cardinal de Cabrières avait promis à Mistral d'accourir à son lit de mort. Mais il fut prévenu trop tard. Ne doutons pas cependant que ce magnifique inspiré ne soit parti dans la paix chrétienne. J'entends encore l'illustre évêque de Montpellier le proclamer dans la chaire de sa cathédrale, au service funèbre qu'il voulut présider quelques jours plus tard à la mémoire du chantre de la Provence. Il y eut là, je crois, la plus émouvante cérémonie qui ait jamais honoré les obsèques d'un grand poète. Mme Mistral, Frédéric Mistral neveu, le félibre Albert Arnavielle, qui mérita d'être appelé le Saint du Félibrige représentaient le deuil le plus proche. Mais c'était toute la civilisation humaine qui s'inclinait justement devant l'âme immortelle du Patriarche de Maillane, par la voix du prélat humaniste qui fut son contemporain.

Sait-on assez à quel point l'auteur de Cabrières et Veauve fut un homme tout pénétré, non seulement de la culture classique, mais de tout ce qu'il y eut de chrétien dans notre XIX^{ème} siècle? Ce frêle vieillard enveloppé de pourpre apparaissait ainsi, pour adresser un salut suprême à la mémoire de Mistral, comme l'auguste ambassadeur de la Rome antique et de la Rome catholique tout ensemble; il ne semblait pas moins qu'il fût aussi mystiquement délégué à cet adieu par le grand poète qui avait salué le premier la jeune splendeur du génie levant, par Alphonse de Lamartine lui-même. Il avait été le témoin de cette glorieuse aurore; et il apportait l'hommage des siècles au soleil couchant qui allait rejoindre ses pairs, les Homère, les Virgile, les Dante... Oui, rien ne pouvait être plus beau, plus décent, plus lourd de sens et de symbole, que d'entendre un tel prince de l'Eglise louer un tel prince du Chant sublime.

Mais c'était en français, dans le français le plus pur et le plus mesuré, avec cette exquise politesse de style et d'âme qui apparentait le Cardinal de Cabrières à notre XVII^{ème} siècle, que cette oraison funèbre avait été prononcée. Ne convenait-il pas que la langue d'oc fût aussi présente? Alors, l'évêque de Perpignan, Mgr de Carsalade du Pont, que j'avais vu se dresser un jour comme un abbé médiéval sur le haut belvédère de Saint-Martin-du-Canigou, prit la parole à son tour: et ce fut, dans le sonore, dans le brûlant dialecte catalan, l'ode la plus enflammée qu'eût pu souhaiter à ses obsèques l'hymnaire sacré de la Coupe Sainte. Elle se développait en strophes aussi bruisantes que les eaux du Rhône ou des cascades pyrénéennes, avec une reprise inépuisable...

A toi Mistral, notre reconnaissance, à toi Mistral, notre amour; à toi Mistral, notre fidélité.

Ces paroles, vieilles d'un quart de siècle, qu'elles reflourissent donc sur nos lèvres et dans nos cœurs, à la fin du pèlerinage que nous venons d'accomplir dans la vie et dans l'œuvre de Mistral! Ni l'une ni l'autre n'ont épuisé leur vertu. Je crois, au contraire,

qu'après le double orage sanglant que le poète n'a heureusement pas vu, ses chants de sagesse et de beauté, comme ceux d'un nouvel Amphion, peuvent reconstruire demain l'Europe et le monde dans la splendeur et dans la paix. L'humanité de Mistral, plus que jamais, doit servir de guide et de phare à toute l'humanité.

*** *** ***

© CIEL d'Oc – Octobre 2010